

SOUVENIRS D'ÉTUDIANTS LYONNAIS

LE
ROMANTISME EN PROVENCE

AIX EN 1834

Lyon. — Imprimerie A. Rey, 4, rue Gentil. — 67131

CAMILLE LATREILLE
Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon.

SOUVENIRS D'ÉTUDIANTS LYONNAIS

LE ROMANTISME EN PROVENCE

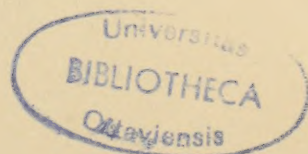
AIX EN 1834

Extrait des *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon*, tome XV, 1914.

LYON
A. REY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
4, Rue Gentil.

AIX-EN-PROVENCE
A. DRAGON, ÉDITEUR
Place des Prêcheurs, 1-3.

MCMXIV



LE ROMANTISME EN PROVENCE

SOUVENIRS D'ÉTUDIANTS LYONNAIS

BARTHÉLEMY TISSEUR ET V. DE LAPRADE

INTRODUCTION

DEUX ÉTUDIANTS LYONNAIS A AIX : TISSEUR ET LAPRADE

Dans la première quinzaine de novembre 1833, le Lyonnais Barthélemy Tisseur s'installait à Aix pour y faire ses études de droit.

Ah ! lorsqu'il était monté avec son père dans la voiture qui allait l'emporter vers le Midi, le jeune homme était délicieusement ému de l'ivresse dont ce voyage grisait son imagination : la Provence ! A ce nom, des rêves d'artiste et de poète affluaient à son cerveau, et transformaient la grinçante diligence en un char de triomphateur romain !

Ses yeux s'enchantèrent de cette merveilleuse vallée du Rhône, avec son décor changeant de vignes escaladant les pentes, de vergers étalés dans la plaine, de châteaux et de ruines fièrement dressés sur les sommets. Parfois le fleuve serrait la route contre des coteaux escarpés ; la pensée de Tisseur s'abusait-elle ? Ce paysage lui paraissait alors d'une mélancolie douloureuse, surtout à l'heure où le soleil se couchait, et le Rhône coulait là, comme une existence obscure, impatiente de reparaître au grand jour.

Avignon évoqua pour l'adolescent les images de Laure et de Pétrarque ; mais quoi ! une heure d'arrêt ne pouvait pas lui permettre de courir, dans cette ville inconnue, à la nuit tombante, vers l'église où pour la première fois les deux immortels amants échangèrent leurs cœurs dans un regard. Que lui importait la vieille ville papale, démantelée, dont toutes les splendeurs pâlissaient devant le rayonnement dont s'auréolaient dans son souvenir ces deux héros de l'amour et de la poésie ?

Le paysage provençal eut moins d'attraits pour notre jeune voyageur : d'éternelles routes blanches, des flots de poussière, des terres arides, des mûriers, quelques ruines de châteaux abandonnés, un sol calciné de soleil et qu'on eût dit usé par les générations qui l'ont foulé : telle fut la première impression qu'il reçut de la terre classique des troubadours. C'était la nuit ; il se sentait rouler bruyamment dans l'étendue solitaire ; au bord de la route, quelques arbres échevelés grimaçaient sous la poussée du vent ; ici, l'ombre d'un gendarme ; plus loin, une maison endormie; seule, une étoile brillant au ciel à sa place accoutumée, faisait au voyageur un signe amical.

A Marseille, il vit la mer : « L'homme le plus prosaïque, s'écrie le jeune adolescent, ne pourrait rester froid en face d'un pareil spectacle ! » La mer était, ce jour-là, orageuse, pleine de mélancolie et de sublimité. Des vers de Byron montèrent à ses lèvres, ceux du dernier adieu, dont le grand poète saluait la Méditerranée, à son départ pour l'épopée de Missolonghi, et il se répéta ces strophes de Lamartine :

Aussi libre que la pensée
Tu brises le vaisseau des rois,
Et dans ta colère insensée,
Fidèle au Dieu qui t'a lancée,
Tu ne t'arrêtes qu'à sa voix.

Le lendemain, il la vit calme et rieuse comme un enfant ; et sa pensée allait aux villes de cette Méditerranée, que la poésie a dorées de son rayon : Naples, Venise, Athènes !...

Il lui fallut s'arracher à cette contemplation pour prendre le chemin d'Aix, où commencerait sa vie d'étudiant.

***

En novembre de la même année, sur l'un des bateaux qui partaient de Lyon pour descendre le Rhône, avait pris place « un grand jeune homme, distingué dans sa personne, d'une stature élancée, à la démarche rêveuse, dont la noble et pâle figure dominée par un large front, encadrée par de longs cheveux noirs et une barbe parfaitement soignée, laissait, à travers la profondeur de ses yeux, facilement deviner l'âme d'un poète [1] » : c'était Victor de Laprade, qui allait faire à Aix sa seconde année de droit.

Les deux Lyonnais auraient dû, semble-t-il, nouer aussitôt des liens de forte camaraderie, d'autant plus que les pères, rapprochés par le curé de leur paroisse, l'abbé Julliard, avaient souhaité que leurs fils se connussent dans leur commun exil. Mais Tisseur ne mit aucun empressement à voir son compatriote : à cause de son nom, il le soupçonnait d'être *jésuite*, comme on disait en ce temps-là.

En effet, les deux jeunes gens n'avaient pas, au premier abord, de points de contact.

Victor de Laprade, né à Montbrison le 13 janvier 1812, descendait d'une ancienne famille du Forez, les Richard de Pontempeirat. Son grand-père, Marin Richard de Laprade, servit, comme cadet, dès l'âge de quatorze ans ;

[1] Félix Guillibert, dans l'*Almanach du Sonnet*, 1874 (Aix).

nouveau chevalier d'Assas, un jour, dans les guerres de Flandre, il donna l'alarme au camp français qu'une escouade anglaise allait surprendre. Retiré du service, il étudia la médecine à Montpellier, et vint se fixer à Montbrison. Le premier, il fit l'analyse des eaux minérales du Forez, et décrivit leurs propriétés d'après les substances qui entrent dans leur composition et les observations thérapeutiques qu'il avait personnellement enregistrées.

Quand il mourut en 1797, il laissait quatre enfants sans fortune, deux fils et deux filles ; le cadet, Jacques Richard de Laprade, ouvrit une petite pharmacie pour faire vivre sa mère et ses sœurs, puis s'en alla terminer ses classes chez les Oratoriens de Tournon et étudier la médecine à Montpellier. Reçu docteur en 1804, il revint à Montbrison, modeste et utile praticien, comme son père. Il fit de savants travaux sur la *statistique* et la *topographie* médicale du pays, fut couronné deux fois par la Société de Médecine de Bruxelles, et en 1815 s'établit à Lyon, où il fut nommé médecin de l'Hôtel-Dieu. Quand s'ouvrit l'Ecole secondaire de Médecine de Lyon, il fut appelé à la chaire de clinique interne, et il combattit avec vigueur les théories matérialistes de Broussais. Légitimiste, il était foncièrement libéral, et, en avril 1830, complimentant le duc d'Angoulême au nom de l'Académie de Lyon, il proclama que « les franchises municipales, la charte, les libertés accordées au pays étaient les bases les plus solides de la légitimité ». Mais, après les journées de juillet, il refusa le serment au pouvoir nouveau et abandonna tranquillement ses positions officielles. Tel était l'homme qui transmit à son fils une loyauté ferme, de fortes convictions, un spiritualisme qu'il aimait à justifier par le mot de Gœthe : « Le savoir et la foi, loin de s'annuler réciproquement, sont destinés à se compléter l'un l'autre. »

A l'âge de huit ans, Victor de Laprade fut mis comme interne au Collège Royal de Lyon : devant ces grandes murailles noires et ces fenêtres de prison, à l'aspect de cette « cave à faire pourrir des légumes », comme il disait, il souffrit. Ce fut un élève médiocre, obtenant à peine quelque accessit, redoublant ses classes, et chansonnant le maître d'études. Mais son professeur de rhétorique, Rabanis, lui révéla la beauté grecque : « J'ai senti, écrivait-il en 1879, ce que j'ai appris plus tard, que la liberté, que l'art, que la philosophie, que l'humanité datent de là. » Beaucoup plus profonde fut l'empreinte laissée sur le jeune élève de philosophie par l'abbé Noirot, cet incomparable professeur, « dont l'enseignement, a dit Laprade, a suscité les intelligences les plus actives et les plus distinguées que Lyon ait produites depuis longtemps ». Les leçons de ce maître ressemblaient à celles de Socrate : elles éveillaient l'esprit, habituaient au maniement et à la prise des idées, et, par d'adroites questions soigneusement enchaînées, conduisaient à des déductions logiques, à une conclusion progressivement lumineuse. « C'est lui, dit Laprade, qui le premier m'a fait connaître l'enthousiasme pour une idée. C'est lui qui m'a fait aimer la philosophie. »

A la fin de ses études, le jeune homme devait faire son droit à Paris et entrer comme secrétaire dans le cabinet de Chantelauze, garde des sceaux ; mais quelques jours avant qu'il fût reçu bachelier, le ministère Polignac tombait. Le père alors songea à renouer la tradition médicale de la famille ; mais ce fils était nerveux et faible, et la salle de dissection lui donna la nausée : « Mon père, a-t-il dit, jugea bientôt que mes pauvres nerfs, qui m'ont toujours tourmenté, étaient trop délicats pour des études aussi sévères et pour le séjour des hôpitaux. »

Sa santé un peu rétablie, il quittait Lyon, pour aller faire

son droit à la Faculté d'Aix-en-Provence. En effet, à Lyon, cet enseignement n'était pas encore organisé, et Richard de Laprade savait que son fils trouverait auprès d'un magistrat aixois, M. de Magnan, son ancien condisciple de Tournon, un accueil amical et un nouveau foyer.

*
* *

Barthélemy Tisseur naquit à Lyon, le 4 août 1812. Il était fils d'un marchand rouennier, établi rue Basse-Grenette ; sa mère, née Françoise Durafor, était la fille d'un maître ferblantier, riche et instruit, qui avait ses clients surtout dans l'aristocratie lyonnaise, et qui fut incarcéré pendant la Révolution.

Barthélemy était l'aîné de cinq frères, dont trois seulement vécurent : Jean, Alexandre et Clair.

Dans ce milieu de bourgeoisie dévote et austère, Barthélemy Tisseur eut une enfance peu choyée. « Les pères, dit Gœthe, dans *Wilhelm Meister*, ne veulent pas laisser voir aux enfants combien ils les aiment ; ils croient les maintenir dans les bornes du respect et de la modestie. » Jean Tisseur, le frère cadet de Barthélemy, s'empresse, après avoir rappelé ce trait des vieilles mœurs, d'ajouter : « Les seuls êtres qui nous aiment ici-bas avec un désintéressement absolu, presque divin, sont les pères et les mères. Dans toutes les autres affections il y a alliage de métal inférieur ; dans l'affection de ceux-ci, c'est l'or pur [1]. » Néanmoins, son frère et lui souffrirent d'une éducation, dont l'élément principal était la crainte, et qui plia leurs jeunes années à un état de gêne perpétuelle, de contrainte et d'appréhension.

[1] *Poésies de Barthélemy Tisseur, recueillies par ses frères*, Lyon, 1885, p. x.

Le milieu lyonnais ajoutait encore à cette compression morale : dans ce prodigieux amas de maisons, toutes grises et uniformes, le soleil ne se risquait qu'avec peine, et encore l'épaisse couche de brouillard rendait-elle ses rayons pâles et décolorés. Un historien de Lyon, qui est aussi un artiste et un poète, a peint fortement cette tristesse native de l'âme lyonnaise : « Quand les brumes d'hiver enveloppaient la ville, c'était, après la longueur des nuits, la pesanteur des jours ternes, la lampe allumée trop tôt... un peu de ciel gris au bord des toits ; en bas la boue noire, les passants affairés, vies repliées, vies encloses, derrière les petits carreaux troubles dans la monotonie du labeur et du rêve [1]. »

Barthélemy ne goûtait de réelle détente qu'à Sainte-Foy, dans la maison de campagne où ses parents allaient passer le dimanche, et que lui-même habitait aux vacances. La vue était magnifique : à ses pieds, il apercevait la presqu'île de Perrache et le Rhône et la Saône, qui s'embrassaient comme deux amants ; à sa gauche, Lyon se découvrait avec ses grandes maisons grises, ses quais et ses clochers ; dans le lointain, la plaine dauphinoise inondée de lumière et, à l'horizon, les Alpes étincelantes, plutôt devinées que vues. Le murmure de la ville montait assoupi vers le coteau de Sainte-Foy : c'était quelque chose de recueilli et de calme, qui s'épandait à la fois sur le paysage, sur les harmonies de la nature et sur le sentiment rêveur dont l'âme de Barthélemy était comme pénétrée.

« Qu'il soit enfant de douze ans ou étudiant, a dit Jean Tisseur, je revois Barthélemy, au fond de ma mémoire avec une attitude grave, réfléchie. »

Ce n'était pas qu'il manquât de feu et d'impétuosité,

[1] E. Vingtrinier, *le Paysage de Lyon, l'Ame lyonnaise*, dans la *Grande Revue*, 16 novembre 1906.

mais cette véhémence intérieure attendait, pour s'émouvoir, des motifs sérieux, et peu en proportion avec les impressions ordinaires d'un enfant ou d'un adolescent. De bonne heure, il eut un sentiment de la justice si exigeant que ses plus grandes colères lui venaient contre ceux, condisciples ou maîtres, qui la transgressaient : un jour, à la pension Aynès, où il étudia de 1825 à 1828, il fut révolté par les coups qu'un jeune professeur en soutane distribuait sans compter à un élève ; aussitôt il quitte les rangs et sermonne vivement ce maître fouettard, digne de l'*Orbilius plagosus* qu'Horace a maudit. A la maison des Minimes, où il passa l'année 1828-1829, il se prit à relever les commentaires, inconvenants à son gré, dont un professeur accompagnait ses recommandations de ne pas jeter les yeux sur les jeunes filles du pensionnat voisin, rencontrées à la promenade. Barthélemy entrait dans la vie en Don Quichotte, redresseur de torts, paladin de la justice et de la vertu.

Il fit sa philosophie au petit séminaire de l'Argentière, et ne passa au Lycée de Lyon que le temps imposé par les règlements universitaires à tous les élèves de l'enseignement libre qui aspiraient au baccalauréat. L'incomparable discipline de l'abbé Noirot agit à peine sur l'esprit, d'ailleurs peu malléable, de Barthélemy ; au contraire, la philosophie de l'Argentière, « avec son dogmatisme formaliste, ses appareils syllogistiques, ses thèses latines d'éthique, de théodicée, d'ontologie, fortement liées les unes aux autres », donna à cette intelligence vigoureuse une certaine raideur de dialectique, une âpreté de raisonnement, une manie de classification, dont elle fut, pour ainsi dire, ankylosée. Il faut l'entendre s'applaudir des leçons qu'il vient de rédiger sur les *principes*, les *idées générales*, les *principes absolus* ; intrépide constructeur de thèses, il n'hésite pas à discuter le système de Lamennais, et il se demande si c'est le

critérium, ou les *sources*, ou les *moyens* de la certitude que renverse l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*. Ce jeune philosophe, tout hérissé de syllogismes, se promet, avec volupté, de travailler à éclaircir la doctrine de la certitude quand il sera bachelier, et de disserter sur la différence qu'il y a entre le *plaisir* et le *bonheur*.

La vie, cependant, n'allait pas tarder à ouvrir des baies dans cet esprit, ainsi muré dans la prison de la dialectique. Sorti de l'Argentière en 1832, Barthélemy fut placé chez un avoué de la rue Saint-Jean, en attendant que son père prît une décision sur son avenir.

En contact avec les hommes et la vie moderne, Barthélemy tourna sa passion intérieure vers la politique et la littérature.

A cette époque, la France, et Lyon, particulièrement, souffraient encore de cette crise, dont les trois *glorieuses* avaient été l'explosion violente, et qui se continuait après l'établissement de la monarchie *bourgeoise*. Barthélemy, élevé dans un milieu légitimiste, n'avait aucune tendresse de cœur pour le *juste-milieu :* « Le prince d'Orléans, écrit-il, continue son voyage dans le Midi ; s'il entend quelques flatteuses harangues, il a été obligé d'en écouter deux qui ont dû lui porter un rude coup. Dans la première, celle des Toulonnais, il est dit que les événements du Midi, de l'Ouest et de la capitale *jettent un poids écrasant dans la balance : c'est l'épée de Brennus rompant l'alliance et rappelant les Romains à eux-mêmes.* »

Au carnaval de 1832, le Gouvernement, désireux de prévenir les désordres qui couvaient à l'état latent, avait interdit de se masquer : « Certains malins, remarque Barthélemy, disent qu'il n'y a pas besoin de masques, quand le *mezzo termine* en porte un si lourd. »

L'arrestation de Chateaubriand, de Fitz-James, de Hyde de Neuville, compromis dans l'affaire du prétendu

Conseil de régence, lui paraît une faute ; il souhaite que la Vendée renaisse au calme, et que l'équipée de la duchesse de Berry tourne court : « Puisse la guerre civile, écrit-il, s'éteindre dans ces contrées, puisque de quelque côté que soit la victoire, c'est toujours le sang français qui coule. »

Les agitations de Paris lui semblent grossies par la police, qui sait se donner le mérite de la répression : « Il paraît, écrit-il, que nous avons passé de l'ère des émeutes à l'ère des conspirations. Car, en huit jours, voici, dit-on, deux grandes conspirations. Ce sont ces maudits carlistes, ces républicains aux bonnes intentions, mais aux mauvais moyens, qui nous ont valu cela. Oui, c'est une conspiration *républico-carliste*, ou encore *carlo-républico-bonapartiste*, une œuvre des *affamés* de tous les partis... M. Gisquet, plus fin qu'un renard, avait posté des piquets de cavalerie

Sur ce pont de Paris, qui, malgré sa vieillesse,
Fièrement porte un nom exprimant la jeunesse.

« Heureuse, lumineuse idée !... Enfin, Louis-Philippe est sauvé, et le bal des Tuileries n'a pas été troublé. »

Après tout, rue des Prouvaires, il y avait des émeutiers ; mais que penser de la conspiration de Notre-Dame, un mois plus tôt, de cette « quasi-émeute, dans les nuages, autour de la cathédrale » ? Le bourdon s'était mis en branle, ou plutôt,

S'éveillait de lui-même et sonnait les alarmes.

C'étaient sept individus, armés d'allumettes... Les faubourgs commençaient à s'éveiller aussi. Mais le *Times*, qui reçoit des communications d'un journal officiel de Paris, avait publié l'émeute deux jours avant son arrivée.

En fait de conspirations, un Lyonnais avait le droit de se montrer difficile : Barthélemy avait vu, aux tristes journées de décembre 1831, les ouvriers descendre de la Croix-

Rousse, avec des drapeaux noirs, portant la fameuse devise : *Vivre en travaillant ou mourir en combattant*. Dans l'étude où il travaillait, le premier clerc, nommé Antide Martin, qui devait s'acquérir un certain renom dans l'histoire des troubles politiques, racontait les graves événements dont il avait été le témoin et l'acteur ; et si son âme enthousiaste ne gagna pas Barthélemy à la cause des prolétaires, elle ébranla certainement ce qui pouvait lui rester de convictions légitimistes : Barthélemy avait vu tout ce qu'il y avait de dévouement naïf et généreux en cet homme, qui, marié et père d'une petite fille, s'exaltait à la perspective de la réforme sociale, au point d'écrire : « C'est cette idée qui m'occupe nuit et jour, et m'amène à désirer le sort du bâtard Antony, qui n'avait ni parents, ni amis, pour lequel tout était indifférent au monde, excepté Adèle, lorsqu'il l'eut connue, Adèle, pour la possession libre de laquelle il eût consenti à changer en minutes les années de sa vie... Adèle, pour moi, ce serait la République ! »

Plus encore que la politique, la littérature absorbait les loisirs de Barthélemy. La jeunesse lyonnaise était acquise à la littérature romantique : les magiques clairs de lune d'*Atala* et les abîmes émouvants de la mélancolie de *René* avaient enivré les adolescents, qui rêvaient d'une poésie vivante, pittoresque et colorée. Lamartine était venu donner des ailes à ces vagues désirs, à ces inquiètes aspirations : la nature, l'amour et Dieu, chantés par le poète du *Lac*, d'*Elvire* et du *Crucifix*, soulevaient les jeunes cœurs d'un grand élan vers l'idéal. Victor Hugo, à son tour, avait épanché le flot intarissable de ses images et, mettant au centre de tout son âme sonore, avait recueilli les harmonies éparses à travers les souvenirs du passé, les impressions du présent et les pressentiments de l'avenir.

En 1830, le romantisme avait cause gagnée dans cette

ville de Lyon, où Chateaubriand avait trouvé comme une seconde patrie, où Lamartine avait promené sa paresse d'adolescent et ses années d'oisiveté féconde, où Victor Hugo était loué d'avoir « substitué aux couleurs usées et fausses de la mythologie païenne les couleurs neuves et vraies de la religion chrétienne [1] ».

Barthélemy Tisseur s'enivrait de cette jeune poésie, et signalait à son frère Jean toutes les nouveautés littéraires, le *Livre des cent-un*, ou *le Diable boiteux*, auquel collaboraient toutes les illustrations romantiques, *l'Emeraude, étrennes au duc de Bordeaux*, « où, disait-il, la voix inspirée de M. de Chateaubriand, la strophe suave et harmonieuse de Lamartine, l'hymne religieux de M. Soumet étalent tour à tour les souvenirs, les espérances, les sentiments les plus purs et les plus touchants. »,

Une *harmonie* nouvelle de Lamartine est-elle publiée par les journaux *(les Révolutions)*, Barthélemy se hâte de l'envoyer à son frère, et s'il n'approuve pas toutes les idées de ce poème, où Lamartine a mis déjà son libéralisme inconsciemment révolutionnaire, du moins il admire les images romantiques et éblouissantes :

Marchez! l'humanité ne vit pas d'une idée!
Elle éteint chaque soir celle qui l'a guidée;
Elle en allume une autre à l'immortel flambeau;
Comme ces morts vêtus de leur parure immonde,
Les générations emportent de ce monde
    Leurs vêtements dans le tombeau!

Tels étaient les deux jeunes Lyonnais, qui émigraient des brouillards du Rhône pour s'épanouir à la chaleur bienfaisante du soleil de Provence : ils étaient venus chercher à Aix, l'un, la santé, l'autre, les graves études du droit ; par surcroît, ils allaient y trouver la poésie.

[1] F.-Z. Collombet, *Cours de littérature*, t. III, p. 141 (1833).

PREMIÈRE PARTIE

AIX EN 1834

CHAPITRE PREMIER

LA VILLE

Ses rues. — Ses monuments. — Ses églises.

Un soir, Laprade assistait, au parterre, debout, à une représentation de *la Tour de Nesle*. Un étudiant, qui le connaissait, lui présenta Tisseur : « Nous bavardâmes toute la soirée, écrira plus tard Laprade, et Dieu sait quelles monstruosités nous dûmes nous débiter l'un à l'autre à l'éloge d'Hugo, de Dumas, etc. Me trouvant romantique aussi échevelé que lui, et m'ayant vu en si bon lieu, Barthélemy n'eut plus peur de moi, et peu de jours après il me recevait dans sa chambre et me montrait plusieurs pièces de vers. »

Les deux étudiants se plurent ; Tisseur faisait en ces termes, à son frère, le portrait de son nouvel ami : « C'est un jeune homme bon, plus instruit que je ne me l'étais figuré d'abord, aux idées religieuses nobles, grandes et belles, connaissant et jugeant bien toute la littérature mo-

derne ; par conséquent romantique » (16 janvier 1834). De son côté, Laprade avait été séduit par la bonté et l'admirable modestie de Tisseur, et surtout par la fièvre de libéralisme et de poésie, dont ses moindres propos étaient échauffés : « Il était, a-t-il dit, encore plus romantique que moi, et plus révolutionnaire ; je m'en voulais un peu de ne pas pouvoir m'élever à ces hauteurs » (14 juillet 1881).

Ils se mirent à parcourir ensemble ces rues d'Aix, dont ils connaissaient les moindres détours, et à se confier les impressions d'art qu'ils ressentaient à travers cette vieille ville, toute auréolée de ses grands souvenirs. Ils ressuscitaient, dans leurs entretiens, l'époque des cours d'amour, quand les jeux divins de la poésie captivaient les imaginations ; ils magnifiaient à tour de rôle le bon roi René, ce doux rêveur, qui avait vécu sa vie comme un songe, et qui, accablé du poids de ses couronnes, lui, roi de Jérusalem, de Sicile, d'Aragon, de Valence, de Majorque, de Sardaigne et de Corse, duc d'Anjou et de Bar, comte de Barcelone, de Provence, de Forcalquier, de Piémont, n'avait aspiré qu'au titre d'artiste amateur, poète, peintre et musicien. La postérité se souvient-elle qu'il a été battu et fait prisonnier, qu'il a perdu des états, qu'il a transmis la ville d'Aix et la Provence aux mains incapables de Charles III ? Qu'importent ces contingences politiques ; le nom de René est béni en Provence, parce qu'il a protégé les lettres et les arts, et qu'il a enchanté l'imagination provençale de beaux rêves de poésie et d'amour.

Nos deux amis s'abandonnaient au charme un peu suranné, mais délicat et mélancolique, qu'offre une promenade dans les rues d'Aix : ils s'étaient épris de ces vieux hôtels, aux façades moroses et hautaines, mais si élégantes dans leurs lignes et si harmonieuses dans leurs proportions. A fouler l'herbe qui poussait entre les pavés, une piété leur

venait au cœur : ils marchaient à pas lents et discrets, pour ne pas troubler la quiétude recueillie de cette cité, lasse d'avoir traversé les siècles.

Des Lyonnais étaient prédisposés, pour ainsi dire, à goûter la beauté nostalgique de la vieille capitale découronnée. Cette parenté, qui les unissait à cette ville, où la nécessité des études les exilait, s'imposa plus nettement encore à leur esprit, le jour où Tisseur vit à la devanture d'un libraire le livre de Maurice Scève, *Saulsaye*, *Eglogue de la vie solitaire*, paru en 1547, et réimprimé à Aix en 1829 par Pontier fils aîné. Il montra l'ouvrage à Laprade, et lui récita quelques-uns de ces vieux vers, où résonne un accent virgilien :

O du Pasteur la très douce richesse!
Heureux repos eslongué de tristesse,
Qui, en Hyver, Printemps, Automne, Eté,
Nourrit en soy toute joyeuseté.....

Ils aimaient, aux heures de flânerie, à passer devant ces hôtels, aux portes monumentales, aux façades régulières et nobles, aux décorations distinguées ; ils savaient les noms des parlementaires qui les avaient construits, et y avaient enraciné des traditions d'honneur et de fierté. L'hôtel d'Agut, sur la place des Prêcheurs, retenait leurs regards, le soir, quand la lune caressait de ses rayons discrets les fines ciselures des mascarons et des lyres, dont la porte était ornée ; de l'autre côté de la place, face à la rue de la Porte-Saint-Louis, ils s'arrêtaient devant une grande maison, en pierres de taille, moins remarquable par son architecture que par le souvenir de ce Gaspard Dupérier, qui l'avait bâtie dans les premières années du XVIe siècle, et dont le petit-fils, François Dupérier, vivra autant que les beaux vers de Malherbe :

Ta douleur, du Périer, sera donc éternelle?
Et les tristes discours
Que te met en esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours?

Laprade, qui, grâce à ses relations, avait été reçu dans plusieurs familles de l'aristocratie aixoise, dépeignait à son ami les escaliers d'honneur, aux rampes de fer ouvragées, qui conduisaient à des appartements seigneuriaux [1] ; il disait sa surprise émerveillée, lorsqu'il avait été mis dans un salon en présence de tableaux de Jordaens, de Téniers, de Vanloo ; de dessins de Michel-Ange, de Claude Lorrain, de Boissieu ; de portraits de Mignard et de Rigaud, ou de collections scientifiques et artistiques, qui auraient fait l'orgueil d'une ville.

Il fallait voir nos deux amis flânant sur le cours, Laprade exultant de gaieté, se grisant de mots et de rêves ; Tisseur, grave et silencieux, écoutant et observant. Mais sur le cours ils étaient obligés de se mêler aux groupes d'étudiants et à leurs propos frivoles ; Tisseur, que les histoires de grisettes n'intéressaient pas, prenait son ami par le bras, et l'entraînait vers quelqu'une des places solitaires, qui, dans Aix, sont un asile toujours prêt pour la rêverie et l'intimité.

Le plus souvent, il prenait la direction de la place des Quatre-Dauphins : là, dans cette oasis de fraîcheur, ombragée à l'angle sud-ouest par un micocoulier, dont le tronc ne pourrait être embrassé que par trois hommes se tenant les mains, la conversation des deux Lyonnais se faisait plus

[1] Le père de Mignet excellait à ces travaux de serrurerie d'art, si nombreux à Aix : « L'on s'y montrait récemment encore, dit M. Edouard Petit, la grille ouvragée qui fermait le beau cours dont parle le président de Brosses ; l'on peut y remarquer la rampe de l'hôtel de Caumont et bien d'autres ornements qui le placèrent au premier rang parmi ses rivaux » *(François Mignet*, p. 6).

amicale, et des banalités coutumières s'élevait jusqu'aux spéculations métaphysiques. Rien, en effet, ne scande mieux le rythme de la pensée que ces murmures cristallins sortis des eaux qui s'épanchent. Aix est, à cet égard, une ville privilégiée : sur les places, sur le cours, partout des fontaines, les unes monumentales, les autres plus simples, mais toutes versant l'ardeur d'un sol échauffé par les sources, et rafraîchissant une atmosphère trop embrasée des souffles brûlants.

Sur la place des Prêcheurs, qui est la plus belle d'Aix, quoique irrégulière, Laprade et Tisseur ne se lassaient pas d'admirer la fontaine dressée au milieu d'une allée de platanes : un obélisque supporté par quatre lions, et surmonté d'un aigle aux ailes déployées, imprimant ses serres sur le globe du monde. Cette fontaine, élevée en 1760 par un artiste aixois, Chastel, offrait aux Lyonnais ses quatre inscriptions dues à un érudit local Saint-Vincens, et consacrées aux quatre personnages dont les médaillons ornent les faces : C. Sextius Calvinus, fondateur de la ville; Charles III, dernier comte de Provence ; Louis XV, sous le règne duquel le monument fut élevé, et Louis XVIII, le dernier comte titulaire de Provence.

Un jour qu'ils arrivaient sur la place de l'Hôtel-de-Ville, Tisseur dit à Laprade : « Sans doute, vous connaissez la bibliothèque ? » Laprade avoua que ses *multiples* occupations d'étudiant ne lui avaient pas encore laissé le loisir d'une visite à la fameuse collection de livres et de manuscrits léguée par le marquis de Méjanes : « Mais ajouta-t-il, je suis tout disposé à me laisser guider par vous au milieu de ces merveilles. »

Tisseur eut la joie de présenter à son ami un magnifique in-4 sur vélin, portant la date de 1458, et qui contenait les *Heures* enluminées de la main même du roi René. Ils virent

aussi le *Traité des gages de batailles ou Livre des tournois* que le roi René composa vers 1450 ; une cinquantaine de planches reproduisaient les cérémonies d'un tournoi, et les notes explicatives, rédigées par le roi René, faisaient revivre ces luttes, expression brillante des goûts de nos ancêtres pour la galanterie, la guerre et la gloire : « Icy après comment le Roy d'armes ayant le drap d'or sur l'épaule et les deux chiefs paints sur le parchemin et aux quatre coings les quatre escussons desdiz juges, crie le Tournoy, et comment les poursuivans baillent les escussons des armes desdits juges à tous ceulz qui en veullent prendre. »

***

Laprade et Tisseur visitèrent les églises d'Aix : Sainte-Madeleine, Saint-Jean, Saint-Sauveur.

L'église de la Madeleine, bâtie en 1703, sur l'ancienne chapelle des Frères Prêcheurs, les intéressa par les tableaux qu'elle contenait, une *Nativité* de Mignard, le *Saint Louis à genoux sur des nuages* de Vien, une *Annonciation* de J.-B. Vanloo ; à la sacristie ils virent la tableau gothique qui représente une bizarre *Annonciation :* « La scène, écrit Tisseur, se passe dans une église ; la Sainte Vierge est dans la tribune de l'orgue ; elle est revêtue d'une chape ; la colombe du Saint-Esprit lui becquète les lèvres, et l'on voit l'Enfant Jésus entrant dans le sein de sa mère par l'oreille, comme dans la strophe du *Gaude, Virgo :*

Quæ per aurem concepisti,
Nuntiante Gabriello.

« Le vaisseau de cette église est grand, écrivait-il encore à son frère ; mais il n'y a point de façade, parce que, comme tu le sais, depuis le meurtre de Henri III, il ne fut plus permis aux Dominicains d'en construire. »

A Saint-Jean, dans cette ancienne commanderie de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, Tisseur admirait le tombeau gothique d'Ildephonse et de Raymond Bérenger [1]. Ildephonse II, vêtu de la robe et du manteau des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean, couché sur la pierre, et son fils, Raymond Bérenger IV, debout, entièrement couvert d'une cotte de mailles, placé dans une niche à gauche ; d'une main, il s'appuie sur son écu ; de l'autre, il tient la rose d'or que le pape Innocent IV lui avait donnée en 1244. Une autre niche à droite a la statue de la femme de Raymond, Béatrix de Savoie : « Cette tombe, écrit Tisseur, est belle et inspiratrice de hautes pensées. Le moyen âge aimait à coucher dans le même sépulcre la femme et le mari, ou, si le sort les séparait, on y gravait au moins l'image de celle qui manquait à ce dernier rendez-vous comme si cette figure devait rendre plus léger le sommeil de celui qui dormait seul dans son tombeau. »

Le clocher de Saint-Jean, qui s'élève d'abord comme une tour carrée, puis se termine en flèche octogone, leur semblait remarquable par sa hauteur et son élégance : « Il est beau à voir, écrivait Tisseur, le soir, quand on erre autour de la ville ; il se dresse, élancé comme la taille d'une enfant, délié, tremblotant, au milieu d'un azur presque rosé, et fier des petits fleurons de ses arêtes. »

A l'autre bout de la ville, surgit la tour octogone du clocher de Saint-Sauveur, comme un géant qui fait signe à sa sœur, la flèche de Saint-Jean.

« Aix a sa cathédrale aux fleurons les plus beaux », écrivait Jean Tisseur à son frère : « Oui, lui répondait celui-ci, la façade, quoique moins large et moins haute que

[1] Le tombeau d'Ildefonse II et de R. Bérenger IV a été fait, en 1828, par Sébastien Peseti. Il reproduit à peu près l'ancien monument.

celle de Saint-Jean à Lyon, est ornée d'une multitude de fleurons gothiques, incrustés dans la conque ovale qui surmonte le portail et s'élève jusqu'à la fenêtre de la façade. »

Mais pourquoi ce portail était-il déshonoré par les statues logées dans ses niches : saint Louis, évêque de Toulouse, Louis XI, Charles III, comte de Provence? « des statues à cinquante francs l'une », disait Tisseur, et qui remplaçaient désavantageusement celles que la Révolution avait détruites.

En revanche, les portes de bois, fermées en temps ordinaire dans de doubles portes, étaient merveilleusement belles, avec leurs prophètes et leurs sybilles, patiemment sculptées au xvie siècle : « La richesse, la délicatesse des niches, le réalisme de ces statuettes, sur lesquelles on a figuré jusqu'aux verrues du nez ou de la joue font, écrivait Tisseur, que ce portail est unique au monde. »

Il aimait ce vieux monument sur lequel les siècles avaient laissé les traces successives de leur passage, et qui symbolisait à ses yeux une famille ou un peuple qui s'agrandit au cours des temps : en effet, la cathédrale ne fut d'abord qu'un petit oratoire construit sur les ruines d'un temple dédié au soleil ; vers la fin du xie siècle, un prévôt du chapitre, appelé Benoît, édifia à son flanc une autre église ; à leur tour les Sarrasins renversèrent l'un et l'autre avec la ville d'Aix. Mais, comme les peuples qui se relèvent après avoir été frappés, l'oratoire et l'église surgirent de nouveau de terre. Enfin, le roi René, lorsqu'il fut reçu chanoine, augmenta encore les biens du chapitre de Saint-Sauveur. L'église devint plus tard temple de la raison ; on renversa les saints qui ornaient la façade, et l'archevêque Champion de Cicé, plus vandale encore, fit mettre bas la sainte chapelle.

« L'église, écrit Tisseur, composée de trois nefs, a la plupart de ses arceaux fermés. Je l'aime pourtant : elle est sombre et incline l'âme aux émotions mystiques. Ses enfants de chœur, vêtus de soutanes rouges, de blanches aubes, portent sur la tête un bonnet pointu, mais rouge comme la soutane ; je n'ai entendu nulle part des cantatrices ayant voix plus fraîche, plus haute, plus métallique ; ils chantent souvent en musique ; on dirait des anges ; près des clercs de Saint-Sauveur, les autres sont des caricatures. »

Aux jours de grande solennité, Laprade et Tisseur pouvaient voir cette église revêtue de la fameuse tapisserie qui, d'après les recherches de M. le baron Guillibert, provient de la cathédrale de Cantorbéry, et dont les cartons, représentant la vie de Jésus et de Marie, sont dus à plusieurs artistes bruxellois.

Derrière le chœur, ils virent la chapelle de Saint-Mitre et son magnifique tombeau, autrefois tout doré, recouvert d'un couvercle païen.

« Dans la nef à droite, écrit Tisseur à son frère, est le plus remarquable baptistère que j'aie jamais vu : un dôme octogonal supporté par huit colonnes, dont six en granit, et deux en porphyre vert, aux chapiteaux corinthiens et aux délicates ciselures.

« C'est dans cette nef que se trouve la célèbre épitaphe, *la prosopopée par l'écho soustenue :* une jeune femme morte engage son époux à la suivre au ciel, et lui dit, entre autres vers :

Le monde est frauduleux, et frauduleusement . . . . ment.
Car qu'est-ce qu'un homme heureux, beau, fort, riche, sçavant. vent.
Sus, sus, à la cité d'élection. . . . . Sion.
Ce chétif monde alors que laisseras. . . . . seras
Heureux, trois fois heureux, si tu sens tes esprits . . . . pris
Au miel de ce désir, tes pleurs, chants, et tes cris. . . . . . . ris. »

CHAPITRE II

LES MŒURS

Usages de la vie civile et religieuse : Les chaises à porteurs ; les enterrements ; la crèche ; le carnaval ; la procession pour la pluie ; la procession de la Fête-Dieu ; course de taureaux ; bataille de serpenteaux.

Au cours de leurs promenades, certains usages locaux frappaient les regards de nos étudiants.

Tisseur qui n'avait pas, comme Laprade, ses entrées dans le monde aixois, voyait mieux que son ami les singularités de cette population, et il s'empressait de les décrire à son frère Jean : « Aix est une ville de pure race, lui écrivait-il ; l'aristocratie n'y a jamais dérogé. Elle a ses salons, sanctuaires fermés à tous les profanes ; dans les rues, elle ne se promène jamais en voiture. La voiture n'est bonne que pour la campagne ; en ville, on ne se promène, on ne va faire ses visites qu'en chaise à porteurs ; la molle chaise à porteurs antique que portent en cadence deux manants. A travers la ville vous apercevez la noble dame, essence d'aristocratie, qui se voile sous l'éventail. Comme tout se sait à Aix, c'est chose, le soir, assez curieuse que d'errer à la porte d'un hôtel où il y a soirée : la rue est embarrassée de chaises à porteurs, toutes plus bizarres les unes que les autres, dont les peintures ternies, figurant des amours, des bergers, des bergères, remontent au XVIIIe siècle. La première fois que je vis ce spectacle, je demandai si j'étais à la porte d'un hôpital. Aix est peut-être la seule ville en France où cet usage existe encore, et je ne te

cacherai pas, mon frère, qu'il ne me paraît plus de saison : je trouve que les deux manants qui voiturent une chaise ressemblent trop bien aux nègres qui portent le palanquin des Hindous. »

Un autre étonnement, dont l'écho se trouve dans une lettre du 21 novembre 1833, lui vint des enterrements. On se souvient de la mélancolique distraction à laquelle Chateaubriand, jeune secrétaire d'ambassade à Rome, se livrait, perché dans les mansardes de l'hôtel de l'ambassade : « Du haut de ma fenêtre, je vis dans l'abîme de la rue le convoi d'une jeune mère ; on la portait, le visage découvert, entre deux rangs de pèlerins blancs ; son nouveau-né, mort aussi et couronné de fleurs, était couché à ses pieds [1]. »

La coutume pittoresque dont Chateaubriand fut témoin à Rome, en 1803, était encore suivie à Aix en 1834 : « Souvent, ici, on enterre les morts à découvert, et il n'y a guère plus d'un an que tout le monde était enterré ainsi. Aujourd'hui, le cadavre est le plus souvent voilé, mais l'ancien usage n'est pas entièrement détruit, et c'est lorsque le cadavre est processionnellement porté dans un lit découvert, que les pénitents présentent encore un spectacle plus extraordinaire. Figure-toi une centaine de fantômes, blancs de la tête aux pieds, ne laissant apercevoir que deux taches noires à l'endroit des yeux, et formant une procession, à la suite d'un étendard noir et blanc. Derrière est quelque chose dans un drap que portent quatre de ces fantômes. On dirait une de ces visions dantesques, tour à tour pittoresques et sinistres, qui passent quelquefois dans les rêves d'un cerveau découragé. »

Rien de plus curieux, en effet, que ce long défilé de pénitents en cagoules, portant une torche allumée, et le cordon de saint François battant la toile grossière.

[1] *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. III, p. 349 (édit. Biré).

Tisseur suivit le cortège jusqu'au cimetière, et il vit ces impressionnants fossoyeurs s'emparer du cadavre avec assez de brutalité, le laisser tomber, le cogner dans la bière, toujours en chantant le *De Profundis*, pendant que quelques-uns, émoussés à ce spectacle habituel, riaient sous leur voile hypocrite !

Généralement, la cérémonie était plus décente, et Tisseur ne fut plus choqué dans les impressions solennelles et lugubres qui naissent au spectacle de la mort. Un jour il écrivait à son frère : « Parfois, la porte d'un riche hôtel s'ouvre à la foule : un mort est déposé dans une salle à manger convertie en chapelle ardente. Cette salle, fréquemment, est ornée de portraits de famille ; les tableaux des morts près d'un cadavre ! »

Dans les églises, Tisseur fit également des observations curieuses ; tantôt il note que le *Tantum ergo* se chante à Aix sur un air préférable à celui de Lyon : « C'est, dit-il, un air excessivement lent, monotone, tout en soupirs, et qui, accompagné par l'orgue, produit un effet merveilleux »; tantôt il assiste à une quête, et signale cette coutume assez singulière, dit-il : « Les quêteuses sont accompagnées d'un monsieur qui leur donne la main, et précédées d'un bedeau à toge rouge et hermine blanche, comme un président. » « Nous sommes plus avancés ici qu'à Lyon, continue-t-il, car le bedeau ne porte jamais *perruque,* et un prêtre étranger qui s'était poudré a presque excité le rire de nos prêtres d'Aix qui ne se blanchissent jamais les cheveux et laissent la poudre exclusivement aux chanoines. »

Mais que sont ces légères curiosités, à côté du spectacle original que lui offrit la crèche de Noël, et dont il envoya la description détaillée à son frère, car, lui écrivait-il, « la naïveté du peuple qui se précipite avec fureur à ces représentations, le langage provençal, en vers ou en prose, dont

se servent les acteurs de bois, en font quelque chose de digne d'être vu ».

La crèche dura jusqu'au 9 février, avec trois représentations par jour ; et l'affluence était telle, même à la fin de cette période, que Tisseur fut obligé d'y aller deux fois, avant de trouver de la place : « On se presse, on sue, dit-il, et la salle de spectacle est une véritable chaudière à vapeur. »

La toile n'était pas encore levée, que déjà toutes les bouches étaient immobiles, clouées sur la scène ; le spectacle commença : la Sainte Vierge, l'Enfant Jésus, les bergers, les bergères, tous habillés à la provençale, se mirent à dialoguer dans un langage qui, comme le costume, était un défi à la couleur locale : « Je n'entreprendrai pas, mon frère, écrit Tisseur, de te faire le détail des scènes que j'ai vues : ce sont des bergers qui chantent des Noëls en l'honneur de l'Homme-Dieu, qui s'engagent réciproquement à venir offrir leurs hommages au berceau divin ; ici, des domestiques, plus loin des laboureurs ; là, des femmes, ailleurs, des pêcheurs (ce qui est un prétexte pour que le décor montre la mer et des vaisseaux) s'invitant successivement à suivre l'appel de l'ange, et chaque fois un Noël est chanté, poésie bien humble, privée de toute couleur locale, mais naïve et sincère. »

Voici quelques-uns des couplets qu'entendit Tisseur :

Guihaume, Tòni, Pèire,	Guillaume, Toine, Pierre,
Jaque, Glaude, Micoulau,	Jacques, Claude, Nicolas,
Vous an jamai fa vèire	On ne vous a jamais fait voir
Lou soulèu que pèr un trau.	Le soleil que par un trou.
Venès vite, courrès vite,	Venez vite, courez vite,
Qu'aquesto fes	Que cette fois
Lou veirês	Vous le verrez
Tant que voudrés	Tant que vous voudrez
Pèr mai de dous o tres.	Par plus de deux ou de trois.

Dins uno cabaneto
Trancado de tout constat,
Sènso ges de luneto
Diéu fai véire sa clarta,
E sa maire, e sa maire,
Qu'es auprès d'éu,
Lou soulèu
Près de sei péu
Semblarié qu'un calèu.

Iéu ai mon fifre,
Pren toun tambourin,
Anen jouga l'aubado
A l'acouchado
Qu'a fa lou doúfin
Quan li sara
Veici coume fau faire :
Parapatapan, etc...

Dans une petite cabane
Percée de tous les côtés,
Sans lunettes
Dieu fait voir sa clarté,
Et sa mère, et sa mère,
Qui est auprès de lui,
Le soleil
A côté de ses cheveux
Ne semblerait qu'un lumignon.

Moi, j'ai mon fifre,
Prends ton tambourin,
Allons sonner l'aubade
A l'accouchée
Qui a fait le Dauphin.
Qui y sera,
Voici comment il faut faire :
Parapatapan[1], etc...

Dans cette poésie populaire, saint Joseph est appelé *Monsu* (Monsieur), la Sainte Vierge *Madame* et l'Enfant Jésus *Dauphin ;* les hauts personnages parlent français ; tels, les rois mages, qui, dans une langue ampoulée et comique, déploraient le crime d'Adam, *qui perdit l'univers en mordant à la pomme.*

Enfin le spectacle se termina par la bénédiction de l'Enfant Jésus, qui se leva et parla, bien qu'il vînt de naître. Tisseur, en achevant son récit, ajoute ce détail pittoresque : « Il y a quelques années, des jeunes gens qui se trouvaient à la crèche demandèrent *la Marseillaise*, et l'Enfant Jésus répondit qu'il était chez lui, et qu'il la chanterait. Je ne fus

[1] Les deux premiers couplets se trouvent dans le LXIV[e] Noël de Saboly, maître de chapelle de Saint-Pierre d'Avignon (1614-1675). Le troisième est une adjonction barbare d'un autre mètre : *jouga* est presque incorrect, le verbe usité ici serait *touca ; acouchado* n'est pas le mot provençal. L'air de ce Noël peut s'adapter à la *Cansoun de la Coupo*, de F. Mistral, en changeant seulement l'anacruse.

pas témoin de pareille aventure ; mais l'Eternel descendit sur un nuage et il donna encore sa bénédiction. La toile tomba, et le peuple se retira, satisfait. »

Les antiques splendeurs du carnaval d'Aix n'étaient plus en 1834 qu'un souvenir ; plus de ces cérémonies curieuses, qui se déroulaient avec une burlesque solennité, avant que *Caramantran* fût brûlé solennellement.

Laprade et Tisseur s'en allèrent dans un village voisin où les vieux usages se conservaient encore : ils virent le cortège qui conduisait *Caramantran* au bûcher, et qui était précédé de juges, d'avocats, et d'un homme grand et maigre représentant le carême ; tous, montés sur des rossinantes, les cheveux épars, vêtus de noir, ils affectaient de pleurer à chaudes larmes les malheurs de *Caramantran*, comme autrefois, à Rome, les pleureuses publiques se lamentaient sur de vrais cadavres ; sur le lieu du supplice, un accusateur public requérait la condamnation de *Caramantran ;* un défenseur se levait ; le ministère public donnait ses conclusions ; le président consultait ses assesseurs ; et *Caramantran*, après avoir été lapidé, subissait la peine du feu.

Mais en 1834, le carnaval d'Aix ressemblait à nos modernes réjouissances ; c'est dire qu'il fut d'une gaieté peu tapageuse et peu communicative. Le maire donna un bal, les légitimistes en eurent trois : au premier, il ne parut que des Aixois *juste-milieu ;* dans les autres, seulement des carlistes : ainsi la politique présidait au plaisir. Du reste, dans les rues, point de masques, sauf les derniers jours, où quelques décrotteurs déguenillés se promenèrent en criant, sous le carton où la grimace est stéréotypée.

Pendant que Laprade dansait dans les salons *carlistes*, Tisseur voulut se donner le spectacle du carnaval de Marseille, non qu'il aimât ces folles orgies, où la sensualité se montre à découvert ; non même qu'il se plût à la féerie des

toilettes et des bijoux ; même au sein des plaisirs, sa grave pensée ne pouvait s'arracher aux réflexions mélancoliques sur les déshérités de la vie ; la vue du luxe produisait en lui une réaction de souffrance. Ainsi, à son frère, qui venait de lui décrire la splendeur du carnaval de Lyon en 1834, et les dîners grandioses qui suivaient les bals, Barthélemy répond tristement : « Franchement, au lieu d'une question de *civilisation* et de *progrès*, je verrai plutôt là un pas rétrograde vers le passé. J'ai bien évoqué dans mon imagination tout le luxe, tout l'éclat, toute l'ivresse de cette fête ; mais je n'ai jamais pu chasser ce pauvre qui se tient à la porte du bal, et que Victor Hugo nous montre grelottant de froid, ayant faim et soif, tandis que ses frères dansent à la clarté des lustres, et au son de la musique. C'est un contraste bien vrai ! Et je suis sûr que dans ces nuits consacrées aux plaisirs, plus d'un pauvre canut passait encore la navette pour nourrir sa famille ! » (6 février 1834).

Mais ces bals flattaient sa passion de silence et d'observation ; nulle part il ne se repliait mieux sur lui-même que dans ces foules grouillantes, pour ainsi dire extériorisées ; nulle part, il ne concentrait plus fortement son attention, scrutant les plaies des âmes et fouillant les problèmes sociaux.

Il se rendit donc à Marseille, le jour du mardi gras ; un de ses amis, Giraud, l'accompagnait ; tous deux rencontrèrent à Marseille un étudiant, qui s'offrit à eux comme cicerone.

Les cafés étonnèrent nos Aixois, avec leurs salles remplies d'une fumée qui dansait autour des lustres et des glaces : « A la volupté du cigare que pressent toutes les bouches, écrit Tisseur, on sent que la vie commence ici à être un peu orientale. »

Leur guide les conduisit d'abord au Vaux-Hall, où, pour

trois *sols*, on pouvait danser toute la nuit. On devine à quelle couche sociale appartenaient les habitués ; pendant qu'au premier plan s'étalaient les horreurs d'un *chahut* effréné, Tisseur et Giraud virent, dans les coins, des petites filles de dix ou douze ans, que des mères inconscientes ou cyniques menaient à cette école, et qui en possédaient déjà les gestes et le langage. Tisseur faillit se trouver mal, et il entraîna fiévreusement ses amis sur le port, « aux fraîches clartés d'un ciel d'agate veiné de lait, qu'adoucissait encore, en le dérobant à demi, une forêt de mâts » : « Là, dit-il, je respirai comme Caïn s'il sortait de l'enfer. »

Avant de reprendre la série des lieux de plaisir, Tisseur insista pour une promenade dans les rues sillonnées de masques. La rue de Rome, immense, droite comme un cordeau, le plongea dans le ravissement, avec sa double rangée de réverbères qui se prolongeait à perte de vue : « On eût dit, écrit-il, une immense chaîne de feu, et comme la rue remontait légèrement à ses extrémités, on eût cru que des génies cachés dans les airs soutenaient ce cordon de lumière, ou encore, qu'un gigantesque fantôme balançait au ciel un encensoir de feu. »

Onze heures sonnaient ; ils entrèrent au bal masqué du Grand Théâtre ; deux beaux lustres éclairaient mal une salle que remplissaient six cents personnes, dont deux cents masques, dansant aux accords d'une maigre musique. C'étaient de jeunes *fashionables* du beau monde et des femmes aux riches costumes, aux masques de soie ou de velours.

« Cette nuit me plut, écrivait Tisseur à son frère ; je ne venais pas dans ce lieu pour danser, mais pour observer ; j'aimais à voir se former ces quadrilles, et surtout tourner et tourbillonner ces grandes rondes qui remplissaient la salle de bruit et de poussière... Je finis pourtant par m'en-

nuyer ; toutes les fantasmagories qu'évoquait mon imagination étaient mille fois plus animées que le spectacle du bal. »

Le mercredi des cendres était alors célèbre à Marseille par la promenade du Haring au Château Vert. Tous les Marseillais se donnaient rendez-vous sur cette route où, pendant une demi-lieue il fallait affronter six pouces de poussière. Les équipages tournaient sur deux lignes tout le long du chemin : « Je n'ai jamais vu tant de voitures de toutes couleurs et de tous genres, écrivait Tisseur ; elles étaient environnées d'un nuage de poussière qui dérobait par intervalles les personnes qu'elles contenaient ; ensuite, le nuage s'affaissant, il paraissait d'abord un bout de plume bleue, rouge, verte, violette, puis une partie du carrosse ; enfin, par intervalles, la tête de gracieuses dames qu'on aurait prises pour des madones, se montrant à travers des nuées d'encens. »

Un équipage se faisait remarquer entre tous : celui de M. de Félix : voiture à dorures, laquais, jockey, piqueur nègre, habillé en général, avec un chapeau à claque et à peluches, et des épaulettes à gros bouillons, tout cela formait un superbe quadrige d'hommes et de chevaux. Dans cette voiture, qu'y avait-il ? Rien ; M. de Félix avait pensé que sa voiture, seule, était plus admirable que toutes les autres voitures, avec les dames qu'elles contenaient. Pour lui, il caracolait à cheval, auprès de son équipage, et sa sœur était dans une seconde calèche. Ce luxe inouï frappa nos Aixois : « On se croirait reculé de cinquante ans en arrière, » s'écria Giraud ; « Voyez, dit Tisseur, la poussière qui blanchit les frisures des dames et les favoris des messieurs ; cela ne rappelle-t-il pas la poudre du XVIII[e] siècle ? »

Au milieu de ces équipages une multitude de piétons nageait dans la poussière, riant à quelques masques déguenillés, à quelque *caramantran* qu'on allait jeter à l'eau.

Deux régiments étaient échelonnés sur la promenade ; toute la gendarmerie sous les armes, et le général en chef des troupes monté sur son grand cheval de bataille, voltigeant de côté et d'autre pour haranguer la troupe. Car le bruit avait couru qu'on jetterait à la mer une *poire* gigantesque. La *poire* ne parut pas, et les soldats n'eurent plus qu'à épousseter leurs habits et leurs gibernes.

Enfin un nain, qui faisait alors les délices des badauds marseillais dans des rôles de singe, caracolait sur la route du Château Vert : et tout ce tableau grouillait, curieux, animé, romantique, dans l'énergique horizon de Marseille, embrassant la terre et la mer.

Tisseur et Giraud rentrèrent le lendemain à Aix, juste à temps pour assister au cours de l'un de leurs professeurs que l'avant-veille ils avaient vu au bal masqué.

***

Quand vint le mois d'avril, ce fut un enchantement : Aix, sur l'étoffe surannée de ses olivaies grises, avait piqué une jeune parure d'émeraude et de pourpre.

Mais ces journées exquises furent bientôt troublées par la dure crudité d'un soleil implacable ; la campagne, privée de pluie, n'offrait plus aux yeux qu'une étendue roussie et grillée. On fit d'abord des prières pour la pluie, puis, la sécheresse persistant, on eut recours à une procession générale.

« Il y a vingt-huit ans qu'il n'y en a pas eu de pareille, écrivait Tisseur à son frère, le 5 mai 1834. C'est de l'église de la Madeleine que part la procession, portant en triomphe une vieille madone, *la madone qui fait pleuvoir*. On ne la sort qu'en temps de peste, de sécheresse affreuse ou de grande calamité. Tous les paysans y ont une foi très vive ;

aussi nous racontent-ils éternellement les mille et un miracles qu'on doit à la madone. La tradition veut que cette statue ait été donnée par saint Bonaventure aux Cordeliers au XIIIe siècle [1]. »

La procession traversait la place de l'Eglise, pour aller chercher à Saint-Sauveur toutes les paroisses de la ville.

En tête, précédant bannière et croix, défilaient une centaine de *fashionables*, la canne en main, le chapeau sur l'oreille : ils venaient, pour voir les dames, pressées sur le passage de la procession, et aussi pour être vus.

Après eux, les croix, les bannières, cinq ou six mille femmes, les confréries, les congrégations et les pensions de jeunes filles ; ensuite, les œuvres de la miséricorde, de la charité, de l'hôpital, avec leurs bedeaux, couverts d'habits rouges et tachés d'huile et de cire, coiffés de chapeaux déformés, crottés, usés ; fiers comme des généraux, ils avaient de grotesques lunettes vertes au bout du nez.

De distance en distance, d'immenses corbeilles, pleines de piles de chapeaux : heureux chapeaux de messieurs les administrateurs, portés solennellement comme des reliques !

Voici enfin les pénitents, au nombre de trois ou quatre cents : d'abord les gris, puis les bleus, psalmodiant par intervalles sur un ton que chacun s'efforçait de rendre plus lugubre ; en dernier lieu, les blancs, chantant les litanies sur un air bizarre. Les porte-croix marchaient pieds nus, et tous étaient sanglés de chapelets à grains monstrueux et de médailles qui bruissaient comme des chaînes.

La madone était portée par des pénitents : « Elle est si vermoulue, écrit Tisseur, qu'on a été obligé de l'enfermer jusqu'à la tête dans un étui de bois ; par-dessus, on a jeté

[1] Voir la *Notice sur la dévotion établie dans la ville d'Aix en l'honneur de la très sainte Vierge sous le titre de Notre-Dame de Grâce* (Aix, avril 1830).

une de ces robes à éventail, comme celle de Notre-Dame de Fourvière, robe bleue qui tranche avec la tête de la madone, aussi noire que celle d'une momie égyptienne. »

Sur le parcours de la madone, les gens du peuple se précipitaient à genoux et criaient : *Voilà le bon Dieu ! Voilà le bon Dieu !* et chacun de frapper du front la terre, jusqu'à ce que la Vierge fût passée, avec son cortège de prêtres.

Nous ignorons quel fut le résultat de cette procession solennelle ; mais le 23 juin, Tisseur écrivait à son frère : « Par une température de 26 à 27 degrés de chaleur, tu comprendras quelles grandes envies de paresse, d'ennui, de découragement saisissent l'homme au cœur ; quelle lassitude, quel hébétement circule dans les veines, à la place du sang et de la vie. Oui, il me semble parfois que ce ciel de feu du Midi est comme le couvercle d'une marmite à la Papin, et que nous sommes ici destinés, non pas à transpirer, mais à fondre tout entiers en sueur. »

Une autre procession célèbre à Aix était celle de la Fête-Dieu ; mais en 1834, elle n'était plus qu'un souvenir [1]. L'imagination de Tisseur et de Laprade se plaisait à ressusciter cette procession grandiose qui sortait des portes sculptées et ciselées de Saint-Sauveur, avec une prodigieuse profusion de bannières, entre chacune desquelles marchaient intercalés tous les corps de métiers, depuis les vitriers, les tanneurs, les cordiers, les peigneurs, les portefaix, les tisserands, jusqu'aux hôteliers, pâtissiers, vignerons, meuniers, serruriers, chapeliers, etc.

Où étaient ces défilés interminables ? chevaliers du croissant, nobles et fiers, dont l'écusson représentait deux chaufferettes pleines de feu, au bas desquelles se lisait

[1] Voir G. Grégoire, *Explication des cérémonies de la Fête-Dieu d'Aix-en-Provence* (Aix, 1777), et Mistral, *Calendau*, ch. x.

l'inscription d'*ardent désir ;* puis, toute la fantasmagorie du *guet*, la Renommée, à cheval, sonnant de la trompette, suivie d'une belle et forte compagnie de chevaliers, en corsets et culottes rouges, dont le grand étendard frissonnait au bruit des fifres et des tambours.

Paganisme et catholicisme, chevalerie et caricature, tout s'y trouvait mêlé : Momus, avec son habit et son bonnet, tout garnis de grelots, sa marotte d'une main et son masque de l'autre ; la Nuit à la robe noire, parsemée d'étoiles, et son pavot dans les doigts ; Pluton et Proserpine sur un cheval infernal ; Neptune frappant un coursier terrestre de son maritime trident ; Amphitrite portant sur ses bras deux dauphins ; les faunes et les dryades pudiques gambadant au son des fifres, des tambourins, des tympanons et des pallets ; Pan, Bacchus, Mars, Minerve, Apollon, Diane, Saturne, Cybèle ; enfin, sur un grand char doré, éblouissant, Jupiter, Junon, Vénus, Cupidon, les Ris, les Jeux, les Plaisirs, et, fermant la marche, les Parques à cheval, avec la quenouille, le fuseau et les ciseaux.

Dans l'esprit du bon roi René, maître royal des cérémonies de la Fête-Dieu, ce défilé mythologique devait rappeler la défaite du paganisme par le Christ ; car venaient ensuite les douze tableaux du christianisme, tous rivalisant de pittoresque, de mouvement, de poésie à la fois bizarre et gracieuse, depuis le *Veau d'or*, adoré par cinq ou six juifs, en culottes et en manteaux noirs, jusqu'aux *Apôtres*, vêtus en dalmatique et reconnaissables à leurs attributs consacrés.

Après ces *entremets*, venait enfin le brillant cortège, l'*Abadie*, avec ses bâtonniers, qui jouent du bâton jusque devant l'autel de Saint-Sauveur ; la *Basoche*, avec son roi, ses officiers, son porte-enseigne et les greffiers, et les mignons, et les guidons du roi ; et surtout ce *Prince d'Amour*, si fier et si humble, si coquet et si grave, que René avait

jeté au milieu de cette procession, comme un souvenir de ces *cours plénières. de haulte et grande mercy*, comme dit Nostradame.

La procession se terminait par l'Université, les massiers, les prieurs avec leurs *panonceaux*, le clergé, le parlement, les trésoriers et la maréchaussée.

A ce spectacle, d'après un vieux manuscrit, toute la population se pressait : « *Les dames à plains eschaffauts y estoient aussi tant gorgiases, que c'estoit une droite fayerie.* »

« Aujourd'hui, écrivait Tisseur, tout a disparu. Certes, je conçois que Mme de Sévigné pût écrire à sa fille : « Vous me « mandez des choses admirables de vos cérémonies de la « Fête-Dieu ; elles sont tellement profanes que je ne com- « prends pas comment votre saint archevêque les veut « souffrir. » Mais je comprends aussi les paroles de Fontenelle : « Non, ce n'était point profanation de la religion ; « tout était spectacle pour un peuple grossier qui était attiré « dans les églises où les cérémonies du service divin étaient « mêlées de ces spectacles. »

« Quoi qu'il en soit, les idées religieuses tendent à se spiritualiser tous les jours ; et ce qui autrefois pouvait être poétique et qui nous paraît encore à nous poétique à travers le passé, serait absurde dans notre siècle. »

Mme de Sévigné ne se trompait pas, et l'archevêque d'Aix, M. de Grimaldi, avait essayé d'intervenir. Déjà, en 1645, un certain Neuré écrivit une lettre à Gassendi pour protester contre cette solennité : *Querela ad Gassendum de parum christianis Provincialium morum ritibus, nimiumque sanis eorumdem moribus, ex occasione ludicrorum quae Aquis Sextiis in solemnitate corporis Christi ridicule celebrantur.*

Cette *plainte*, comme les efforts de l'archevêque, se heurtèrent contre le mécontentement du peuple, et, jusqu'en

1789, la procession, instituée par René, en 1462, ne cessa pas d'être célébrée.

La Révolution l'abolit; mais au Concordat le peuple en demanda le rétablissement, et le maire d'Aix, Sallier, prit un arrêté (1er prairial, an XII), par lequel il rétablissait les *mystères* du roi René : « La Mairie d'Aix, en reproduisant, en consacrant ces institutions territoriales et toujours chères aux bons Provençaux, se félicite, lit-on dans l'arrêté, de leur donner un témoignage du vif intérêt qu'elle prend à leur amusement et à leur félicité ».

« De nos jours, écrivait Tisseur en 1834, on conserve les costumes bizarres des acteurs de cette fantasmagorie. Il y a quelques années, lors de l'inauguration de la statue du roi René sur le cours, la duchesse de Berry passant à Aix, on renouvela cette procession. Mais ce fut alors quelque chose de comique : ces vieux costumes, déchirés, salis de poussière et dont s'étaient affublés des portefaix, ressemblaient, dit-on, à des guenilles qu'on aurait exhumées du tombeau. » Tisseur ajoutait : « Les Provençaux regrettent encore ces cérémonies; mais c'est en vain; elles ne se renouvelleront jamais, les siècles ne se recommencent pas. »

Le 15 juin, eut lieu à Aix une grande course de taureaux : la ville n'était pas souvent à pareille fête : Laprade et Tisseur n'y furent pas les moins empressés.

L'enceinte était un carré long, palissadé et barricadé avec des piliers et des planches; sur trois côtés régnait un couloir qui formait le parterre, et sur le quatrième côté, derrière un bâtiment, ouvrait un autre couloir conduisant aux *premières*, placées en tête de l'enceinte, à une hauteur de 12 pieds.

Comme les *premières* coûtaient 2 francs et que du reste elles paraissaient devoir peut-être écrouler sous le poids des spectateurs, nos Lyonnais restèrent modestement au parterre.

Déjà les fanfares avaient retenti; un taureau avait paru

dans l'arène, et de ses cornes avait abattu et déchiré un mannequin. Un second fut introduit, après avoir été congrument agacé ; noir comme l'enfer, il faisait voler la poussière de ses pieds, secouait ses cornes menaçantes, et jugeait indigne de lui de lutter contre un simple mannequin ; pour le rendre furieux, deux hommes pénétrèrent dans l'arène armés de deux longs tridents, et s'appuyant l'un sur l'autre ; à cette vue le taureau s'élança rapide contre ses adversaires ; mais ceux-ci, appuyant le bout de leurs tridents contre terre, de manière à présenter les six pointes au front du monstre, reçurent ainsi le choc formidable de sa tête. Irrité, le taureau recula, reprit son élan, et fonça de nouveau contre ses adversaires, qui lui opposèrent encore la même manœuvre ; sept fois le taureau s'élança et sept fois les six fers du trident s'enfoncèrent dans son front ; hors de lui, battant ses flancs de sa queue, le taureau courait vagabond à travers l'arène, dans tous les sens ; soudain il brisa une barricade, et tomba dans le couloir du parterre !

Ce ne fut qu'un cri ; les sept ou huit cents spectateurs veulent fuir ; mais comment fuir dans un couloir ? Tisseur monta sur un fragment de barricade, de manière à sauter dans l'arène, si le taureau venait à passer devant lui dans le couloir, et à sauter dans le couloir, s'il rentrait dans l'arène.

Par hasard, l'animal prit le quatrième couloir derrière les bâtiments et s'alla réfugier dans une petite cour.

Cependant Laprade, au lieu de suivre la tactique de Tisseur, avait couru tout le long du couloir et, ne se doutant pas que le taureau suivrait le couloir des bâtiments, s'était lui-même réfugié dans la petite cour. Horreur ! la bête sauvage est devant lui ; il saute un mur, le taureau saute le mur ; Laprade ressaute le mur, le taureau en fait autant ; mais pendant ce dernier saut, Laprade eut le temps de fuir par le couloir derrière les bâtiments et d'arriver dehors.

Tisseur, qui, à la vue des évolutions du taureau, avait jugé qu'il allait enfin passer par les trois côtés du parterre, avait quitté son fragment de barricade, et il était près du couloir que l'animal avait suivi d'abord. Mais celui-ci, au lieu de continuer sa course, revint tout à coup sur ses pas, vers le couloir, à l'entrée duquel se tenait Tisseur.

Nouveaux cris d'effroi, nouvelle fuite générale ; Tisseur était le dernier, et le taureau lui touchait presque le dos.

Ses cornes allaient jouer dans la chair du pauvre jeune homme ; Tisseur, qui avait gardé son sang-froid, arrache du fourreau le sabre d'un troupier qui fuyait devant lui, et frappant sur le museau du taureau, d'un bond il s'élança sur la première barricade qu'il atteignait à ce moment. Une porte entr'ouverte s'offrait au taureau, qui d'une de ses cornes l'enfonça, et il s'échappa dans la campagne. Tisseur était sain et sauf.

Cependant le taureau continuait de fuir, et finalement il entra dans la piscine des eaux minérales. Aussitôt on ferma la porte sur lui, et le lendemain matin, on l'y tua.

La course et la lutte des autres taureaux furent interrompues ; mais l'*impresario*, sous prétexte de poursuivre son taureau, était monté à cheval, emportant avec lui les cartes et la recette. Celui-là non plus n'avait pas perdu son sang-froid et, grâce à lui, le dénouement qui avait failli être tragique retombait dans les gaietés ordinaires des friponneries habilement machinées. Quand, le lendemain, les Aixois examinèrent les barricades de l'enceinte, ils s'aperçurent qu'elles étaient clouées en dehors, de sorte qu'un coup de cornes de taureau devait nécessairement faire sauter les planches protectrices.

*
* *

Laprade et Tisseur étaient déjà remis de cette chaude

alerte, lorsqu'ils eurent la joie d'assister à la *bataille des serpenteaux*.

Le 26 juin, Tisseur écrivait à son frère :

« La veille de la Saint-Jean, il existe, à Aix, un usage assez singulier. C'est de faire dans les rues, sur les places, une grande bataille de serpenteaux. Autrefois, comme les serpenteaux n'étaient que d'un ou deux sols pièce, les dames ne se réfugiaient pas dans leurs maisons, mais même souvent répondaient par des serpenteaux aux serpenteaux qu'on leur lançait. Aujourd'hui, on se sert de pièces d'artifice beaucoup plus fortes, et j'ai vu, moi-même, lancer des serpenteaux de 24 francs, 36 francs la douzaine.

« Aussi, dès 7 heures du soir, toutes les dames abandonnent-elles le cours et la promenade ; toutes ferment non seulement leurs fenêtres, mais encore leurs volets. Il n'y a que dans les rues désertes, ou au troisième ou quatrième étage, que l'on ne prend pas cette précaution. Dès 7 heures du soir, lundi, de nombreux serpenteaux commencèrent à sillonner les places ou les rues, mais c'est surtout au bout du cours, aux Carmélites, qu'a lieu la grande guerre. M. de Laprade y ayant une de ses croisées, j'y étais avec lui à contempler ce spectacle bizarre. Malheureusement on nous avait aperçus ; on lança dans la chambre un gros serpenteau, qui n'eut d'autre inconvénient que de la remplir de fumée. A 9 heures et demie, le combat était plus vif que jamais ; j'étais allé chez moi, et vêtu de tout ce que j'avais de plus mauvais, de plus usé, je m'étais coiffé d'un vieux chapeau pointu. C'est dans ce costume que je me présentai au milieu du théâtre principal du combat.

« C'était vraiment un singulier et beau spectacle ; ces serpenteaux qui d'abord s'élançaient en spirale, en laissant derrière eux un sillon lumineux, s'agitaient tout à coup, faisaient jaillir de tous côtés des lambeaux de flamme, se

tordaient, menaçants comme des dragons, se roulaient convulsivement, de manière à aller frapper celui qui à dix pas s'y attendait le moins, et, enfin, éclataient comme des bombes. Mais aussi ce spectacle est un peu dangereux ; toutefois, en faisant un peu d'attention on est sûr de se garantir de tout mal. Au lieu de me placer sur les côtés, je m'étais placé au beau milieu, et quand un serpenteau fondait sur nous, j'évitais seulement sa chute, et quant à ses contorsions, le meilleur moyen de les éviter est de rester immobile ; car, quand on fuit, il semble que le serpenteau vous suit dans vos détours.

« Des dames s'étaient réfugiées à un 4e étage, et, de cette hauteur, elles s'amusèrent pendant trois heures à lancer continuellement des serpenteaux. C'était un spectacle tout à fait fantastique : ces dames, dont il était impossible de distinguer les traits, mais dont on apercevait les larges manches et la fine taille, comme une silhouette ; ces dames, en contournant le bras sur leur tête pour lancer plus loin un serpenteau allumé, paraissaient se couronner d'une auréole de feu. Ainsi elle étaient superbes. Elles nous lançaient jusqu'à dix serpenteaux d'un seul coup ; on eût dit le bouquet d'un feu d'artifice, et la décharge d'une batterie de canons.

« On essaya vainement de leur riposter; sur les nombreux serpenteaux qu'on leur a lancés, à peine si quelques-uns ont pu entrer par la fenêtre.

« Il faut savoir, mon frère, que tous les jeunes gens qui font la cour à des demoiselles vont lancer des serpenteaux à leur fenêtre. Autrefois, quand les pièces d'artifice étaient moins fortes et moins éclatantes, les demoiselles se hasardaient de répondre ; aujourd'hui elles ne le font plus, si ce n'est quelques intrépides qui, d'un étage élevé, peuvent plus facilement braver le feu. Il en résulte que les jeunes gens,

n'ayant point, eux, abandonné l'ancienne habitude, cassent parfois toutes les vitres d'un appartement, pour prouver à une demoiselle qu'elle a des adorateurs.

« La bataille se prolonge jusqu'à heure, mais à minuit, je quittais le lieu du combat, n'ayant été frappé que de deux serpenteaux, l'un à la jambe et l'autre au bras.

« Personne n'a été blessé, du moins grièvement, si ce n'est un malheureux jeune homme qui, ne pouvant enflammer deux serpenteaux, les mit dans sa poche ; mais quelques minutes après, l'étincelle qu'avait conservée la mèche s'enflamma et fit sauter la poudre. »

*
* *

Tel était le milieu élégant et pittoresque, où Laprade et Tisseur passèrent ensemble l'année 1834, à cet âge dont Malherbe a dit :

Tout le plaisir des jours est dans la matinée.

Une ville, que le président de Brosses déclarait « tout à fait jolie, et la plus jolie après Paris », les accueillait maternellement, et mettait sous leurs yeux le spectacle permanent de sa beauté harmonieuse et recueillie. « Il n'est pas indifférent, a dit un fervent d'Aix, M. André Hallays, de savoir quelle ville sera le séjour des jeunes gens à l'âge où se forme leur sensibilité. Or, par la décoration de ses façades, par le dessin de ses rues, par la grâce de ses places, par la délicate harmonie de ses aspects, Aix donne aux étudiants de ses Facultés une leçon de goût inoubliable[1]. »

Enfin, nos jeunes gens habitaient une ville qui avait

[1] *La Provence*, p. 85.

conservé le parfum des vieilles mœurs et des usages d'antan, et où la vie, malgré les inévitables progrès de la banalité cosmopolite, restait diverse et colorée.

Ils furent sensibles à ce charme délicat, et Laprade fit en l'honneur d'Aix cette trilogie de sonnets, dans lesquels il a condensé une poétique vision de la vieille capitale[1] :

I

Si vous entrez, le soir, dans Aix la Provençale,
En venant d'Avignon, cité pontificale,
Où Rome nous laissa, pour marquer son séjour,
Des bras prompts au poignard, des cœurs chauds à l'amour;

Quand vous touchez au cours où jaillit l'eau thermale,
Regardez! vous verrez une croix colossale
Se dessiner dans l'ombre aux feux tombants du jour,
Et des femmes peut-être à genoux à l'entour;

Puis, devant le Sauveur, dont la tête immobile,
Comme pour la bénir, se penche sur la ville,
Un Mai républicain que l'espoir a planté;

Et certes, vous avez l'âme vide et frivole,
Si vous n'admirez pas, comme un riche symbole,
Surgir aux pieds du Christ l'arbre de liberté.

II

Aix, si fière autrefois, maintenant ignorée,
Prétoire de Marseille et de son port de mer,
Aix qui dort au soleil, de paresse enivrée,
Aix sans ombre l'été, mais sans brouillard l'hiver;

Aix, où les morts s'en vont la figure livrée
Aux regards des passants, dans un cercueil ouvert;
J'aime à voir s'élancer dans ta voûte azurée
La flèche de Saint-Jean, avec sa croix de fer!

[1] Ces sonnets ont été publiés dans la *Revue Aptésienne* du 5 juin 1836. Ils ont été reproduits, avec quelques légères variantes, dans l'agréable étude de M. E. de Mougins-Roquefort, *Victor de Laprade à Aix* (1897).

J'aime ton Saint-Sauveur, ses ogives mêlées
Aux pleins cintres romans, ses portes ciselées,
La tour dont la lumière inonde le sommet ;

Et près d'une façade encore inachevée
Sur ses quatre lions ton aiguille élevée
Où pose un aigle blanc sculpté par le Puget[1].

III

Aix, palais des consuls, où les vierges romaines
Venaient s'épanouir en de tièdes fontaines !
Aix, où les troubadours invitaient de leurs voix
Les dames au plaisir, et les preux aux tournois !

Aix, où du bon René les histoires sont pleines !
Aix, altière commune, où des cours souveraines,
Chères à la Provence et soutenant ses droits,
Brisaient de leurs arrêts les volontés des rois !

Tu n'as plus les faisceaux, la couronne comtale,
La harpe résonnant sous une main royale,
Le doux servant d'amour, d'une écharpe entouré,

Le rouge Parlement que l'hermine décore,
Tu n'as plus tout cela !... Mais il te reste encore
Tes filles aux yeux noirs et ton beau ciel doré !

[1] L'aigle blanc aux serres ouvertes qui surmonte l'obélisque de la place des Prêcheurs, n'est pas de Puget, mais de Chastel, comme nous l'avons dit.

CHAPITRE III

LES ÉTUDIANTS

Le cénacle aixois; le Polonais Gaszynski.

Autour de Victor de Laprade et de Barthélemy Tisseur, un cénacle s'était formé.

En cette aube du romantisme, la province entière vibrait de la passion d'art qui, à Paris, animait toute une jeunesse et la jetait à la conquête du siècle. Quarante-deux ans après *Hernani*, Th. Gautier, tourné vers ces heures radieuses, écrivait : « Les générations actuelles doivent se figurer difficilement l'effervescence des esprits à cette époque ; il s'opérait un mouvement pareil à celui de la Renaissance. Une sève de vie nouvelle circulait impétueusement. Tout germait, tout bourgeonnait, tout éclatait à la fois. Des parfums vertigineux se dégageaient des fleurs ; l'air grisait, on était fou de lyrisme et d'art. Il semblait qu'on vînt de retrouver le grand secret perdu, et cela était vrai, on avait retrouvé la poésie[1]. »

Cette histoire du romantisme en province n'a pas encore été écrite ; cependant on sait qu'à Lyon, à Toulouse, à Rennes, à Angers, à Rouen, à Dijon, l'esprit nouveau faisait des prosélytes, et de chacune de ces villes d'ardentes recrues venaient prendre leur place dans le bataillon sacré

[1] *Histoire du Romantisme*, p. 2 (édit. de 1874).

du romantisme. Les jeunes gens, qui restaient dans leur province, s'unissaient de loin à leurs frères de Paris, et là-bas, dans leur petit centre, ils poursuivaient les derniers tenants du classicisme et sonnaient le ralliement sous le drapeau de Lamartine et de Victor Hugo.

Quelle ironie dans ce portrait d'un classique rencontré par Tisseur à Aix ! « C'est un grand admirateur de la littérature de l'Empire, par conséquent trouvant la nôtre bien sotte. Ses grands dieux sont MM. Jay et de Jouy ; le poème de la *Vestale* et le *Rossignol* sont les plus magnifiques paroles d'opéra qu'on ait vues... Quant à la philosophie, elle est chez lui peu profonde, et se borne à un peu de déisme ordinaire ; sa métaphysique, sa grande clef d'explication universelle se résume dans cet axiome : Quand le diable devient vieux, il se fait ermite. »

Les pères ne comprenaient rien à ce nouvel état d'esprit ; à la table de famille, leur mécontentement contre leurs fils paresseux ou indociles se traduisait par des tirades contre le siècle, par des mercuriales contre la littérature, où Victor Hugo et consorts étaient impitoyablement traduits à la barre bourgeoise : romantisme et dépravation étaient devenus des mots synonymes ; les fils laissaient dire, portaient des chemises sans col, ornaient leurs mentons d'une royale confortable, et ne juraient que par *Hernani*.

Les adeptes du romantisme se reconnaissaient entre eux à leur mise extérieure, et surtout à certains signes mystérieux, comme ceux qui rapprochent tous les dévots d'un même culte. Ainsi, Tisseur se promenait, un jour, sur l'inévitable cours ; un cercle s'était formé autour de lui, pendant qu'il racontait une entrevue qu'il venait d'avoir avec une femme, fille et mère de bourreau, ayant avec l'ignominie et l'exécration humaine autant de rapports qu'en avait avec la gloire une de ces reines de Bossuet,

fille, femme et mère de rois. Il remarqua, parmi ses auditeurs, un jeune homme grand, bien fait, blond, aux traits réguliers, aux yeux bleus, au teint lisse et pâle ; son récit achevé, il resta seul, en tête à tête avec son inconnu : « Nous nous promenions à 9 heures du soir, écrit-il, sous un de ces ciels chauds du Midi. Nous nous mîmes à parler philosophie, littérature, poésie ; je m'aperçus bien que c'était un jeune homme bon, à cœur sensible, à vive imagination ; mais je ne savais pas encore qu'il faisait des vers. Peu à peu il s'ouvrit à moi, et finit par m'avouer ses passions, ses amours, sa poésie, ses vers, dont il me récita de longues tirades, et enfin, me donna rendez-vous dans sa chambre, le lendemain, pour me prêter son volume manuscrit de poésie. »

L'histoire littéraire doit consigner le souvenir de ce moment unique où, pour parler avec Jean Tisseur, « la littérature fut le grand lien des âmes ». « Cela, continue-t-il, semble étrange, aujourd'hui qu'elle compte pour si peu dans le commerce des esprits..., mais le fait est pourtant. Je ne crois pas qu'entre jeunes gens de mon temps, les attractions amicales aient jamais pu se nouer sans avoir pour support les attractions littéraires. »

Ces étudiants, auxquels se mêlaient de jeunes officiers, réunis par le goût commun de la poésie et de l'art, répugnaient à la suffisance orgueilleuse de toute coterie fermée, qui se juge en rapports directs avec l'idéal, et n'a pour le vulgaire que pitié ou mépris. Sans doute ils partageaient les préventions de leurs maîtres romantiques pour les *philistins* et les *épiciers ;* l'un d'eux allait même jusqu'à écrire : « La poésie est morte aujourd'hui pour le public ; il n'y a plus que quelques âmes douces et aimantes qui savent la comprendre et sur lesquelles elle vient poser ses ailes saintes et bénies. » Mais cet exclusivisme s'accompagnait de

beaucoup de sincérité et d'une réelle élévation de pensée. Il semble qu'ils aient voulu justifier le beau diagnostic porté par Lamartine, le 1er avril 1830, dans son *Discours de réception à l'Académie Française:* « Une jeunesse studieuse et pure s'avance avec gravité dans la vie ; les grands spectacles qui ont frappé ses premiers regards l'ont mûrie avant l'âge ; on dirait qu'un siècle la sépare des générations qui la précèdent. Elle sent la dignité de la vocation humaine, vocation relevée et élargie par des institutions où toutes les libertés de l'homme ont leur jeu, où toutes ses forces ont leur emploi, où toutes ses vertus ont leur prix . »

Ils étaient là, ces jeunes poètes : Barthélemy Tisseur, le grave Lyonnais, un peu dépaysé quand la conversation tournait à la plaisanterie d'étudiant, « l'abrupt Tisseur, disait l'un d'eux, qui m'a jeté sa malédiction de poète sérieux, car il est aussi sérieux qu'il est grand poète, aussi grand poète qu'il est abrupt » ; — Paul de Magnan, le frère de Laprade par l'affection, et qui se plaisait aux jeux poétiques, quand les semailles ou les vendanges de son domaine de la Sextia, ou encore ses lectures des Pères de l'Eglise lui en laissaient le loisir ; — Guillibert, qui, dans sa sagesse précoce, a mérité d'être appelé par Laprade,

L'ami sensé, Mentor de tous ces jeunes fous.

— Chabert, dont le cerveau s'emplissait de visées dramatiques, et qui aspirait à prendre place parmi les rénovateurs du théâtre ; — Pierre Enjalric, fils d'un ex-procureur général en Corse, resté sauvage comme un frère de Colomba, et qui mettait dans ses vers une imagination ardente et une vive adoration de la nature ; — Elzéar Pin, dont les poèmes étaient parfumés d'exotisme ou enguirlandés de délicatesse ; — Henri de Barrès, venu de l'île de la Trinidad, où il avait respiré l'air déprimant des tropiques, et qui, naïve-

ment, s'était cru pessimiste, pour avoir trouvé des pensées de tristesse et de désespérance dans son poète favori Shakespeare ; — Scipion du Roure, grand admirateur des romantiques, et surtout de George Sand, à qui il attribuait, avec le génie, toutes les vertus dont brille l'humanité ; — Nogent Saint-Laurens, plus tard membre du Corps législatif, et qui était alors un humoriste de bon aloi, à qui les billevesées des enfants perdus du romantisme inspiraient une douce moquerie ; — Félix Giraud, qui débuta par des sonnets, vases étroits dans lesquels il laissait couler goutte à goutte l'amertume de son âme ; — Gaufridi, poète mélancolique, qui, aux jours sombres, appelait la mort « sa belle maîtresse » ; — De Fabry, capitaine à vingt-huit ans, et qui, du haut de ses 5.000 livres de rente, aimait à répéter avec Robert Macaire que la « vie est une plante narcotique et amère »; — Gardon, une belle âme, d'une naïveté et d'une sensibilité exquises, tournée vers les idées sociales et palingénésiques ; — tous, comme disait Guillibert, « jeunes d'âge, jeunes de pensées, jeunes de douleur ; jeunes de toute la vie qui, pour eux, bonne et soigneuse ménagère, ne leur avait jeté à chacun que ce qu'il leur fallait d'amertume pour stimuler, développer et grandir leurs âmes d'artistes, et faire de leurs plaintes de sublimes harmonies ».

Parfois le cercle s'ouvrait à des amis venus à Aix en passant, ou pour un séjour de quelques mois. Ainsi Laprade put présenter un soir au cénacle son ancien camarade de collège, Ernest Falconnet, déjà connu par des articles publiés dans la *France Littéraire*, et qui portait avec lui le prestige de la gloire et du talent : « Il m'a paru un jeune homme très instruit, écrivait Tisseur à son frère, possédant les principales langues vivantes, doué de sensibilité et d'imagination[1]. »

[1] Ernest Falconnet, mort, le 1er avril 1891, conseiller honoraire à la

Une autre fois, les Aixois reçurent un poète corse, Jean Costa, qui avait en portefeuille plusieurs poèmes de plusieurs milliers de vers, sur le Christ, sur Babel, sur Memnon, et à qui plusieurs morceaux imprimés dans la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes* valurent l'estime de Georges Sand, de Barbier, de Vigny [1].

Des poètes amis, des Lyonnais particulièrement, étaient en rapports suivis avec nos Aixois. Nous nous bornerons à citer Jean Tisseur, le frère de Barthélemy, et dont chaque sonnet, au dire de Guillibert, *valait seul un long poème* [2], et Genin, l'ancien condisciple de Laprade, au front large et nu, aux cheveux blonds jetés en arrière, et dont l'âme se débattait entre deux rêves : un rêve divin, de religion, et un rêve humain, d'amour.

***

Dans ce groupe, il faut faire une place à l'un de ces Polonais, que le hasard de l'émigration avait conduits à Aix, Constantin Gaszynski.

L'enthousiasme pour les Polonais faisait alors partie du

Cour de Cassation, a écrit, entre autres ouvrages, un livre remarquable : *Alphonse de Lamartine, études biographiques, littéraires et politiques* (1840). Sur lui, consulter la notice de Dupré-Lasale (1893) et l'ouvrage de M. Roustan, *Lamartine et les Catholiques lyonnais* (1906).

[1] *Babel* était un grand poème humanitaire dans le genre d'*Ahasvérus* : l'auteur y peignait le genre humain poursuivant un désir, sans jamais le satisfaire, bâtissant sans jamais finir l'édifice.

[2] Laprade, un jour, lui écrivait : « La Muse aux grands yeux bleus qui vous a si bien inspiré s'est-elle envolée de votre ciel? avez-vous brisé le lien de poésie qui vous unissait?... Nous sommes bien *province* dans notre obscure ville d'Aix ; mais nous sommes encore quelques amis qui aimons la vraie poésie, et la vôtre est de trop bon aloi, pour que nous ne cherchions pas à la mettre en notre compagnie dans nos causeries du soir. »

programme romantique; les catholiques, surtout, s'étaient émus aux souffrances de cette nation profondément religieuse, et dont les généraux parlaient à leurs soldats le langage du pur mysticisme.

Laprade et Tisseur avaient pu voir, dans les premiers jours de février 1832, des débris de l'armée polonaise traversant les rues de Lyon : on accompagnait les réfugiés aux accents de *la Parisienne* et de *la Varsovienne*, au refrain martial :

Polonais, à la baïonnette !
C'est le cri par nous adopté.
En mourant, le tambour répète :
Vive, vive la liberté !

« Une population immense est allée au-devant des Polonais, écrivait Tisseur à son frère. J'ai vu un de leurs sabres : ils sont recourbés, en damas, et la poignée, au lieu d'être en cuivre, est en fer, ainsi que le fourreau.

« Il était tout ébréché ; les oreilles de la poignée étaient ciselées de coups de sabre. Il appartenait à un soldat de ce 4e régiment polonais qui avait juré de n'attaquer jamais les Russes qu'à la baïonnette, et qui a tenu son serment, et a été renouvelé trois fois... Ils ont raconté le siège de Varsovie, et en le racontant dans la langue de César, ils ont pleuré. »

Ils allaient à Avignon, où l'ordre leur vint de se disperser ; parmi ceux qui s'arrêtèrent à Aix, Gaszynski est une figure attachante et noble.

Né le 10 mars 1808, à Mala Wiés, en Pologne (actuellement Pologne Russe), il avait grandi, choyé par sa mère et par sa sœur ; quand éclata la guerre de l'indépendance, il dit adieu à sa famille et à la jeune fille qu'il aimait : « Son regard angélique, a-t-il écrit, m'enchaîna ! — je voulais y rester des siècles !... — Mais le bruit lointain des trompettes

m'appelait au combat, il fallait se séparer, — et je m'en allais triste et silencieux ; et, arrêtant mon coursier, je voyais dans l'éloignement sa main blanche qui faisait le signe de la croix devant le chemin qui m'entraînait[1]. »

La Pologne vaincue, Gaszynski vint à Paris ; mais le gouvernement français voyait d'un mauvais œil ces réfugiés polonais ; Gaszynski partit en Corse : son âme de poète s'émut devant la beauté de la baie d'Ajaccio, et son cœur de patriote vibra d'enthousiasme à l'aspect de la maison natale de Napoléon : « Ici, sous ce toit, s'éleva un astre sans éclat qui plus tard changé en un météore brillant inonda le monde des rayons de sa gloire ! »

Enfin il s'installa à Aix, et bientôt il fut reçu et choyé par l'aristocratie aixoise : c'était un élégant cavalier, grand amateur de bals, causeur étincelant et original ; son âme ingénue de poète donnait à ce rude soldat des guerres de l'indépendance un charme irrésistible.

Lui-même, s'il n'oublia pas le château à la tour blanche, penchée sur une rivière, où il avait laissé ses souvenirs d'enfant, il voua à sa patrie d'adoption une reconnaissance infinie : « Je ne puis pas trouver, écrira-t-il à Laprade, le 19 mai 1838, une autre ville en France où je pourrais être mieux qu'ici. Chaque jour une nouvelle porte s'ouvre devant moi ; je connais tant de bonnes âmes, tant de beaux yeux, que le choix même serait difficile : *j'aime toute une population.* »

Pour nos jeunes étudiants, Gaszynski avait le mérite d'être poète, et d'être lié avec Adam Mickiewicz, dont le nom commençait à retentir en France, et avec un autre Polonais, dont l'œuvre mystérieuse allait bientôt déchaîner l'enthousiasme, *le poète anonyme de la Pologne :* c'est le fameux

[1] Le *Songe d'un exilé* (1832), poésie polonaise, traduite par Gaszynski lui-même.

Sigismond Krasinski, dont Gaszynski racontait discrètement les aventures prodigieuses et exaltait le génie, tout frémissant de patriotisme et de mysticisme religieux.

La ville d'Aix rapprochait ainsi, dans le même culte de la poésie et de l'art, les Provençaux, les Lyonnais, et les émigrés polonais : à leur appel, la Muse allait répondre, et déjà elle s'apprêtait à couronner, une fois encore, du laurier sacré, l'Athènes du Midi.

CHAPITRE IV

LE DROIT

Etudes et loisirs. — La politique.

Que pouvait faire un étudiant à Aix, en l'an de grâce 1834? Guillibert écrivait à Laprade : « Ici, la vie est si plate et si morne, qu'après avoir dit : le *Cours*, le *Cabinet littéraire*, le *Palais* et les *Amours des actrices*, on a tout dit; qu'après avoir pensé l'*Examen*, le *Procès*, le *Roman nouveau*, et quoi encore? on a tout pensé. »

En effet, les promenades sur le cours, les lectures au cabinet littéraire, quelques apparitions au palais, sans préjudice de quelques visites à la Faculté de Droit, enfin les plaisirs du théâtre et les jouissances de la poésie, tel était le cercle dans lequel tournaient les heures pour Laprade et Tisseur, et celui-ci écrivait à son frère (6 janvier) : « Ma vie est réglée; tous mes jours se ressemblent entre eux, et je leur appliquerai volontiers ce vers de Lamartine :

> C'est toujours de la vague et toujours de l'écume ».

***

Le droit romain était enseigné depuis 1816, par Bernard, dans la chaire qui avait eu pour premier titulaire, en 1805, le professeur Aude, dont le nom, à Aix, continue à être si brillamment porté.

Cet enseignement n'avait pas plus qu'aujourd'hui la faveur des étudiants ; mais l'esprit robuste de Tisseur s'était vigoureusement attaqué à cette étude aride, et il pouvait écrire à la veille de son examen : « Ce que je sais le mieux, c'est le droit romain, parce que le droit français, plus facile dans son intelligence, est plus difficile à retenir. Le droit romain, au contraire, plus difficile dans les commencements, est une espèce de science mathématique, dont on connaît les conséquences, quand on connaît les principes. »

Tisseur, rompu aux subtilités de la méthode syllogistique, retrouvait dans le Code Justinien ses habitudes de plan, d'organisation et d'analyse. Au reste, pour en pénétrer les secrets, il avait eu l'ingénieuse idée de vivifier ces articles morts du code par la lecture des auteurs latins ; il y avait joint celle des écrivains français qui avaient traité de cette manière, et des juristes allemands, dont il avait pu se procurer les traductions ; enfin, l'histoire romaine avait apporté à cette enquête un supplément précieux ; il écrivait : « Je me suis surtout attaché au droit public, à la constitution romaine sous la royauté, la république et l'empire, à la politique intérieure et extérieure ; j'ai aussi étudié le droit sacré, les coutumes et les mœurs, et surtout les variations du droit civil. Ainsi il se trouve que j'ai fait plutôt un cours d'histoire romaine qu'un cours de droit romain ; quoique cela ne soit pas d'une grande nécessité pour l'examen, je ne me repens pas de la méthode que j'ai suivie, parce que je suis persuadé que pour bien comprendre le droit il faut non pas y subordonner l'histoire, mais au contraire le subordonner à l'histoire. » La formule est excellente, et le succès récompensa Tisseur de ses efforts.

Son ami Laprade fréquentait moins volontiers le droit romain ; en juillet, il prétexta les grandes chaleurs qui redoublaient ses maux de tête, et il quitta Aix sans affron-

ter l'examen. C'est à Dijon, quelques mois plus tard, qu'il subit cette épreuve, et dans quelles conditions ! « L'examen le plus grotesque du monde, déclarait-il, moitié en latin, moitié en français, ou, pour mieux dire, le tout en patois » (8 décembre).

Le Code civil était enseigné depuis 1805 par Balzac et Bouteille ; une troisième chaire, créée le 3 février 1829, avait pour titulaire de Fougères de Villandry.

L'enseignement de la procédure civile et de la législation criminelle, inauguré en 1827, était confié à Bouteuil, et la chaire de droit commercial, créée par ordonnance royale du 1er décembre 1832, était occupée par Cresp.

L'enseignement du droit administratif ne devait être organisé à Aix que le 1er décembre 1835 ; à plus forte raison, cette riche floraison d'études politiques et économiques qui, dans nos modernes Universités, s'offrent à nos étudiants, était-elle inconnue à Aix en 1834 ; quelques jeunes gens, néanmoins, devinaient l'attrait d'un programme non encore formulé, et, par delà les cours obligatoires, rêvaient d'un enseignement orienté vers les besoins d'une société aux prises avec les problèmes d'économie politique. Ainsi, Guillibert, avec cette souplesse et cette lucidité d'intelligence qui le caractérisaient, préférait aux matières d'examen les études *sociales*, dont il soupçonnait l'avenir. Laprade, lui, se réservait pour la philosophie du droit ; constamment il entraînait ses amis vers les spéculations métaphysiques, d'où il lui répugnait de revenir, pour vaquer à la modeste besogne d'un étudiant en droit.

En un jour de verve caustique, il écrivait à Tisseur : « Vous êtes saint, parce que vous méprisez le droit, mais l'expression de votre mépris m'a offensé parce que vous l'exposez timidement vous : avez l'air de croire que je fais un cas quelconque des Institutes et des Codes civils ; vous

me dites que vous croyez qu'il pourrait bien se faire que je ne fusse pas très éloigné d'être voisin d'un état qui pourrait bien, par hasard, ressembler en quelque chose à celui de quelqu'un qui ne professerait pas précisément une grande admiration pour l'œuvre du Conseil d'Etat. Eh morbleu ! rendez-moi justice ! Je la méprise, je l'abhorre. Le droit en lui-même est tout ce qu'il y a de plus relatif au monde. Le droit n'est-il pas un rapport, et je ne pense pas que des rapports ne soient pas relatifs » (1er août 1837).

La bonne volonté de Tisseur s'était ralentie, et, comme Laprade, il connut les préparations hâtives et superficielles de la dernière heure, les indigestes résumés avalés gloutonnement, et ces tours de force de la mémoire, avec lesquels parfois un candidat peut faire illusion, mais dont le résultat le plus ordinaire est la néfaste boule noire, le jour de l'examen.

En 1837, l'année de sa licence, Tisseur fut particulièrement éprouvé : « En vérité, écrira-t-il, depuis qu'il se passe dans le monde des examens et des thèses, aucun disciple de Justinien et de Cujas n'a joué de malheur, comme moi, cette année ; ensuite, plus j'avance, plus mon intelligence devient antipathique avec le droit ; non seulement je n'ai rien appris, mais j'ai désappris tout ce que je savais, en sorte que mon esprit est aujourd'hui comme la table rase des philosophes, et l'on y peut planter au choix des choux ou des carottes. »

Laprade et Tisseur porteront, un jour, la peine de ces dédains : tous deux ne seront que des avocats honoraires, si l'on peut dire, et ne connaîtront que les causes d'assistance judiciaire jusqu'au jour où l'un griffonnera les vers de *Psyché* en marge de son Code civil, et où l'autre fermera définitivement ses livres de droit, pour aller enseigner la littérature française à Neuchâtel.

*
* *

Aussi bien cet enthousiasme mitigé pour le droit était conforme à la tradition universitaire : ce que Laprade et Tisseur ont surtout goûté dans leur noviciat juridique, ce sont les heureux loisirs dont s'accompagnaient les études discursives, les longues flâneries où des esprits de vingt ans trouvent parfois le meilleur aliment de leur personnalité.

Mais il est un vieil usage, que les étudiants d'Aix, et Laprade particulièrement, avaient à cœur de conserver : celui des charivaris.

La jeunesse aixoise avait, en effet, le privilège des burlesques équipées ; de véritables lettres de noblesse en ce genre lui avaient été conférées dès le XVIe siècle, grâce au célèbre Antonius Arena.

Arena, avant de devenir un grave juge royal de Saint-Rémy, où il mourut en 1544, avait été un joyeux étudiant : « Il aimait les plaisirs, nous dit M. Charles-Roux, et surtout la danse, qu'il appelle dans son langage macaronique, *una grossissima consolatio, quam prendunt bragardi homines cum bellis garsis sive mulieribus*[1] ».

Comment les étudiants n'auraient-ils pas été gais et même bruyants, dans une Université qui avait élevé le charivari à la hauteur d'une institution. D'après les statuts de l'Université, tous ses membres étaient justiciables du charivari, jusqu'à ce qu'ils eussent payé un droit proportionné à leur grade, droit qui était double lorsqu'ils épousaient une veuve. Conciles et Parlements s'étaient élevés contre cet usage ;

[1] *Aix-en-Provence*, p. 7. Sur Arena, voir les travaux de Bonafous, Léon de Berluc-Pérussis, Frédéric Dollieule ; cf. R. Reboul, *Physionomies provençales* (1895).

mais le titre du statut universitaire tenait bon : *De Charivarino fiendo Dominis studentibus, ducentibus uxorem*[1].

Laprade, avec sa nature exubérante, n'entendait pas que cet héritage du passé s'amoindrît entre ses mains. Donc, un soir, il mobilise tous les apprentis juristes d'Aix — deux cents jeunes gens — qu'il arme de mirlitons, et conduit sous les fenêtres des majestueux hôtels, pour une sérénade colossale. Antonius Arena eût applaudi ; mais la police, qui n'avait pas lu le statut de *Charivarino*, s'interposa, et les bourgeois purent reprendre leur sommeil, après cette chaude alerte.

On se souvient encore à Aix d'une complainte composée par Laprade sur l'attentat de Fieschi, et à laquelle Jules Janin fit les honneurs de son feuilleton :

Ecoutez l'histoire horrible
De Fieschi, féroce cœur,
Corse qui n'eut point d'horreur
De devenir régicide,
Et plus cruel qu'un boa,
Voulut tuer son *roa*.

Dans un joyeux *post-scriptum*, Laprade écrivait :

Qui qu'a fait cette poésie ?
C'est un jeune homme bien pensant
Qui, désirant ardemment
Entrer à l'Académie,
A dédié ces vers-ci
A Monsieur E. Dupaty.

Laprade ne se flattait donc pas, lorsqu'il écrivait à Jean Tisseur, en 1881 : « Vous m'avez toujours connu assez gai, assez paradoxal, assez bavard, même dans le chagrin et la maladie. Alors j'étais fou, et ma conversation était monstrueuse. En fait de bouffonneries, j'entassais Pélion sur Ossa et Rabelais sur Aristophane. »

[1] Rouard, *Notice sur la bibliothèque d'Aix* (1831), p. 264.

*
* *

Il n'est pas rare que les étudiants en droit de notre temps se passionnent pour la politique. Ceux de 1834 ne se distinguaient pas par une ardeur exceptionnelle à pratiquer les droits du citoyen, qui sont d'être mécontent du Gouvernement, quel qu'il soit, et de lui témoigner en toute occasion de l'hostilité.

Tisseur, après quelques mois de séjour à Aix, faisait ces justes réflexions : « Dans le Midi, les opinions politiques sont fortement tranchées ; mais elles ne sont pas d'une énergie persévérante. Ici, la légitimité ou la république se traduisent en chansons, en quelques cris, quelquefois en un ou deux coups de stylets, voilà tout ; je ne crois guère les Marseillais, par exemple, capables de méditer d'avance une insurrection, et de la réaliser ensuite avec l'énergie que Lyon a déployée déjà plusieurs fois. »

La plupart des étudiants étaient légitimistes, par tradition de famille ou par sentiment ; un très petit nombre affichaient des idées libérales ; presque tous s'accordaient dans une opposition tacite ou active au *juste-milieu*.

Un soir, au théâtre, pendant la représentation de *la Dame Blanche*, les étudiants du parterre réclamèrent à grands cris *la Marseillaise ;* le lendemain et plusieurs jours de suite, ils recommencèrent cette plaisanterie, qui leur semblait de bon goût. M. Aude, qui était alors maire d'Aix, résolut d'en finir avec ce tapage monotone et fatigant ; il vint au spectacle. Aux premiers cris du parterre, M. Aude se leva et fit signe à l'orchestre de jouer *la Marseillaise*. L'orchestre et le maire furent vigoureusement applaudis, et la représentation reprit. A peine quelques mesures avaient-elles retenti, que M. Aude se leva de nouveau, et ordonna

de jouer *la Marseillaise* une seconde fois ; les bravos des étudiants redoublèrent. Mais attendons la fin : dix fois, l'orchestre docile interrompit l'exécution de *la Dame Blanche*, pour intercaler *la Marseillaise* dans la musique de Boïeldieu : les étudiants avaient été joués par un maire spirituel.

L'effervescence de la jeunesse aixoise ne se traduisit, en cette année 1833-1834, que sous des formes anodines. Ainsi, en novembre 1833, une petite émeute se produisit.

Elle fut provoquée par un bonnet rouge que portait au théâtre un individu. Des carlistes lui cherchèrent chicane et une rixe s'ensuivit. Enfin le bonnet rouge avait été mis à la porte. Mais, tandis qu'on le conduisait en prison, ses amis avaient tâché de le délivrer, un poste voisin était accouru, avait repoussé la foule à coups de baïonnette; et tel avait été l'acharnement d'un soldat qu'il avait encore transpercé un prisonnier, alors qu'il était pourtant entre les deux grilles de la prison.

Le 19 avril 1834, le procès des émeutiers fut jugé devant la Cour d'Aix; une haie de soldats s'étendait du palais à la prison, pour y conduire en sûreté les prisonniers au cas où ils seraient condamnés. Une légère fermentation régnait dans la ville. Laprade et Tisseur furent au premier rang des spectateurs, pour entendre les plaidoiries. Les républicains furent condamnés, et la ville rentra dans le calme.

Quel contraste avec les scènes révolutionnaires dont Lyon était alors le théâtre ! Laprade et Tisseur se promenaient en pensée sur ces quais balayés par la mitraille, devant ces maisons toutes noircies du feu des incendies, dans ces églises, où, comme en de nouveaux cloîtres Saint-Merry, le sang avait coulé : « Comme maintenant Lyon doit être une ville triste, écrivait Tisseur à son frère... Je voudrais y avoir été ! Loin du théâtre du mal, on l'oublie trop vite. Après quelques

heures d'inquiétude l'égoïsme reprend bientôt son empire, la délicatesse de nos organes se félicite de n'avoir rien vu ni entendu. Et moi je dis que, quand la patrie souffre, c'est être immoral que de ne pas désirer partager un peu de ses souffrances, au moins en les contemplant. Que Dieu et la Liberté prennent pitié de notre patrie ! »

Laprade et Tisseur, qui traversaient le Rhône à Beaucaire quelques jours auparavant, ne se doutaient pas en regardant le fleuve qu'il dût sitôt rouler des cadavres ; et dans leur détresse, ils accusaient d'indifférence la ville paisible qu'ils habitaient :

« En France tout s'oublie, même les malheurs et les plus grandes catastrophes, écrivait Tisseur ; pour l'individu, la douleur n'est guère plus durable que le plaisir, a dit quelque part Chateaubriand, il en est de même pour les nations ; aussi notre Midi a-t-il presque oublié complètement les journées lyonnaises; on n'en parle plus que pour calculer le nombre de millions que coûteront les réparations des édifices ; quant aux hommes, baste ! ils sont enterrés; et puis l'or est plus estimable que les hommes, car il est leur mesure. »

Tisseur eut pourtant une satisfaction ; la Saint-Philippe passa presque inaperçue à Aix, et il ajoutait mélancoliquement :« Je ne sais comment à Lyon elle aura été célébrée ; il me semble qu'au lieu d'une messe solennelle que sans doute on a dite pompeusement à Saint-Jean, on eût mieux fait de célébrer un service funèbre pour les malheureuses victimes des dernières journées lyonnaises. »

L'activité politique battit son plein à Aix, le mois suivant, à l'approche des élections. Thiers était le candidat du *juste-milieu*, et l'on disait que l'élection dépendait du vote des juifs, fort nombreux à Aix, surtout dans la rue Villeverte. De Fougères, le professeur de droit, se présentait, à Tarascon. « Je le crois du *juste-milieu*, écrivait Tisseur, bien qu'il

affecte une petite opposition; tout au plus, il serait de la nuance Dupin ou Odilon Barot. Les journaux indépendants du Midi se sont beaucoup moqués de lui ; on lui a rappelé son ancien titre, *de Villandry* ; on a même été fouiller dans sa vie privée.... » A Marseille, Fitz-James, Berryer et Laboulie, avocat d'Aix, étaient les candidats de l'opposition : « Les deux derniers, écrivait Tisseur, sont, dit-on, sûrs d'être nommés ; M. Laboulie est, sans contredit, le plus éloquent des avocats d'Aix ; mais il a toujours, même dans la discussion, un ton pleurard et timide. M. de Fougères, au contraire, qui cumule les fonctions d'avocat et de professeur, sème toujours sa discussion de pointes et de proverbes ; les journaux ont dit de lui qu'il n'avait de talent que celui d'un *bavard;* le jugement est un peu sévère, mais il est vrai que son plus grand défaut est la prolixité. »

Aix n'ayant pas encore de journaux en 1834, c'est à Marseille qu'il faut chercher les échos lointains de cette campagne politique, qui connut déjà les exagérations et les perfidies que la pratique du parlementarisme a passablement développées dans notre doux pays.

Le *Sémaphore* du 20 juin montrait les hommes de valeur abandonnant le parti légitimiste : Chateaubriand et Lamennais l'ont condamné du haut de leur génie; c'est le tour de Lamartine, qui vient de « porter le dernier coup aux vieilles idées des factions dégénérées ».

Cela était de bonne guerre, mais que dire de ce fragment d'un article du 21 juin : « Au temps du moyen âge on donnait des indulgences pour combattre les infidèles, maintenant on en distribue pour ceux qui voudront bien donner leur voix à MM. Berryer, Fitz-James et Laboulie. On assure qu'une circulaire épiscopale a permis aux curés, recteurs, vicaires, capucins, Frères de la trappe et autres, de relever leurs pénitents de la formalité du serment. Il ne fallait rien

moins que la voix puissante d'un évêque pour susciter tant de combattants à la croisade légitimiste. La crosse pastorale a opéré comme une baguette magique sur les conciences timorées; tous les scrupules se sont évanouis et aucune voix n'a tremblé soit de crainte, soit d'émotion, en prononçant la formule : *Je jure fidélité au Roi des Français, à la Charte constitutionnelle, etc.* »

A Marseille, Berryer et Laboulie furent élus, et Fitz-James échouait contre le constitutionnel Reynard, pendant qu'à Aix Thiers l'emportait sur le légitimiste Barlet. Le 26 juin, Tisseur écrivait :

« Ce matin, 35 ou 40 étudiants en droit sont allés complimenter M. Laboulie sur sa nomination. On m'avait fortement engagé à y aller moi-même, comme étant, sinon carliste, au moins *indépendant*. Mais, comme je ne voulais pas afficher une opinion, et que d'ailleurs je ne savais quels discours on prononcerait, je me suis abstenu. M. de Laprade, qui est un des *cofélicitants*, m'a tout raconté. Il y a eu trois discours, deux légitimistes et un républicain. L'orateur républicain, que je connais très particulièrement, n'a fait aucune concession ; M. Laboulie a noblement répondu :

« Il faut, a-t-il dit, oublier 1793 et 1815, et ne se ressouvenir que de Fontenoy et d'Austerlitz. « Ce soir, on doit donner à M. Laboulie une sérénade, pour répondre à *la Marseillaise* qu'on a fait jouer hier, sur le cours, en l'honneur de la nomination de M. Thiers... Quant à M. de Fougères, notre professeur, Tarascon lui a préféré M. Gras-Préville ; il en sera pour ses voyages, ses paroles et son argent. »

La manifestation des étudiants faillit tourner mal; ils allaient être condamnés chacun à la perte d'une inscription, si le recteur n'avait pas fait remarquer qu'ils avaient pris, sur leur adresse, le titre, non d'étudiants en droit, mais de *jeunes indépendants*.

Un mois plus tard, Berryer traversait Aix et Marseille, et, sur son passage, c'était une ovation : « Il y a eu, écrit Tisseur, présentation de dames, fleurs, cavalcade, etc. Le tout à la barbe de la police et de la troupe, qui, les armes chargées, n'attendaient peut-être qu'une provocation pour intervenir, mais qui semblaient former une haie de triomphe pour l'orateur réformiste. Il doit dans quelques jours repasser à Aix, et je compte le voir. On parle ici de lui donner un banquet, mais gare à l'Université ! Elle va menacer de retrancher une inscription aux étudiants qui iront à ce banquet. Pour moi, je m'abstiendrai ; je suis inconnu dans Aix, et je n'ai pas l'ambition de m'y faire connaître. »

En vérité, la France de 1834 était paisible, si l'on excepte Paris et Lyon, ces deux foyers, d'où la lave se répand à certaines heures, brûlante et destructrice, mais les soulèvements de 1834 furent les derniers dans ces deux villes jusqu'à la grande explosion de 1848. Le *juste-milieu* n'était pas le Gouvernement idéal ; du moins apportait-il au pays la tranquillité et un développement appréciable de la richesse publique.

CHAPITRE V

LE THÉATRE

Les acteurs. — Les pièces représentées.

Comme nous l'avons vu, c'est à une représentation de la *Tour de Nesle* que la « soudure » d'amitié unit Laprade et Tisseur.

Ils étaient à l'âge où l'espérance d'aller au théâtre remplit toute une journée : « Le théâtre, avec ses lumières, son parterre plein à étouffer, l'orchestre bruissant, les voix, les chants, est beau, enivrant, étourdissant », disait Tisseur ; et, pour se donner ce plaisir, il n'hésitait pas à affronter les jérémiades de Mme Pascalys, vertueuse bourgeoise, qui ne logeait que des étudiants corrects et rentrés à l'heure du couvre-feu.

Laprade, plus blasé que son naïf ami, recherchait surtout au théâtre la joie de contempler l'actrice en vedette, Mlle Legagneux. Un front poli, des yeux admirablement fripons, un nez moulé, une petite moue sur les lèvres, un teint très pâle : telles étaient les séductions physiques auxquelles Laprade s'était laissé prendre.

Au reste, on la disait très spirituelle, et sa figure grave, quoique mobile, révélait de l'imagination et de la mélancolie ; c'était une actrice souffrant du mépris de la société, et dont la vie intérieure avait un peu de poésie et d'art. On parlait même d'une passion qu'elle avait éprouvée, et d'une fidélité de six ans, pendant lesquels toutes les dépenses du ménage

irrégulier avaient été courageusement assumées par elle. De là, à la croire douée de toutes les vertus, il n'y avait qu'un pas, que l'ingénuité de Tisseur eut vite fait de franchir, et il s'en allait répétant : « Mlle Legagneux est la plus grande tragédienne qui soit en province ». Quant à Laprade, il écrivait des vers en son honneur :

O ce siècle vous a marquée à son empreinte!
Unie à son esprit par une forte étreinte,
Vous contenez le feu dont il est animé,
Le choc des éléments dont lui-même est formé...
Oh! vous êtes bien lui! Votre parole émue,
La passion partout sur vos traits répandue,
Et votre corps déjà sous ce poids oppressé,
Courbé par la fatigue, avant le temps lassé,
Même dans sa puissance et dans l'excès de vie
Qui déborde au dehors en immense énergie,
C'est ce siècle inquiet, fatigué de lutter,
Qui semble sur son lit se tordre et s'agiter,
A de tristes accents de honte et de misère,
Puis des regards ardents et des mots de colère,
Et soudain se soulève et, marchant à grands pas,
Veut qu'un noble avenir naisse de ses combats.
Vous êtes dans votre art la première, Madame,
Et nous vous saluons, reine du jeune drame.....
Marchez, marchez ensemble, et suivez votre route,
En messagers divins qu'on aime et qu'on écoute;
Et si des cris jaloux s'attachent à vos pas,
Nos voix pour les couvrir ne vous manqueront pas.

Laprade, cependant, n'avoua jamais cette passion à celle qui en était l'objet ; son ami Guillibert essayait de l'en distraire, et lui disait brutalement : « C'est une femme à cent francs la nuit ! » Laprade et Tisseur de s'exclamer, et l'implacable Guillibert d'ajouter : « Son amant, son parfait amant, est parti, il y a huit jours; le lendemain, un jeune homme le remplaçait... Trêve d'indignation! elle avait des dettes criardes, plusieurs étaient déjà protestées; un sauveur se présente ; que fallait-il faire? Et maintenant.

Laprade, si le cœur vous en dit, vous aussi vous pouvez être le sauveur. »

Mlle Legagneux semble avoir possédé, à défaut des vertus de la femme, quelques-unes de plus hautes qualités de l'artiste. Quoique très imparfaitement secondée dans une troupe, où un seul acteur, nommé Gourdon, était capable de lui donner la réplique, elle galvanisait ses rôles, leur imprimait un pathétique puissant et touchait profondément les spectateurs.

Tisseur et Laprade, qui la virent dans *Un Duel sous Richelieu*, jugèrent ce mélodrame de Lockroy et Badon, presque égal aux œuvres émouvantes de Dumas père, *Henri III*, *Antony*, *Thérésa*.

Dans les cinq tableaux de *la Chambre ardente*, elle transporta le public et le fit vibrer de toutes les impressions déchirantes que le titre seul de l'œuvre fait pressentir.

Quelle fête, le jour où le théâtre d'Aix porta *Marie Tudor* sur son affiche ! Dans les premiers jours de janvier 1834, le drame de V. Hugo avait été joué à Marseille, et il avait failli tomber. Le public, s'il faut en croire le feuilleton du *Sémaphore* (n° du 14 janvier) venait à ce spectacle avec une opinion arrêtée, et « la détermination prise d'avance d'y rencontrer mille invraisemblances, mille absurdités » ; de plus, les acteurs n'avaient pas la foi, et on ne les sentait pas brûlés du feu romantique : ils se montrèrent écrasés sous le poids de leurs rôles, troublés, confondus.

Sur la scène d'Aix, *Marie Tudor* parut à nos jeunes romantiques digne d'*Hernani;* mais leur rêve d'art fut froissé par l'insuffisance des acteurs et la tiédeur du public. Un comique, Potier, qui était l'enfant gâté du parterre, tenait le rôle du Juif, et fit éclater de rire tous les spectateurs, à l'endroit le plus pathétique, quand il expire sur la scène ; l'acteur chargé du rôle de Simon Renard prêta la rudesse d'un

brigand à ce personnage d'un caractère si délié et si subtil. De tous les autres acteurs, seul, Gourdon, qui représentait Gilbert, s'était tiré honorablement de son rôle ; Mlle Legagneux elle-même, excellente à certains moments dans le personnage de la reine, ne laissait pas suffisamment oublier qu'elle était généralement une actrice de vaudeville.

Mais rien ne parut plus scandaleux à Tisseur que l'attitude du public.

« Le premier acte, écrivait-il, a été fortement applaudi ; les autres ont été reçus avec des applaudissements, où se sont mêlés quelques sifflets. Je ne sais comment était bâti le parterre, mais il riait aux scènes les plus pathétiques. »

C'est un long nécrologe que l'énumération de la plupart des pièces qui se jouèrent, en cette année 1834, sur le théâtre d'Aix.

Qui connaît encore *la Fiancée*, *Aline*, *la Maison à vendre*, *la Femme de l'avoué*, vaudeville qui avait au moins, à défaut de qualités supérieures, l'avantage d'être plus spirituel et plus honnête que les pièces de ce genre ; ou encore, *la Chanoinesse*, vaudeville un peu croustillant, dont le succès fut dû surtout à la scène d'amour qui s'y déroulait entre une jeune fille et un officier de marine ; Mlle Legagneux, qui tenait le rôle de l'amoureuse, était connue de tous les spectateurs pour avoir eu comme amant un officier de marine : cette allusion bien sentie provoqua une mêlée d'applaudissements bruyants et de sifflets passagers.

Le drame de *Schœnbrunn et Sainte Hélène* est moins oublié ; mais à Aix, le rôle du médecin fut confié au comique Potier, dont l'air de sérieux affecté déchaîna les rires du parterre, même au moment de la mort de Napoléon.

Laprade et Tisseur eurent beaucoup plus de plaisir à la représentation de *Bertrand et Raton* (février 1834) ; ils avaient lu, le mois précédent, la comédie de Scribe, et

l'avaient jugée supérieure aux vaudevilles précédents du fécond écrivain. Le premier et le deuxième acte firent bâiller les béotiens d'Aix ; mais l'attention se réveilla aux scènes dramatiques du troisième acte, que l'ignorance des spectateurs ne savait pas reporter à leur véritable source, au *Duel sous le Cardinal de Richelieu*, où Scribe était allé les puiser. Le pathétique du cinquième acte fut aussi fort goûté, quoique les effets en fussent empruntés au répertoire de Dumas et d'Hugo ; mais Scribe, habile arrangeur dramatique, avait eu l'art de le bourrer d'allusions politiques, et sur ce terrain, comme sur celui des amours de Mlle Legagneux, le parterre aixois avait une certaine compétence.

Une œuvre qui exerçait alors sur tous les auditoires un effet irrésistible, était *Trente ans ou la Vie d'un joueur*, ce mélodrame de Victor Ducange et de Dinaux, représenté pour la première fois le 19 juin 1827, à la Porte Saint-Martin, et que Dumas saluait comme l'annonciateur du théâtre moderne. L'histoire littéraire a gardé le souvenir de cette pièce, dont le héros est un joueur, conduit par sa passion à la mendicité, au vol, à l'échafaud. Georges de Germany, âgé de vingt-cinq ans, abdique sa volonté entre les mains d'un chevalier d'industrie, Warner, et, pour assouvir sa fatale passion du jeu, cause la mort de son père, chasse l'oncle de celle qu'il épouse, commet des faux, tue un ami qui voulait le sauver du déshonneur, arrache à sa femme les 100.000 francs de dot qu'elle avait gardés pour son fils ; enfin misérable, mourant de faim dans une cabane de Bavière, où il s'est retiré avec les siens, il tue un riche voyageur qui passait et laisse assassiner sous ses yeux par Warner, son âme damnée, son propre fils, Albert, qu'il ne reconnaît pas, et qui était revenu riche, pour faire le bonheur de ses parents.

Qu'importe la banalité des scènes pathétiques, accumulées

dans ce mélodrame noir et terrifiant! Qu'importent les invraisemblances, les épisodes romanesques et ce *crescendo* fantaisiste de terreur? De plus, les caractères manquaient de naturel et de vérité, Georges était aussi faux dans son effroyable perversité que sa femme Amélie dans ses vertus angéliques; le style, héritier de toutes les images violentes, ramassées dans les bas-fonds de la littérature, accumulait les déclamations grotesques; mais les spectateurs vibraient, frémissaient, trépignaient.

Un soir, c'est Frédérick Lemaître, qui, dans cette même pièce, donnait la réplique à Mlle Legagneux : celle-ci se haussa jusqu'au sommet du pathétique, elle fut déchirante, surtout au deuxième acte, et le parterre partagea ses bravos entre l'artiste parisien et l'actrice de province.

Tisseur avait déjà vu Frédérick Lemaître au théâtre de Marseille, dans *Richard d'Arlington :* « Il brûle peut-être un peu les planches, écrivait notre étudiant ; mais quel talent ! quelle impressionnabilité de figure ! parfois quel naturel et quelle fougue! Et puis le drame est si plein d'émotions ! » Mais le parterre marseillais indigna Tisseur : « Derrière moi, continue-t-il, était un bon vieux négociant, qui était venu au théâtre, croyant trouver une farce dans *Richard d'Arlington ;* s'apercevant bientôt de son erreur, je l'entendis murmurer ; un commis et un autre de ses compagnons l'appuyaient ; tous trois, ils regrettaient le bon temps où l'on jouait *Victor ou l'enfant de la forêt.* »

Frédérick Lemaître avait ensuite paru dans *l'Auberge des Adrets*, le fameux mélodrame, dont les acteurs de la Porte-Saint-Martin avaient fini, sans changer une seule parole, par faire une charge. Tisseur apprécia le jeu du grand acteur, mais goûta peu ce mélodrame amphibie qui, pourtant, faisait les délices des spectateurs marseillais : « Je n'avais pas entendu un passage qui faisait pouffer de rire le parterre,

écrivait Tisseur ; je demandai à trois individus, qui riaient le plus fort, ce que venait de dire Lemaître pour exciter ce rire : « Nous n'avons pas compris, » répondirent-ils. »

Mais c'est Bocage qu'il fallait entendre ; quand il vint, en février 1835, jouer *la Tour de Nesle* sur la scène d'Aix, il fit, nous dit Giraud, « frémir d'horreur tous les spectateurs ». Bocage parut encore dans *Antony*, dans *Angèle*, dans *Un duel sous Richelieu*, et il ne fut pas inférieur à sa grande réputation : malgré son habitude déplorable de manger les mots, il avait des passages admirables, et il s'élevait avec aisance des traits les plus familiers à la fougue la plus exaltée. Pour la jeunesse romantique d'Aix, il réalisa vraiment l'idéal du héros moderne, avec l'intensité de vie et de passion que la génération de 1830 prêtait au jeune premier de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas : « Sa voix métallique, riche en inflexions, écrivait Th. Gautier, prête aussi bien aux éclats les plus tonnants du courroux et de la fureur qu'à la langueur la plus caressante des murmures amoureux... Il peut produire des effets immenses avec un mouvement de sa tête, surtout quand il la rejette dédaigneusement en arrière ; il a de froids soupirs ironiques qui vous passent dans l'âme comme une scie d'acier. Il a des larmes dans la voix et des accents de douleur tellement profonds qu'on croirait qu'il saigne intérieurement ; s'il se couvre les yeux avec les mains, on croirait entendre la mort dire : *Que la nuit soit !* Et quand il sourit, c'est comme si le soleil se levait sur ses lèvres [1]. »

Tisseur n'était plus à Aix pour applaudir Bocage ; mais de Paris, où il continuait son droit, il envoyait à ses amis de Provence les bulletins des batailles romantiques, et réchauffait leurs ardeurs de toute la passion que Dumas,

[1] *Histoire du Romantisme*, p. 168.

Hugo et Vigny avaient allumée au cœur de la jeunesse contemporaine. C'est ainsi qu'au lendemain de la première représentation de *Chatterton*, Tisseur écrivait à Laprade : « Le drame a été reçu avec fureur ; il s'avançait au milieu des applaudissements comme un triomphateur romain, sans que le moindre sifflet d'esclave rappelât au poète qu'il était homme. C'est que Chatterton est bien beau avec sa poésie, sa mélancolie, sa pauvreté plus fière que la richesse, sa tête ardente, son amour et son malheureux suicide. Et puis, il y a dans le drame une seule femme, mais si douce, si pure avec ses deux enfants, *amans non conscia*, qui, pour soulager sa poitrine dans le cœur d'un vieillard, voudrait une confidence plus intime, plus spiritualisée, plus divine, la confession. Chatterton, c'est le poète écrasé par l'égoïsme, ou par la bienveillance dédaigneuse de la société ; en d'autres termes, c'est la poésie, la religion, étouffées dans l'industrialisme. *Quand une société renie sa poésie, elle n'a plus pour Dieu qu'un lingot d'or, et pour empereur qu'un juif usurier.* Cette dernière phrase est extraite textuellement du drame ; elle a été accueillie par une triple salve d'applaudissements, tandis que tous les regards se braquaient sur la loge royale, où s'épanouissaient la reine Amélie, Mme Athalin, deux enfants royaux et deux filles de France. Je ne suis, certes, pas *philippiste*, et pourtant, vous l'avouerez, ce triple coup de fouet si sanglant m'a fait de la peine. »

***

La musique exerçait moins de prestige que le drame sur l'imagination de nos étudiants : c'est à la Comédie-Française et à la Porte Saint-Martin, que se jouait le sort de la nouvelle école. Pourtant, Laprade et Tisseur ne négligèrent pas, à l'occasion, l'opéra ou l'opéra comique.

C'est à Marseille que Tisseur eut la révélation de la musique : « Je t'assure, écrivait-il à son frère, que je n'aurais jamais cru à tant de puissance dans l'harmonie. *Guillaume Tell !* c'est un torrent de mélodie, un déluge musical, qui vous environne et qui, croissant, vous élève avec lui jusqu'au ciel, au milieu de bruissements, de soupirs, de roulements de tonnerre ; la musique de Rossini est belle comme une ode. »

Néanmoins, les vers ternes et plats de M. de Jouy, auteur du *libretto*, lui faisaient regretter l'éclatante poésie de Schiller, et même les qualités moins hautes de la tragédie composée par Lemierre sur le même sujet. « Il faut avouer, ajoute-t-il, qu'un opéra ne peut jamais être bon sous le rapport dramatique. Car il n'est pas dans la nature et la vraisemblance qu'une action se passe en chantant. La lutte entre la musique et la vérité amènera donc nécessairement la ruine du poème. Aussi je ne conçois pas comment un bon poète pourrait se résoudre à travailler pour l'opéra. *Antony* ou *Hernani* mis en musique et exécutés ainsi sur la scène perdraient presque toutes leurs émotions. Comment sommes-nous donc arrivés à l'opéra ? La musique dut d'abord accompagner les cantiques de l'homme à Dieu ; et loin d'affaiblir ici la poésie, elle ne fait que la rendre plus riche. Il en fut de même quand elle s'appliqua aux chants alternatifs de deux poètes, à leurs hymnes pindariques. Jusqu'ici tout est naturel. Il est des moments où l'homme, repassant sa douleur ou sa joie, l'exhale en mélodie, comme le rossignol ; mais jamais deux êtres ne se sont rencontrés, se querellant en chantant, et chantant au milieu de la simplicité ou de l'énergie des passions. C'est un monde conventionnel en faveur de la musique, où le monde réel est anéanti, et, par conséquent, le drame. Ce n'est pas que je proscrive l'opéra : c'est un mode idéal d'action qui,

dans sa fausseté, fournit de grandes ressources à l'harmonie ; mais je ne voudrais pas qu'on parlât de sacrifier le drame à la poésie. La poésie, s'adressant à la pensée et au sentiment, est supérieure, selon moi, à la musique s'adressant à la sensation. »

Nous avons tenu à citer cette page curieuse : elle prouve, en effet, que l'éducation musicale de Tisseur était rudimentaire ; mais n'en était-il pas de même, à cette époque, dans les milieux lyonnais, où les connaisseurs étaient rares ? Cinquante ans plus tard, Laprade écrira son curieux pamphlet contre la musique ; mais, cette fois, il fera scandale, même à Lyon : le goût et la science musicale s'étaient enfin répandus dans une ville qui s'enorgueillit aujourd'hui de ses salles de concerts, de ses artistes et de ses amateurs éclairés.

A Aix, Tisseur et Laprade virent jouer plusieurs opéras : *le Concert à la Cour*, *Fra Diavolo*, *la Dame Blanche*, *le Pré-aux-Clercs*, *la Muette de Portici*, etc.

Les premiers rôles étaient tenus par Mme Olivier, chanteuse excellente, au visage agréable, mais dont la bouche s'ouvrait trop largement et dont le jeu dramatique manquait d'énergie : « En faveur de sa belle voix, traduction vivante de tant de musique, douce, forte, enivrante, je l'ai beaucoup applaudie », écrivait Tisseur.

Robert le Diable enthousiasma particulièrement Tisseur, qui, non content d'avoir vu cet opéra deux fois sur le théâtre d'Aix, fit le voyage de Marseille pour l'entendre de nouveau.

« Je ne connais pas, écrit-il à son frère (23 mars 1834), de musique plus grandiose, plus originale, plus infernale et plus céleste. Le chœur des buveurs au premier acte, le grand morceau d'Isabelle au deuxième, le motif *Sonnez clairons*, le fameux : *Grâce pour moi*, au quatrième acte, et surtout le troisième acte tout entier et le cinquième m'ont

paru sublimes. *Robert le Diable* rassemble d'un côté tout le génie d'invention de l'Italie, et, de l'autre, tout le génie de combinaisons de l'Allemagne ; là, d'admirables motifs, de belles idées musicales ; ici, des effets pittoresques et inattendus. Les accords de la ronde démoniaque sont on ne peut plus sataniques ; il y a surtout une petite flûte qui exprime admirablement le grincement de dents ; quoi encore de plus ironique que l'air : *Le galant homme... mais voyez comme ;* de plus sombre que l'évocation de Bertram, et la marche des nonnes ? J'approuve aussi cette hardiesse d'avoir jeté sur la scène un chœur de moines à l'unisson, et cet orgue aux impressions religieuses. »

Quand il put comparer la représentation de *Robert le Diable* à Aix et à Marseille, il donna la préférence au théâtre d'Aix : le costume des acteurs y était plus riche, les décorations aussi belles, quoique resserrées dans un cadre plus petit ; et à part deux ou trois rôles mieux tenus à Marseille, celui de Bertram, par exemple, confié à Sarda, dont la voix impressionnante déchaîna un tonnerre d'applaudissements quand il dit à Alice : *Et*, *désormais*, *tu m'appartiens*, l'ensemble de la représentation fut supérieur à Aix.

Dans sa lettre, Tisseur note un petit incident, qui se produisit sur la scène de Marseille. Mlle Folleville, qui jouait le rôle d'Alice, avait dû avoir autrefois une voix bien fraîche et bien pure ; mais ses cinquante-quatre ans en avaient un peu cassé le timbre ; on lui jeta une couronne, aux applaudissements du parterre ; un insolent se prit à demander si c'était une couronne de foin ou de cyprès. Une feuille locale répondit à la question par ces vers :

De foin, je ne crois pas; le critique connu,
Quel que soit le pouvoir du talent qui le touche,
N'est pas homme à sortir les morceaux de sa bouche,
Et se coucher à jeun pour le premier venu.

Le cyprès, à mon sens, serait plus raisonnable;
Il peignit de tous temps de trop justes regrets;
Folleville nous quitte, et son talent aimable
Mérite bien qu'au myrte on joigne le cyprès.

Malgré ses beautés, *Robert le Diable* ne faisait pas exception à la théorie, dont nous venons de donner un aperçu : le poème, s'il était bien coupé comme canevas à musique, lui paraissait nul par l'exécution. Mais l'idée générale le ravissait : « C'est, écrivait-il, la vieille lutte du mal et du bien, le mal représenté sous les traits du diable, et le bien, sous la figure d'une jeune fille. Robert, entre Bertram et Alice, est l'homme entre son bon et son mauvais ange. J'aurais préféré que le dénouement fût plus conforme à la réalité, qu'Alice fût vaincue et que Robert et Bertram fussent précipités dans les enfers. On aurait pu faire de *Robert* un beau drame fantastique, dans lequel on eût pu conserver la musique du chœur de démons, et celle de l'orgue religieux ; mais j'avoue qu'il aurait beaucoup ressemblé au *Faust* de Gœthe ; et puis, *Don Juan,* dont on parle tant maintenant, a un semblable dénouement. »

Relevons encore un détail : Tisseur jugea absurde l'introduction d'un ballet au 2e acte de *Robert le Diable :* « Je ne sache pas, s'écriait-il, qu'on dansât dans les tournois. » Il acceptait, au contraire, le ballet des nonnes, au 4e acte, bien amené, celui-ci ; mais pourquoi, à Aix, comme à Marseille, la figuration était-elle ridiculement mesquine, une dizaine de danseuses tout au plus ? Tisseur conclut : « En général, je n'aime pas les ballets ; c'est voluptueux et sensuel ; aussi font-ils fureur dans le Midi. »

CHAPITRE VI

LA POÉSIE

1° Evolution du romantisme vers la poésie sociale et philosophique ; décentralisation littéraire : la *Revue Aptésienne*. — 2° Le Cénacle aixois ; l'inspiration religieuse ; le sentiment de la nature ; l'amour ; l'exotisme ; répudiation des excès du romantisme.

1° Après 1830, la poésie traverse une crise : il ne lui suffit plus de chanter les joies et les douleurs de l'âme, de pleurer sur la fuite rapide des jours, d'évoquer les souvenirs d'enfance ou du foyer ; elle aspire à s'élever jusqu'à la philosophie et à la religion. Le genre élégiaque et lyrique semble mesquin ; sous l'influence de Ballanche et de Pierre Leroux, la poésie touche aux questions de rénovation religieuse et d'organisation sociale.

V. Hugo, dans sa préface des *Feuilles d'Automne ;* Lamartine dans sa dissertation sur les *Destinées de la Poésie,* en attendant la préface de *Jocelyn* et son *Épître à M. Guillemardet ;* Vigny, dans son élévation philosophique, intitulée *Paris*, avaient revendiqué la mission de guider les hommes vers la justice et le bonheur.

Une nouvelle génération de poètes s'était levée, fortement convaincue de ce rôle prédestiné, et l'un d'eux, Adolphe Dumas, saluera bientôt cette évolution :

Toute une nation puissante qui s'éprend
Pour le bien, pour le bon, pour le beau, pour le grand ;
Et toute une jeunesse ardente et sérieuse,
Qui pâlit de travail, et, les larmes aux yeux,
Cherchant son avenir, au plus profond des cieux
Suit l'étoile mystérieuse[1].

[1] *La Cité des hommes* (1835). Lamartine a dédié une pièce des *Recueillements* à Adolphe Dumas.

Ballanche invitait les jeunes poètes à être des Orphées et des Tyrtées, à conduire les hommes par le chemin de l'harmonie à la liberté reconquise et à la foi renouvelée. Sainte-Beuve applaudissait à cette union de la métaphysique et de la poésie : « Les philosophies primitives de l'antiquité, disait-il, furent, sans contredit, intuitives et se produisirent sous les voiles de la poésie, avec les accents de la Muse : refuserait-on entièrement aux époques de transformation, où le sens antique se réveille, et où aboutissent tous les échos du passé, de reconstruire à leur manière quelque chose de ces mystérieux monuments [1] ? »

Pierre Leroux avait mené une vive campagne pour la régénération de l'art ; dans une *Adresse aux artistes*, publiée par la *Revue Encyclopédique* (novembre et décembre 1831), il exprimait son admiration pour V. Hugo ; mais il ajoutait : « Poète, d'où vient l'humanité, et où va-t-elle ? Voilà ce que tu ne sais pas ; voilà ce que croyaient savoir et ce que savaient, en effet, sous un voile prophétique, tous les grands artistes du moyen âge. Voilà ce que savaient ceux qui ont bâti les cathédrales, ce que savaient Dante, Raphaël, Michel-Ange... Si, oubliant que l'art est la vie, vous faites uniquement de l'art pour en faire, souffrez que je ne voie plus en vous le prophète, le *vates*, que l'humanité a toujours cherché dans les poètes [2]. »

Nos jeunes Aixois ont eu le sentiment très net de cette transformation, et, en leur nom, Guillibert souhaitait que l'art retrouvât une foi, une croyance, qui lui permît plus

[1] *Revue des Deux Mondes*, 1834, article reproduit dans les *Portraits contemporains*, t. II, p. 24, nouv. édit.

[2] Bientôt il donnera en ces termes le programme de l'art social : « Poète, interroge le siècle sur sa destinée, sa signification, son idéal ; scrute cette vie instinctive qui circule en de secrètes veines, qui, reliant cet âge au passé qu'il désavoue, le mène où il ne songe point à aller. » (*Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1835).

de fixité ; tout l'avenir de la poésie, disait-il, dépend d'une solution des principes du bien et du vrai social et religieux : « C'est la croyance de la vérité morale, ajoutait-il, qui doit conduire à la croyance de la vérité artistique[1]. »

Ce n'est pas une poésie de prix Montyon qui s'élaborait à Aix, sous les auspices de Victor de Laprade ; mais ces jeunes poètes, sans renier aucune des fantaisies de leur âge, ont su trouver dans leur cœur de nobles accents, inspirés par les idées les plus généreuses.

Emile Rigaud, qui sera premier président de la Cour d'Aix, admirait cette sagesse précoce, qui n'avait rien de morose et de prêcheur; invité à ces agapes poétiques, il se dérobe modestement, et se contente d'applaudir à l'œuvre dont il est le témoin :

Mais vous, mais vos amis, mais la jeune couronne
Des noms par qui je crois tant de destin porté;
Mais tous ces hommes saints au front de qui rayonne
L'amour de l'art conçu comme divinité;

Vous n'avez que des chants graves, philosophiques,
Où germe une pensée, un dessein d'avenir,
Où la religion retrouve des cantiques,
Où la patrie obtient un pieux souvenir...

Là, de ces vains banquets où le siècle convie,
Vous détournez le peuple éclairé d'un faux jour,
Et vous lui révélez le secret de la vie,
La prière, la foi, l'espérance et l'amour.

Oh! faites, poursuivez votre œuvré sociale,
Sur des os desséchés soufflez un nouveau feu,
Artistes, prêtres saints, prêchez votre morale,
Vaste comme le monde et grande comme Dieu.

A cette humanité qui croupit dans le doute,
Montrez là-haut, montrez le doigt qui la conduit;
Poètes, enfantez un verbe qu'elle écoute!
Astres consolateurs, jaillissez dans sa nuit!

[1] *Revue Aptésienne*, 1er mars 1835.

Pour moi, trop faible encor pour qu'à vous je m'unisse,
J'attends, si Dieu voudra m'assigner mon moment;
Mais je suivrai de l'œil votre immense édifice,
Et je battrai des mains à son couronnement!

Ces jeunes gens eurent l'orgueil de *poétiser* la ville d'Aix, et de créer en Provence un mouvement artistique, analogue à celui de Toulouse, avec sa *Revue du Midi*, fondée en 1833. Aussi s'associèrent-ils à la tentative de décentralisation littéraire, qui fut faite en 1834 dans la petite ville d'Apt.

C'était un centre de moins de 6.000 habitants, privé de toute bibliothèque, livré exclusivement à l'agriculture et au commerce de détail ; et pourtant une Revue y naquit, et le premier numéro parut le 27 juillet 1834 : « Il est temps disait le *Prospectus*, que l'émancipation intellectuelle des arrondissements de la France réponde à la dignité de leur indépendance politique ; c'est un besoin, une exigence de leur situation. Assez longtemps les sciences ont été le partage exclusif des grandes cités, assez longtemps la littérature et les arts se sont adressés aux riches, aux puissants du monde, aux classes privilégiées ; que les provinces aient enfin leur place au banquet intellectuel, que chaque Français puisse goûter au fruit de l'arbre de la science ; ce fruit ne donne plus la mort... La régénération ne sera complète que du jour où chaque localité possédera sa feuille périodique, organe de ses intérêts, de ses besoins, de ses vœux ; dans ce progrès réside notre avenir de peuple et d'individu. »

Donc, concurremment avec les mercuriales et les ventes par licitation, la *Revue Aptésienne* publiait des articles de critique et des vers : Guillibert, sous la signature F. H. M. F., en était le Gustave Planche et le Granier de Cassagnac ; Laprade, sous le nom de W. Sh., se réservait d'en être l'Alfred de Musset et le Victor Hugo.

A cette initiative est due certainement la création, en 1837, du *Mémorial* d'Aix, bientôt suivi de l'*Ere Nouvelle*, des *Annales Religieuses et Littéraires d'Aix*, de la *Provence*. Le rédacteur du *Prospectus* du *Mémorial d'Aix* s'exprimait ainsi :

« Si nous ajoutons que notre ville est le siège d'un archevêché, d'une Cour royale, d'une Académie universitaire, d'une Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres, qu'elle possède des Facultés de Théologie et de Droit, etc., on sera forcé de reconnaître que ce n'est pas sans motif que les étrangers sont surpris d'apprendre qu'il n'existe point de journal à Aix, lorsqu'ils pullulent à Marseille, lorsque Avignon, Nîmes, Toulon, Arles, Digne, Draguignan, etc., en ont au moins un. »

En attendant que nos jeunes gens eussent un organe littéraire sous la main, ils inscrivaient leurs vers sur l'album que chacun d'eux possédait.

Quelle gracieuse coutume que celle qui, dans un écrin de papier satiné, rassemble ainsi des perles de poésie. Victor de Laprade l'a chantée en vers élégants[1] :

C'est une odorante corbeille
Où chaque ami vient à son tour
Jeter une rose vermeille
Qui s'y conserve loin du jour.

L'album ! dont la voix nous apporte
Les accents chéris du passé,
Qui ressuscite un front glacé,
Qui réveille une femme morte.

L'album ! où le nom respecté
Qui de l'avenir doit se lire,
Près de l'humble nom vient s'écrire
Dans une aimable égalité.
L'album ! miroir où se reflète,

[1] *Revue Aptésienne*, 14 juin 1835.

Brillant sur sa pure blancheur,
Le doux nom d'un ami poète
Ecrit sur les pages du cœur.

Feuilletons quelques-uns de ces albums, et cherchons-y quelques-uns des chants, où leur jeunesse épanchait ses ardeurs et ses rêves.

*
* *

Ils chantaient Dieu, la nature et l'amour ; leur imagination s'échappait aux pays lointains ; et enfin, la saine raison qui ne les abandonnait jamais au milieu de leur fièvre d'art, les préservait de tout ce que le romantisme, mal interprété, a pu produire de bizarre, de dévergondé, de truculent.

Dieu ! Ceux qui eurent vingt ans autour de 1830, qu'ils eussent été élevés dans des séminaires, ou qu'ils eussent respiré les miasmes empoisonnés, qui, au dire de Lacordaire, flottaient alors dans l'atmosphère des lycées de France, tous également souffraient d'une crise de la croyance. Les meilleurs cherchaient sur les lèvres des prédicateurs en vogue la parole capable de les arracher à ce malaise. Cornudet écrivait à Montalembert, le 18 avril 1829 : « Il y a beaucoup de jeunes gens qui sentent un vide et un vague qu'ils ne savent comment combler. La religion leur manque, et ils ne savent par quoi la remplacer. Un besoin qu'ils ne peuvent définir les agite ; ils ne demandent qu'à le satisfaire. Mais, s'ils vont dans une église, quel moyen d'être émus par des orateurs qui font pitié au plus ignorant ?... Quelle grande œuvre au contraire couronnerait celui qui, avec de l'éloquence, et une éloquence naturelle en rapport avec les autres besoins de cette jeunesse qui a soif de religion, leur parlerait un langage qu'ils comprendraient, avec lequel ils sympathiseraient, et les amènerait peu à peu à la

religion ! Il ne faut pas se dissimuler que le besoin actuel de la jeunesse est en secret le besoin de la religion. Mais il faut faire un pas vers elle pour l'attirer à soi ; et le premier à faire est de mettre son langage en harmonie avec le temps. »

C'est la gloire de Lamennais d'avoir eu l'instinct de cette grande œuvre, et d'avoir mis son génie au service de cette jeunesse, avide d'une croyance qui fût d'accord avec les idées modernes : sur le tronc desséché du vieil Evangile, il fit fleurir la jeune liberté.

Mais *l'Avenir* se prit au piège de l'enthousiasme et de l'entraînement : la hiérarchie s'inquiéta de ses tendances vers une religion plus généreuse que traditionnelle ; et les royalistes, mis en défiance par ce mot de liberté, que Lamennais jetait en défi à l'ancienne alliance du trône et de l'autel, s'unirent aux évêques pour dénoncer à Rome un mouvement qui s'orientait vers la démocratie.

Mais les âmes jeunes vont jusqu'au bout de leur élan : Laprade et Tisseur restèrent fidèles à ce mirage dont la parole prestigieuse de Lamennais avait illuminé l'aurore de leur vie.

Les défections qui se multiplièrent autour de l'auteur téméraire des *Paroles d'un Croyant*, ne les ébranlèrent pas dans leur admiration : « J'ai lu la dernière brochure de Lacordaire contre Lamennais, écrivait Tisseur en août 1834, et vous devez penser que je n'ai pas été de l'avis du disciple se séparant du maître. »

Le christianisme social de Lamennais avait ainsi jeté des racines profondes dans l'esprit de nos deux Lyonnais, qui, à Aix, trouvèrent des amis épris, comme eux, des problèmes de la croyance. Guillibert écrivait : « Si les jeunes gens d'aujourd'hui n'ont précisément point de religion, ils ont des idées religieuses ; s'ils ne croient pas assez pour pratiquer fidèlement, ils croient assez pour l'avouer, ou, au

moins, ils cherchent à croire, car ils éprouvent le besoin de croire [1]. »

Ce tourment de l'incroyance, Henri de Barrès l'exprimait dans des strophes mélancoliques et désolées :

Frères, nous n'avons plus de Dieu, ni de patrie,
On ne sait plus aimer, on ne sait plus haïr,
A vingt ans sur nos fronts la jeunesse est flétrie,
Et la gloire pour nous n'est plus qu'un souvenir.

Quand l'homme n'a plus foi dans les choses divines,
Dans ses temples déserts quand Christ tombe en ruines,
Poète, que feraient tes chants?
Seraient-ils aussi doux que le regard des anges,
Aussi purs que les chœurs des célestes phalanges,
Aussi suaves que l'encens?

Chabert souffrait particulièrement du mal de la pensée, et, malheureux d'avoir sali ses jeunes illusions à la boue des négations, il jetait l'anathème sur le cloaque du monde, et il s'écriait :

Oh! malédiction! perdre toute croyance,
Sentir à chaque pas qu'on fait dans l'existence
Par un amer dégoût son âme se flétrir,
Comme un agonisant voir sa face jaunir,
Au hasard et sans but traîner sa marche aride,
Pour sortir du chaos louvoyer dans le vide,
Avoir son front brûlant; dans le cœur qui bondit,
Sentir le désespoir qui râle et qui rugit,
Dans sa fauve poitrine un enfer de souffrance,
Et ne plus croire à rien, pas même à l'espérance,
Ce phare du malheur que veille un doigt divin,
De tout homme qui pense, est-ce donc le destin?

Mais ces blasphèmes n'ont rien de satanique, et si rarement des prières montent vers Dieu du fond de ces jeunes cœurs, presque tous ont la nostalgie de la croyance, et un

[1] *Revue Aptésienne*, 23 novembre 1834.

accent religieux, sinon orthodoxe, résonne dans leurs vers. C'est Enjalric qui chante le bonheur d'adorer :

Ah! mille fois heureux celui qui croit encore,
Celui qui vers le Christ s'élève avec l'aurore,
Repoussant de la nuit les rêves imposteurs!
Heureux qui se nourrit du pain de la prière!
Heureux qui s'humilie et baise la poussière,
Et qui donne à son Dieu le baume de ses pleurs.

C'est Victor de Laprade, qui, admis chaque soir dans l'intimité de la famille de M. de Magnan, subit le charme que la piété de la fille de son hôte épandait autour d'elle, et lui dédie des vers tout imprégnés du parfum religieux :

Une femme chrétienne est un foyer sacré;
Celui qui s'en approche est bientôt épuré,
Et le doute écrasant, glace dure et rebelle,
Sur l'esprit pénétré se fond vite autour d'elle;
La sainte poésie, ainsi qu'un pur encens
Fume sur cet autel en des flots incessants;
On entend murmurer d'harmonieuses choses,
Et comme un rossignol caché parmi les roses
On devine bientôt derrière ces accords
L'âme qui doit chanter sous les grâces du corps,
Et le son qui déborde, ineffable musique,
Berce le cœur souffrant comme une onde mystique.

Le jeune poète souffre de porter sous son front, pâle de toutes les impiétés du siècle, un esprit de doute et d'amertume ; et dans des strophes émues, il étale toutes les misères de son âme que seule une prière de jeune fille saurait guérir :

En nos jours, où sans foi, sans espoir qui console,
Chaque homme se bâtit lui-même son idole
    Loin du temple désert,
Femmes! vos seules voix au fond des basiliques
Font résonner encor des prières antiques
    Le sublime concert,

Sans vous, la voix du prêtre au fond du sanctuaire
Réveillerait à peine un écho solitaire
Sous les arceaux bénis;
Comme un lépreux fuyant de la sainte piscine,
Hommes impurs et vains, de la maison divine
Nous nous sommes bannis...

Nous avons déchiré la foi de l'alliance,
Et nous avons brisé l'anneau d'or qui fiance
La terre et le saint lieu;
Vous seules aujourd'hui, fidèles sans mélange,
Réunissez encor, comme l'échelle d'ange,
Jacob avec son Dieu...

Priez, nos jeunes sœurs! oh! priez, jeunes filles!
Hélas! il est toujours quelqu'un dans les familles,
Quelque âme qui ne prie et qui n'espère plus,
Et qu'il faut enrichir de vos biens superflus,
Quelque ami, quelque frère, en vain cherchant sa route,
Qui frappe son front creux et rongé par le doute[1]...

Scipion du Roure prend comme épigraphe le mot d'Enfantin : « Dieu est tout ce qui est », et un hymne panthéiste d'adoration jaillit de ses lèvres :

Pardonne-moi, mon Dieu d'éternelle clémence;
Si ma bouche a parfois maudit en ta présence,
C'est que mon cœur saignait; c'est que sur moi ta main
Semblait s'appesantir lourde comme l'airain...
Pour ne pas te prier au temple catholique,
Aux églises des Juifs ou des Fellahs d'Afrique,
Tu ne peux m'en vouloir, car je te sais trop grand
Pour que ton culte tienne entre nos mains d'enfant!
Mon Dieu, c'est l'univers, c'est tout ce qui respire,
C'est tout ce qui se meut dedans ce vaste empire,
C'est la mer, sœur du ciel, c'est l'immense forêt,
C'est le torrent fougueux, c'est le désert muet,
C'est l'haleine du soir qui pousse échevelées
Les feuilles des bouleaux à travers les vallées...

[1] Cette remarquable pièce inédite, dont nous ne citons qu'une partie, nous a été communiquée par M. le comte de Mougins-Roquefort, chez le grand-père duquel, M. le Conseiller de Mougins, elle avait été composée. Nous lui adressons nos vifs remerciements.

Parmi ceux qui étaient allés jusqu'à l'hommage définitif au christianisme, il faut citer Auguste Genin, qui envoyait à Laprade ce beau sonnet, intitulé *Consolation*, et portant en épigraphe : *Domine, pati pro te !*

Quelquefois, je me dis : la vie est bien amère !
Faudra-t-il donc encor la supporter longtemps?
Ah! pourquoi suis-je né? fallait-il qu'une mère
Me présentât ses bras et son sein palpitants?

Mais quand j'ai bien roulé ma douleur solitaire,
Une voix vient d'en haut qui me parle, et j'entends :
Mon fils, la vie est lourde à passer sur la terre,
Mais regarde le ciel, c'est là que je t'attends!

Et je contemple alors dans un divin silence
La voûte, qui là-haut se déroule et s'élance,
Et les étoiles d'or qui me versent leurs feux!

Et je souhaite alors de souffrir davantage,
Et d'avoir, ô mon Dieu, votre croix en partage,
Puisque chaque souffrance est un pas vers les cieux.



La plupart des maîtres du romantisme avaient glorifié la nature, la parant de toutes les séductions, et lui prêtant le divin privilège de la pitié pour la souffrance des hommes :

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime,

avait dit le poète, qui, enfin, trouvait dans le vallon solitaire le calme et l'oubli.

Cette leçon des maîtres, nos Aixois la recueillirent, et à leur tour, ils justifièrent le beau mot de Novalis : « Une vie poétique et recueillie, une âme sainte et religieuse... sont nécessaires pour comprendre la nature [1]. »

Sous le ciel pur de la Provence, dans les nuits d'été, les

[1] Cité par Mme de Staël, *De l'Allemagne*, IVe partie, ch. IX.

étoiles palpitent d'une vie radieuse ; un dialogue s'établit entre le poète et ces messagères des mondes lointains, et, des parvis d'azur, descendront les mots mystérieux, évocateurs des rêves infinis ; Enjalric lance vers elles cette invocation émue :

Etoiles, fleurs du ciel, que vous me semblez belles !
Qu'il est puissant le Dieu qui vous tient dans sa main !
Souvent quand vous brillez aux rives immortelles,
Des chœurs des séraphins j'entends battre les ailes,
Et je sens palpiter mon sein.

. . . .

O blanches filles des nuits, vierges au regard pâle,
Je vous aime et souvent vous implore à genoux ;
Je gémis quand je vois l'aurore matinale
Qui changeant les couleurs de sa robe d'opale,
Me force à m'éloigner de vous.

Barthélemy Tisseur préfère les spectacles violents ; il lui faut le déchaînement de la tempête, le fracas du tonnerre, le flamboiement de l'éclair ; et il invite ses amis à contempler, avec lui, la nature dans ses puissantes convulsions :

Venez, nous monterons sur la montagne aride,
Pour voir bondir l'orage en son domaine vide ;
Nous verrons de si près la couronne d'éclairs
De cet esprit de Dieu qui marche sur les airs,
Qu'il faut que le feu prenne à notre chevelure.
Peut-être en ce moment de fièvre où la nature
Agonise, en craignant son dernier jugement,
Devant nos cils brûlés un éblouissement
Va faire tournoyer en un flot d'étincelles
Dans un cadre obscurci d'ombres surnaturelles,
Un bal d'apocalypse, une ronde d'enfer
De ces démons hardis qui sautent sur l'éclair.

Laprade, qui n'est pas encore initié aux sauvages beautés de la montagne, chante la plaine montbrisonnaise, où sont épars ses souvenirs d'enfance, ou l'étang du Forez,

dans lequel il voit le symbole de son propre cœur, « plein d'ombre et d'immobilité » :

Et moi, je suis enfant des plaines vaporeuses
Où le soleil est terne et le brouillard épais,
J'ai grandi sans clarté sur des rives brumeuses,
Aussi je suis resté triste comme un marais...

Et lorsque les forêts s'effeuillent à la bise,
Pendant ces jours d'automne où tout semble pleurer,
Où la nature entière avec lui s'harmonise,
Autour de mon étang je viens souvent errer.

Là, je rêve tout haut, et le pluvier sauvage
Me répond par ses cris et fuit vers l'autre bord;
Je suis l'homme qu'il faut au pâle paysage;
Avec sa triste voix, ma voix triste est d'accord [1].

Ainsi Laprade préludait à ce naturalisme qui lui a été souvent reproché, et qui, en définitive, reste le caractère le plus original de sa poésie ; car il est, avant tout, le poète de la nature : en face du monde extérieur, il a connu les extases et les ravissements d'une âme, qui se perd au sein de l'immortelle Cybèle et de la vie végétative.

Cette poétique était déjà en 1834 celle d'Enjalric, qui disait :

La nature est mon livre, elle est sublime et belle,
Et toujours je l'entends qui me parle et m'appelle,
        Elle me dit : viens dans mon sein.
Des sommets radieux monte un brillant cantique,
Du fond de la vallée au parfum balsamique
        S'élève l'hymne aérien.

Que trouveras-tu donc dans les livres des hommes?
Leurs images ne sont que de pâles fantômes,
        Leurs tableaux n'ont point de couleur.
Ecoute du matin la brise harmonieuse,
Qui chante dans les bois comme une voix pieuse,
        Si tu veux inspirer ton cœur...

[1] *Ma Plaine* et *l'Etang* ont paru dans la *Revue du Lyonnais* de 1843 (t. XVII, p. 5 et 265).

La nature, c'est là qu'est toute poésie,
C'est là qu'est la beauté! c'est là qu'est le génie,
C'est là qu'est la voix du Seigneur!
L'art aux contours étroits s'enseigne dans l'école;
Mais l'hymne étincelant, l'hymne de feu qui vole,
Ne peut s'élancer que du cœur!

***

Les poètes romantiques ont connu, même ailleurs que dans leurs vers, tous les orages de la passion ; leurs cris d'amour, ardents, forcenés, ont parfois aujourd'hui des résonances indiscrètes, et les moralistes patentés leur reprochent d'avoir obéi exclusivement aux suggestions de la sensibilité et d'avoir glissé aux pires désordres.

Les étudiants d'Aix ont vibré d'enthousiasme aux déclarations brûlantes d'Hernani et de Dona Sol, ou rugi de fureur aux tirades emportées d'Antony, et pourtant ils n'ont pas mis l'instinct à la base de leur vie morale et n'ont pas préparé la ruine de l'âme française.

Un jour, la chronique aixoise enregistrait un scandale piquant : un étudiant du cénacle, le plus timide de tous, enleva la fille d'un pair d'Angleterre. Quel début ! Ses amis étaient stupéfaits : « Et moi, disait Gaszynski, qui, voyant son chapeau toujours enfoncé sur la tête, l'appelais *la bouteille bien bouchée.* — Le bouchon a sauté », répliquait Paul de Magnan.

L'aventure, cependant, ne se dénoua pas ainsi qu'un cinquième acte romantique : nos amoureux s'étaient enfuis et avaient cherché un refuge à la fontaine de Vaucluse, comme pour se mettre sous le patronage de Pétrarque et de Laure. C'est là que les gendarmes les rejoignirent, et... les séparèrent : « Ce qui est comique, écrivait Gaszynski à Laprade, c'est que notre amoureux, comme on dit et ce

que je crois, n'a pas touché la serrure de la vertu anglaise ». Il est vrai que Gaszynski n'a pas le courage d'approuver tant de réserve : « C'est vertueux, si tu veux, ajoute-t-il, mais fastidieux. Selon moi, si j'étais ravisseur de femmes, je ferais le scélérat jusqu'au bout ; autrement on est ridicule. » Quoi qu'il en soit, l'histoire prouve qu'on peut être romantique et respecter l'amour.

Ainsi faisait Laprade, qui suppliait une jeune fille de ne pas s'éprendre de lui, le poète déjà mort aux rêves de pureté, d'innocence et de bonheur :

Peut-être on vous a dit que le cœur du poète
Est un vase de baume, un encensoir de fête,
Tout prêt à s'enflammer;
Vous avez voulu voir dans le mien, jeune fille;
N'allez pas plus avant; ceux de notre famille
Ne savent point aimer!

Ils poursuivent toujours des visions étranges,
Songes déifiés qu'ils prennent pour des anges,
Et des mondes meilleurs;
Rêvant un miel plus doux que celui de l'abeille,
Quand le bonheur est là qui leur chante à l'oreille,
Ils écoutent ailleurs!

Leur front creuse et pâlit la poitrine qu'il touche;
Leurs lèvres brûleraient sur votre fraîche bouche
Les baisers innocents;
Il faut un zéphyr vierge au lys qui vient d'éclore;
Cherchez, comme la vôtre, une âme neuve encore,
Jeune âme de seize ans.

Enfant, si vous saviez que de noires pensées,
D'espoirs morts au milieu des peines entassées,
Fantômes pleins d'effroi,
Vos yeux, comme le jour pour des oiseaux funèbres,
Ont réveillés, et fait voler dans mes ténèbres,
Vous auriez peur de moi.

N'étalez pas ainsi, près de mon hiver sombre,
Votre printemps vermeil, vos rayons sur mon ombre,
Cessez un jeu fatal;
Que ce soit doux penchant, caprice, moquerie,
Ne me regardez plus ainsi, je vous en prie,
Vous me faites trop mal.

Barthélemy Tisseur ne parlait de l'amour qu'avec respect, et il avait mérité d'être appelé par ses amis : « une raison pétrifiée ». Toutes ses lettres sont chastes, et, dans sa conduite, il apportait des scrupules de délicatesse et de noblesse, que Laprade lui-même combattait : « Je suis dégoûté, écrit-il le 23 mars 1834, de tous ces jeunes gens qui ne me parlent jamais que de leur amour physique et sensuel; d'autres, qui font les amoureux platoniques et qui s'en vont se prostituer; ceux-ci hypocrites, ceux-là criminels à face ouverte. J'ai besoin de voir Vaucluse et d'évoquer Pétrarque et Laure. »

Ce pèlerinage d'idéaliste, il l'accomplit, et quelques mois plus tard, retrouvant dans un album des fleurs cueillies à Vaucluse, il laissait aller sa rêverie vers cette « fleur du ciel » qu'on appelle l'amour, et il chantait :

On m'avait souvent dit : « L'amour n'est que chimère!
Ombre d'ombre ou néant, ou bien souffrance amère,
Il n'est que dans les sens. » — O mes maîtres, pardon,
Votre élève incrédule ose répondre : Non!

Non, l'amour, ce n'est pas le sillage éphémère
De l'étoile qui glisse et s'éteint sur la terre;
C'est l'étoile immobile et l'éternel rayon,
Qu'on voit, toute la nuit, briller sur l'horizon.

Oui, quand la chair impure à la chair allumée
Amasse seule au cœur une obscure fumée,
L'amour ne peut surgir sous ce noir élément;

Mais l'amour vrai flamboie et n'a plus rien à craindre;
Toute l'eau de la mer ne saurait pas l'éteindre;
L'incendie agrandi brûle éternellement!

Gaszynski lui-même, l'amoureux au cœur incandescent, composait cette *chanson polonaise*, d'un sentiment exquis :

A l'ombre du jardin, seuls vers la fin du jour
Deux amants s'égaraient en se parlant d'amour,
Ils se parlaient de près d'une voix douce et tendre,
Croyant qu'on ne pouvait les voir ni les entendre.

Mais la lune le soir, se levant sur le bois,
Surprit le jeune couple et recueillit sa voix,
Et redit mot à mot à l'étoile brillante
Les serments du jeune homme et les vœux de l'amante.

Et l'étoile envoya dans un tremblant rayon
Leurs dires au ruisseau qui coulait au vallon,
Et ce calme ruisseau dans sa longue plaintive
Murmura les secrets des amants à la rive.

Et la rive les dit à l'écho voltigeant,
Et l'écho les jeta sur les ailes du vent,
Et le vent frais du soir égaré sur la plage
Les dit au rossignol qui chantait au bocage.

Et la harpe des nuits, chantre au brillant gosier,
Oiseau musicien, perché sur un rosier,
Révéla le secret, sans le vouloir peut-être,
A la mère appuyée au bord de sa fenêtre!

Nous voilà loin des marécages pestilentiels, où le romantisme aurait conduit l'amour. Ainsi la note sentimentale a souvent retenti dans les vers de nos jeunes poètes ; presque toujours, elle éclate, vibrante de jeunesse et de fraîcheur. N'est-il pas naturel que dans cette Provence, où la belle pécheresse a reçu le pardon de ses égarements de cœur, l'amour s'épure, se spiritualise, et retourne à son essence première, la vertu ?

Les romantiques avaient mis à la mode, au théâtre et dans le roman, les plaidoyers en faveur des courtisanes, et cet état d'esprit a semblé immoral. N'exagérons pas : ce paradoxe n'est pas plus condamnable que tant d'accès de

pitié qui nous émeuvent, nous, modernes, pour ces déséquilibrés et ces demi-fous, à qui nous réservons des trésors d'indulgence.

Oui, Victor Hugo blesse notre instinct moral, quand il fait dire par Didier à Marion Delorme :

Mon amour t'a refait une virginité.

Et pourtant, nous sommes émus à la lecture de ces vers de Jean Tisseur, intitulés *Compassion,* et portant en épigraphe la parole du Christ : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre » :

Elle aimait à pencher sa tête pâle et blonde,
A laisser vaguement ses rêves s'égarer.
J'avais pour ses douleurs une pitié profonde,
Je pleurais devant elle en la voyant pleurer.

Car même aux courts instants de volupté folâtre,
Dans ses yeux bleus toujours une larme tremblait :
Telle aux flancs transparents d'une coupe d'albâtre,
Découle lentement une goutte de lait.

Seigneur ! ayez pitié de cette infortunée !
Sa robe est demeurée aux buissons du chemin,
Et de toutes les fleurs qui l'auront couronnée,
Pas une sur son front ne restera demain.

Vous savez bien comment, brins d'herbe détachée
Par un souffle fatal du chaume paternel,
Elle roule semblable à la feuille séchée !
Seigneur ! quand ferez-vous souffler un vent du ciel ?

. . . .

O Seigneur, sauvez-là ! Seigneur, prenez son âme,
Ou laissez-moi ravir au céleste foyer
Un seul grain d'encens pur, un seul charbon de flamme,
Pour en toucher sa lèvre et la purifier !

Il ne faut sur son front qu'une goutte féconde
De votre sang tombant des clous de votre croix...
N'avez-vous pas ouvert vos bras pour tout le monde ?
N'avez-vous pas pour tous prié Dieu par trois fois ?

Barthélemy lui-même approuvait ces vers de son frère, et il lui rappelait le mot d'un jeune avocat, disant, le 14 mars, à la police correctionnelle d'Aix, dans le procès d'une femme publique : « Quoi qu'en dise la société, cette femme-là est la plus chaste des femmes » ; il ajoutait : « Il pourra se faire que cette femme tombée se relève, que la boue remonte au ciel transfigurée en rosée. Une femme est belle, et la beauté, c'est le bien incarné, c'est le bien à sa plus haute puissance, et pourtant cette femme belle va faire du mal sans le savoir, et sera peut-être la cause de bien des pleurs ; c'est le mal qui sort du bien ; mais, d'un autre côté, le bien sort aussi du mal, et c'est là le jeu mystérieux de la Providence de mêler ces deux trames dans le monde. »

Naïveté, dira-t-on, mais cette naïveté n'ébranle pas les bases sociales. Aussi bien nos poètes ont aussi chanté la famille et les joies pures dont elle est la source ; Edouard de V**, marié et père de deux enfants, peignait en ces vers dédiés à Laprade son bonheur :

Mettre au cœur d'une femme et son âme et sa vie,
Suivre en paix son chemin, appuyé sur son bras,
Et, soit que le vent gronde ou ruisselle la pluie,
S'endormir sur son sein aussitôt qu'on est las ;

Boire aux sources de sa tendresse
Quand le malheur s'appesantit,
Et sous la main qui nous caresse
Sentir la main qui nous guérit...

Sentir sous les rayons de ses chastes paupières,
S'émouvoir tout notre être, au gré de sa beauté ;
Eveiller dans son sein d'ineffables mystères,
Sceller tous ces bonheurs dans son cœur enchanté...

Entendre murmurer sur ses lèvres aimées
Des soupirs incomplets, des songes indécis,
Des paroles, que l'homme encor n'a pas nommées,
Des mots sacrés d'amour, par l'amour seul compris,

Mon Dieu ! c'est être heureux !

*
* *

Les poètes romantiques ont vécu par l'imagination, et parfois aussi en réalité, dans les pays exotiques, où ils sont allés à la découverte de parfums, de lignes et de couleurs inconnus.

Comment des Provençaux n'auraient-ils pas subi la fascination de l'Italie ? Scipion du Roure qui vient de parcourir la péninsule en tous sens, rapporte à ses amis des descriptions pittoresques, qui enflamment leur imagination ; aussitôt Elzéar Pin évoque pour son ami Laprade la vision de la terre privilégiée, où la renaissance de l'art a laissé son sillon lumineux :

Oh ! contempler ce ciel si brillant et si pur,
Ce ciel inspirateur qui baigne son azur
Dans les flots de l'Arno. — Aller poser sa tente
Dans ces champs, où, proscrit, on vit errer le Dante,
Où le drame divin jaillit de son cerveau !
Visiter de Byron la seconde patrie,
Cette terre nourrice et mère du génie,
Qui fut toujours des arts l'asile ou le berceau !
Oh ! vivre de passé, d'extase et de prière
Devant ces souvenirs, ces chefs-d'œuvre pieux
Dans le bronze fondus ou sculptés sur la pierre,
Peints sur toile ou taillés en marbres précieux !...

Gaszynski, le fils du Nord brumeux et rude, est séduit par les douces perspectives de l'Italie : il envie Scipion du Roure d'avoir, d'un œil de poète, regardé les monuments des Césars, les coupoles de Michel-Ange, les tombeaux de Canova, les madones de Raphaël et les jeunes filles de Guido Reni [1]. Pour lui, dont la première jeunesse est passée,

[1] Mais il n'oublie pas, le fier Polonais, que l'Italie est aussi la terre bouleversée par les orages de la politique et par les révolutions. Il interroge

et dont le cœur ne s'ouvre plus à l'amour, « comme une rose aux rayons du soleil », l'amante qu'il rêve n'est plus une femme « aux yeux bleus, à la chevelure d'ébène », mais l'Italie, la prestigieuse Italie : *Italiam! Italiam!*

« Belle Florence! Rome antique! quand verrai-je vos musées et vos monuments gigantesques? Quand toucherai-je le marbre qui couvre le tombeau du Dante?

« Quand dans la belle Venise qui vogue sur les flots comme une Sirène, assis dans une noire gondole, m'endormirai-je aux doux sons des barcarolles? »

La magie de l'Orient, dont Chateaubriand et Lamartine avaient révélé les splendeurs, agit vivement sur nos jeunes poètes, et Elzéar Pin fait le rêve d'un pèlerinage au sanctuaire de la foi catholique :

Oh! visiter les lieux où vit le souvenir
Des paroles du Christ, lancer sa blanche voile
Sur les mers d'Orient, et suivre cette étoile
Qui devance toujours le pieux voyageur
Qui va pour adorer le berceau du Seigneur!
Ouvrier de salut, ainsi que Lamartine,
Fouiller la terre sainte et prendre en ses rayons
Ce qu'il y reste encor de semence divine
Pour le faire germer au cœur des nations!
Redire sur Sion les psaumes du prophète,
Et retremper sa foi dans les eaux du Jourdain,

Scipion du Roure dans un sonnet écrit en polonais, et dont voici la fin traduite par lui :

« Dis-moi si le peuple qui habite l'ancien sol romain a conservé le cœur de ses ancêtres? S'aperçoit-on par ses paroles que les fers de l'esclavage lui pèsent? et quand viendra l'heure du réveil sera-t-il prêt pour le combat?

« A Naples, au milieu des fêtes du Carnaval, le peuple raconte-t-il quelquefois l'histoire de Masaniello, et, se souvenant du passé, rougit-il de honte?

« A Palerme, parle-t-on de la vengeance de Procida? et à Modène, les jeunes gens vont-ils dans la nuit aiguiser leurs poignards sur le seuil ensanglanté de la maison de Menotti? »

Aux heures de tourments, d'angoisse et de tempête
Prier comme Jésus sur le sacré jardin,
Lorsque sous l'agonie, il inclinait la tête !
Sous la croix de douleur gravir le Golgotha,
Et monter en esprit où son âme monta !

Les visions de l'épopée polonaise étaient particulièrement en honneur au cénacle d'Aix : Gaszynski traduisait ces fiers poèmes, où l'âme d'une race était enclose, et qui, tout frémissants de patriotisme, tout pénétrés de mysticisme, consolaient sur la terre de l'exil ses pauvres compatriotes. Un jour, au cénacle, il fit sensation, lorsqu'il lut son propre poème, intitulé la *Route de Sibérie :*

Voyageur ! sur ce sol foulé par les martyrs,
Sol humide de sang, sonore de soupirs,
Où remplissant du czar les ordres arbitraires
Les hommes au grand cœur marchaient à leurs Calvaires ;
Les vois-tu devant nous, tous ces fantômes blancs
Surgir à l'horizon, s'approcher à pas lents ?
Comme des pèlerins égarés dans leur route,
Ils courent au hasard ; ils nous parlent, — écoute !

Le poète anime successivement le désert, le nuage, le vent, qui font retentir le désert de neige de leurs plaintes lugubres ; la Ribitka, ce redoutable véhicule de la relégation, parle à son tour :

Voyageur ! bien sinistre est mon bruit, et ma trace
Dans les plaines de ces déserts,
Amenant des martyrs, je passe et je repasse
Comme un corbillard des Enfers.
Oh ! jamais je n'entends de douces chansonnettes,
Ni vois un signe de bonheur,
Car ceux que je transporte ont les lèvres muettes,
Et l'amertume au fond du cœur !
Et bien souvent, trompé par leur morne silence,
Leur front livide de chagrin,
L'aigle, flairant la mort, du haut des airs s'élance,
Demander sa part du festin.

Quel tableau ! quel crescendo d'horreur et de colère, quand l'aigle blanc et les morts chantaient, eux aussi, leur chant de désespérance, et que le poète s'arrêtait sur ces vers :

Le soleil s'est couché, la nuit nous enveloppe,
Voyageur! reprenons le chemin de l'Europe,
Et sur l'extrémité de ce désert sans bords
Récitons tous les deux la prière des morts.
Oh! mon cœur est trop plein, et mon âme souffrante
Ressent tous les regrets de la patrie absente,
Et je ne puis venger mes frères bien-aimés,
Car les tyrans sont forts, — et mes bras désarmés!

L'épopée polonaise vivait ainsi au cœur de ces jeunes hommes, qui, Français de naissance ou d'adoption, communiaient dans les plus nobles souvenirs de gloire, de liberté et de poésie. Il est touchant de voir les étudiants d'Aix s'unir aux Polonais, le 24 décembre, pour accomplir avec eux le rite national, et manger le gruau traditionnel. Laprade se leva, et, pendant qu'il lisait son ode : *A des proscrits*, bien des yeux se mouillèrent ; il disait, le jeune poète :

Quand Paris fera signe à sa sœur Varsovie
Qu'il est temps de chasser aux ours de Moscovie;
Que, l'arme sur l'épaule et la giberne au flanc,
Vous suivrez à grands pas le drapeau rouge et blanc;
Qu'aux oreilles du tzar une brise française
Ira faire gronder l'ardente *Marseillaise;*
Que des mines du Nord, oisives désormais,
Les voix arriveront, chantant l'air du Trois-Mai;
Lorsque vous partirez, mes soldats, mes poètes,
Jeunes gens aux yeux bleus, douces et blondes têtes,
Cœurs naïfs et puissants, fleurs et bronze à moitié,
Lions pour la bataille, anges pour l'amitié;
Quand Dieu vous conduira libres, sans autre maître,
Pour venger tous vos morts... et pour mourir, peut-être!
Le moins digne entre ceux qu'alors vous choisirez,
Oh! frères, n'est-ce pas que vous m'emmènerez?
Vous savez! je ne suis qu'un poète qui rêve;
Je n'ai pas, comme vous, tiré l'éclair du glaive;

Enfant, qui n'avais plus rien de chaud que le cœur,
Lorsque vous combattiez, je mourais de langueur;
Je ne sais pas comment je ferai mon étape,
Mais l'ardeur restera, si la force s'échappe.
Allez! je n'aurai pas besoin de l'éperon,
Le jour de la mêlée, à l'appel du clairon!
Frères! sur un caisson, sur un affût, qu'importe!
Pourvu que dans son camp la liberté m'emporte;
Qu'on me jette à l'avant, à l'arrière, partout,
Mais qu'à votre pays je donne un sang qui bout!
Vous me trouverez bien un vieux sabre, une enseigne,
Un tambour oublié près d'un soldat qui saigne,
Et, le signal donné, devant la ligne en feu,
Je vous battrai la charge, en criant : Gloire à Dieu!
Et puis, lorsque en plantant votre aigle rajeunie
Sur le dernier rempart où meurt la tyrannie,
Une dernière balle, en me frappant au cœur,
Fera partir mon âme avec un cri vainqueur;
Mon poète, et vous tous qui reviendrez de France,
Vous que j'ai tant aimés dans vos jours de souffrance,
Et nos frères d'ici qui parmi vous seront,
Pour adieu, vous mettrez un baiser sur mon front;
Dans notre saint drapeau troué par la mitraille,
Vous m'ensevelirez sur le champ de bataille,
Et quand vous chanterez vos chants de liberté,
Vous parlerez de moi, libre et ressuscité!....

***

Enfin, les étudiants d'Aix n'étaient pas disposés à suivre les enfants perdus du romantisme sur la voie des bizarreries et des extravagances. Le temps des truculences et des effarements du *Philistin* était passé; la province, qui retarde toujours sur Paris, mais dont le bon sens se guérit plus vite des excentricités et des paradoxes, rejetait les billevesées auxquelles certains adeptes de la jeune école s'adonnaient, dans l'atmosphère factice des cénacles parisiens. Guillibert faisait cette sage déclaration : « Le grand débat entre les classiques et les romantiques commence à se résoudre

en un parti moyen, et (pour reproduire une expression triviale) en un juste-milieu, qui demande à l'un des émotions, à l'autre du sens commun, qui veut du neuf, mais du bon, et qui ne proscrit aucun genre, hors le genre qualifié par un axiome, qui est la meilleure de toutes les poétiques : *Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux*[1] ».

Nogent Saint-Laurens avait la spécialité de poursuivre de ses railleries les Jeune-France, qui remplaçaient le talent par l'excentricité ; lisez cette esquisse spirituelle du jeune *fashionable :*

Tout jeune homme à la mode aime les tours gothiques,
Il doit parler aussi peinture à ses amis,
Il sait affubler l'art de quelques mots techniques,
Vérité de dessin, vigueur de coloris...

Rodolpho — c'est son nom — proclame son goût pour toutes les bizarreries d'un art dévoyé :

Rodolpho, par-dessus tout, chérissait le drame,
Ce fantôme enroué, sanglant et demi-nu,
Hurlant un cri lugubre et dans sa coupe infâme
Remuant du poison de son poignard pointu.
Il aimait le *bravo*, d'Aulnay, M. de Guise,
Il portait une barbe épaisse à son menton ;
Lorsque entre deux pavés sa canne s'était prise,
Il disait : *mort*, *enfer*, ou malédiction !...
Au théâtre, il aurait voulu des femmes mortes
Par douzaines, avec orchestre de sanglots ;
Il était devenu comme ces matelots
Qui trouvent le goût d'eau sucrée aux liqueurs fortes.
Il blasphémait le ciel, il riait de l'enfer,
Il ne croyait à rien, n'aimait aucune femme ;
Pour l'attendrir, sachez qu'il eût fallu qu'un drame
Lui raclât la poitrine avec un croc de fer !...

Les excès romantiques furent tournés en ridicule par

[1] *Revue Aptésienne*, 11 janvier 1835.

Laprade lui-même, qui, le 12 février 1837, envoyait ce sonnet-charge à Tisseur :

L'ENNUI

Le pavé qu'on rougit en se brisant le cou,
La balle qui vous troue, en sifflant, la cervelle,
L'arsenic qu'on avale en mordant son écuelle,
Le fer qu'on s'enfonce entre les côtes, le clou

A qui, pour s'étrangler, on suspend un licou,
Les charbons étouffants, la débauche cruelle
Qui boit le sang et suce entre les os la moelle,
La rivière qui vous emporte on ne sait où,

Le poignard, le poison, la corde, l'asphyxie,
Deux planches de bois dur entre qui l'on vous scie,
Sont des moyens plus doux à vous faire mourir

Que l'Ennui, cachot sombre où votre âme se navre,
Tyran qui vous attache aux flancs verts d'un cadavre,
Et sur ses os puants vous condamne à pourrir.

« Voilà du romantique, j'espère, disait Laprade, et du fameux ! N'est-ce pas, Champavert le Lycantrope, Albertus et Elie Mariaker sont des *pppolissons* à côté de celà ! »

Nous pouvons être rassurés : nos jeunes gens, après quelques exubérances de fantaisie, rentreront dans la vie régulière ; plus tard, le souvenir de leur jeunesse conservée dans les pages de ces albums, les poursuivra, quand ils seront devenus de parfaits notaires ou des avoués modèles ; peut-être même quelques-uns ne se résigneront pas à enfouir dans un cabinet d'avocat les trésors de poésies qu'ils sentent en eux-mêmes ; mais tous resteront fidèles à cette muse de leur vingtième année, qui avait paré leur vie de tant de charme et ouvert leur cœur à toutes les idées généreuses.

DEUXIÈME PARTIE

EN PROVENCE

CHAPITRE PREMIER

LE GOUT ROMANTIQUE DES VOYAGES. — LES ENVIRONS D'AIX

Le romantisme avait mis les voyages à la mode : Chateaubriand, dont l'imagination avait ouvert à l'âme française les neuves et pittoresques régions de l'Amérique, rêva d'appliquer à la France son riche talent de peintre : il fit le projet de décrire successivement les diverses provinces, et d'illustrer nos paysages comme il avait fait des savanes et des déserts. Ce programme, qu'il ne réalisa pas, fut repris par Taylor qui, avec la collaboration de Cailleux et de Charles Nodier, commença, en 1820, la publication des *Voyages pittoresques de l'ancienne France*, auxquels Victor Hugo faillit s'associer.

En bon romantique, Barthélemy Tisseur adorait les voyages ; le 23 mars 1834, il caresse le projet d'un de ces déplacements, et il écrit : « C'est encore un voyage artistique que je veux faire, et j'espère y trouver un peu de poésie, ce qui aide à vivre. »

Aller seul et à pied, pendant des heures et des heures,

s'enivrer les yeux du spectacle des lignes et des couleurs, vagabonder par la pensée à travers les souvenirs évoqués par l'aspect des lieux, se griser de fatigue et d'un plaisir d'*artiste*, quelle volupté ! Il n'était pas de ruse que Tisseur n'employât pour empêcher les importuns de l'accompagner dans ces promenades, surtout quand les fâcheux étaient un de ces étudiants, comme l'espèce a existé de tous temps, qui voyagent selon la méthode illustrée par M. Perrichon. A tel camarade dévôt, il faisait remarquer sournoisement qu'il partait un samedi, et qu'on ne se met pas en route un jour de jeûne. Comme J.-J. Rousseau, qui sentait un battement de cœur inexprimable, quand il avait assuré la solitude de son après-midi, Barthélemy était surtout heureux, lorsqu'il partait sans autre compagnie que ses pensées et ses rêveries.

« Il est doux, écrit-il, de voyager ainsi ; on oublie le présent, on pense au passé, à l'avenir ; on s'arrête pour voir, pour écouter, pour jouir d'un point de vue ; puis l'on reprend plus allègrement sa route. Tour à tour on trouve devant soi des sujets de sourire, de mélancolie, d'admiration. Cette monotonie même du voyage n'est pas sans charme : placé entre ce qu'on a vu et ce qu'on doit voir, on marche, comme l'humanité ici-bas, placée entre les souvenirs et l'espérance ; comme elle, on embellit à l'avance les heures futures du voyage, au risque d'une déception ; puis l'on revient enfin à ces pensées habituelles, qu'on ne dit pas, mais qui sont l'éternel aliment de tout ce qui pense. »

Cependant quand le compagnon de route qui s'offrait s'appelait Victor de Laprade ou Jean Giraud, Tisseur, bien sûr que ses émotions d'artiste seraient comprises et partagées, partait joyeusement avec ses amis.

*
* *

Tous ensemble, ils parcoururent d'abord les environs d'Aix.

A trois quarts d'heure de la ville, ils visitèrent une grotte toute tapissée de coquillages; l'art y avait groupé ces *ossements de la mer*, en colonnes, en guirlandes, en fleurs, en bordures ; et quelques peintures mythologiques s'apercevaient encore sur les murs, presque effacées par le temps et l'humidité.

Leur cicerone leur dit : « Vous voyez bien, Messieurs, ces deux statues qui tiennent ce pot d'eau, c'est Adam et Eve. » Le bonhomme avait pris une naïade et un fleuve pour les deux ancêtres du genre humain! Inutile d'essayer de convaincre le guide moderniste, qui convertissait les amours en des anges, et Vénus en la Sainte Vierge. Mais à Tisseur, qui riait de ces transformations, il répliqua : *Les païens sont morts*. Parole profonde, et que nos romantiques goûtèrent particulièrement : « Comment y a-t-il encore, s'écria Tisseur, des littérateurs qui voudraient ranimer un culte dont les dieux sont morts ? »

Ils visitèrent quelques tours antiques sur des collines : celle d'Entremont, qui, selon certains auteurs, était bâtie sur l'emplacement de la capitale des Saliens ; celle de Keirié, ou de la Queirié, que le peuple appelle la *tour de César*. Fausse tradition, car la construction n'en est pas romaine. C'était un poste avancé pour les sentinelles dans les guerres du moyen âge. Tisseur se risqua dans un trou qui s'offrait à lui. Quand il reparut, Laprade lui dit : « Eh ! bien, si le trou eût été bouché, comment seriez-vous sorti? Ne jouez plus les Hugolin de la tour de la faim, ou les Charles Nodier de la *Torre maladetta*. »

Tous les étrangers qui passent à Aix font la promenade du Tholonet, à une lieue de la ville, dans un site très pittoresque. Ce n'est pas le château de M. de Gallifet, moins encore la mairie ou l'église qui justifieraient l'admiration du voyageur ; mais de belles allées d'arbres, de hauts platanes, des marronniers touffus, qui cachent la nuit dans leurs branches ; des eaux rafraîchissantes ; et, derrière le château, de hauts rochers à pic sur lesquels on peut grimper au risque de se casser le cou, pour voir la petite mer, étang resserré entre deux collines, et arrêté par une muraille romaine servant d'écluse : voilà ce qui fait de ce lieu une oasis romantique au milieu des collines arides de la Provence.

Tisseur et Laprade revinrent souvent au Tholonet ; le 4 mai, ils y assistèrent à une fête champêtre, le *Romérage* ; dans ce site ordinairement solitaire, toute la ville d'Aix s'était rendue. Les villageois dansèrent toute l'après-dînée au son du galoubet, dont la petite musique, dit Mistral, est « vive et folâtre, comme un friquet dans les rameaux », et du tambourin, qui « bourdonne grave et continu, comme le murmure de la mer profonde quand elle bat paisiblement contre les roches ». Malheureusement, en 1834 déjà, les anciennes danses de la Provence avaient, dans ce joli coin, fait place à la trémis, à la poule, au tableau, et le tout était assaisonné de ritournelles, de bonds et d'entrechats. Une compensation attendait nos étudiants : dans la soirée, les dames et les demoiselles de la noblesse ou de la haute bourgeoisie dansèrent elles aussi, et Tisseur, moins répandu que son ami Laprade dans les cercles mondains, put admirer pour la première fois bon nombre de ces divinités, qui, depuis le commencement de l'année, n'étaient pas, auraient dit ses ennemis les classiques, *sorties de leur temple*.

CHAPITRE II

PROMENADE A L'ÉTANG DE BERRE

Une noce aux Martigues

Aux vacances de Noël 1833, Barthélemy Tisseur forma le projet d'aller à Berre.

Par un temps brumeux, qui est rare en Provence, il partit ayant à sa gauche des coteaux que l'éloignement azurait, à sa droite, d'autres montagnes d'un blanc sale tachetées de thym, et laissant percer çà et là les arêtes du rocher qui leur sert de noyau. Il allait faire la conquête de cette terre de Provence montagneuse, calcinée de soleil, et ravagée par le mistral. Dans son imagination, il se plaisait à voir cette région couverte de ses lacs préhistoriques et de ses forêts anciennes ; il la ressuscitait dans son opulente fécondité et sa végétation luxuriante. Mais depuis la hache de César qui se leva la première sur la forêt druidique de Marseille, jusqu'à la hache de la Révolution qui rasa la dernière bruyère, la Provence a considérablement changé : ses collines, dépouillées de leurs arbres, n'ont plus arrêté les nuages, les eaux se sont évaporées, et aujourd'hui l'imagination seule peut lui restituer sa beauté primitive, et la repeupler des évocations du passé.

Le premier village qu'il rencontra fut Ventabren ; poudreux et vermoulu de vieillesse, il est perché dans un nid d'aigle, au haut d'un rocher. A la hauteur de Velaux, Tisseur rejoignit un chasseur, qui s'en allait à Berre, le fusil

sur le dos, la gibecière au flanc, l'eau à la bouche à l'odeur des macreuses qu'il tuait déjà par la pensée ; il ne voyait que macreuses, ne flairait que macreuses, n'entendait que macreuses, ne rêvait que macreuses ; on eût dit qu'une fantasmagorie de macreuses sautillait devant lui, chatouillait son gosier, fascinait sa tête à le rendre fou. Il était du plus rare comique. Il fallait le voir, tirant la langue, la roulant mollement autour de ses lèvres, comme si elles eussent été encore grasses du jus de son gibier favori ; puis il pressait la main contre sa gibecière et son fusil, et il souriait, enflait ses narines d'aise et de contentement.

Cependant la nuit tombait : les deux voyageurs arrivèrent à une vaste rotonde de pins, coupée en croix par des allées, dont l'une aboutissait à un château d'un aspect mélancolique ; auprès était une petite forêt de pins, taillés en pyramide, et qui se dessinaient confusément au crépuscule, comme la tombe d'un cimetière. Le chasseur avait oublié les macreuses pour les voleurs ; Tisseur était ému par ce paysage à qui tout donnait un aspect septentrionnal : la solitude, le château, les pins, leur frémissement, ces demi-ténèbres.

Une demi-heure plus tard, il était à Berre ; pendant que le *macreusomane* allait loger chez un ami, Tisseur se présentait à la porte de l'auberge, qui s'ouvrait sur un charbonnier et un bûcher sale et obscur. Il se demandait déjà si on y logeait des rats ou des chouettes, quand il pénétra dans une cuisine enfumée où la vue de six macreuses à la broche le réconcilia avec l'hôtel. Mais la battue du lendemain avait amené force voyageurs, et tous les lits de l'hôtel étaient retenus. On le conduisit chez une vieille femme toute ratatinée, à la figure hiéroglyphique, dont le langage patois exigeait un interprète. « Pouvez-vous me donner un lit ? demanda le voyageur — Combien êtes-vous, répondit gravement la vieille? — Vous voyez bien que je

suis seul. — En ce cas je ne vous loge pas. — Pourquoi donc, Sibylle? — Voyez-vous, Monsieur, si vous étiez deux, vous payeriez chacun pour deux et mon lit serait quatre fois payé; j'ai scrupule à vous faire payer pour quatre; ainsi le lit restera vide ; vous voyez, Monsieur, j'ai de la conscience. » Le malheureux, ainsi éconduit, fut heureux de rencontrer une bonne âme qui lui offrit deux planches étendues sur des chaises, avec une paillasse et des rideaux en guise de draps et de couvertures. Mais quand on a fait six lieues à pied, qu'est-il besoin d'une couche royale, pour dormir, et même aussi tranquille que Bonaparte dans son manteau de guerre la veille d'une bataille?

Le lendemain, Tisseur visita le village, ceint d'une muraille qui tombe [1], aux rues d'ordures, et planté au bord d'un étang dont les vapeurs donnent annuellement la fièvre aux habitants, malgré les pêches bénies de saint-Césaire. Après avoir traversé une fabrique de soude et les salines, il assista à une ombre de battue; une soixantaine de barques étaient montées par des chasseurs et garnies de rameurs qui les faisaient voler sur l'eau en cadence. Etendue en ligne courbe, la flottille cherchait à pousser les macreuses vers quelque anse de l'étang, où il serait facile de les tuer, tandis que des barques détachées iraient recueillir le butin

[1] Cette muraille valut à Berre une grande faveur au moyen âge. Un commandeur de l'ordre de Malte avait rapporté de la Terre Sainte une chemise de laine, merveilleusement fine, qu'il disait avoir été portée par la Vierge, le jour où l'ange lui dit : *Ave Maria!* A l'article de la mort, il légua cette chemise à la ville murée la plus voisine. Grande donc fut la querelle de tous les clochers du voisinage, en émoi d'un si précieux héritage : des experts, la toise en main, débattirent cette haute question. Elle fut solennellement vidée par l'archevêque d'Arles qui adjugea la relique à l'église de Berre. « Cet arrêt fut exécuté sur-le-champ, dit la chronique, et le procès-verbal en est déposé chez Pancrasse Sauveur, notaire en la ville d'Arles; depuis lors, les archevêques ont permis de l'exposer à la vénération des fidèles et y ont fait mettre l'authentique. »

mort ou blessé. La manœuvre commença, les coups de fusil retentirent, sorte de combat en miniature; mais peu de macreuses tombèrent, car le vent qui avait soufflé toute la nuit, et qui, après une heure de relâche, avait repris toute sa violence, chassa bientôt toutes les barques dispersées, comme des coquilles de noix qu'un enfant jette au ruisseau.

Comme le mistral rendait périlleuse la traversée de l'étang pour se rendre aux Martigues, Tisseur résolut de côtoyer l'étang. Il s'enfonça donc dans les rochers et parvint à Vitrolles, village qui, comme Ventabren, est perché sur un sommet ; mais son roc est plus isolé et plus élevé. Taillé en forme de cathédrale gigantesque, enrichi d'une dentelle de pierre que le temps et les orages ont ciselée, il est immobile avec ses deux tours de granit voisines du ciel, et supporte au milieu, comme sur le point le plus haut d'un triangle, un ermitage qu'on prendrait pour une croix dominant tout cet édifice de roches. Tisseur, pour atteindre l'ermitage, grimpa par un sentier aérien, à escaliers, comme par une échelle; il passa sous quelques voûtes étranglées et tortueuses, où il fut obligé de se hisser par une chaîne de fer, et enfin il arriva sur le plateau. L'ermite parut, vêtu en capucin, caricature de ces grandioses figures de solitaires, se montrant à travers les siècles, portant la simplicité sur les lèvres, dans les yeux toutes les passions célestes, et sur le front, le rayon de Moïse.

Il visita la chapelle de l'ermite, et y goûta l'impression qu'éveillent ces oratoires bâtis sur les hauts lieux, où la pensée est plus profonde, l'émotion plus pure, et l'horizon de l'âme plus étendu.

L'ermite l'aida à monter par une petite fenêtre sur une terrasse: « Accrochez-vous à la margelle, lui cria-t-il, pour ne pas rouler dans l'abîme, et de là regardez ». Le spectacle était féerique : à droite, Berre, qui blanchissait sur un

terrain sombre comme des toiles éblouissantes, sur un pré ; plus loin, Saint-Chamas, échoué sur le rivage ; en face, Istres, brillant au soleil, comme des coquillages roulés par la mer ; à gauche, Martigues ressemblant à un écueil ; Pennes et Marignanes, deux bouquets de diverses couleurs ; au-dessous, Vitrolles échelonné sur le rocher, et au-dessus un beau soleil enflammant la mer.

Tisseur redescendit dans la chapelle ; les parois du vestibule étaient imprimées de noms qui se sillonnaient et s'embrouillaient dans leur multitude... *Nomina stultorum parietibus insunt.*

Et pourtant la plupart des hommes aiment à inscrire leurs noms aux lieux rares qu'ils ont visités, sur les monuments qu'ils ne verront qu'une fois, ou qu'ils ont habités longtemps, à tous les lieux consacrés par leur beauté ou leurs souvenirs. On veut qu'un bois ou une pierre disent un jour : « Il est passé ici telle argile ayant tel nom. » Ce besoin de transcrire un nom n'est qu'une forme de cet instinct d'immortalité qui tourmente les mortels éphémères, qui fait graver à l'Egyptien des hiéroglyphes sur la base de l'obélisque de Louqsor, à Chateaubriand son nom au sommet de la pyramide de Chéops. Derrière un tableau qu'il retourna par hasard, Tisseur lut cette inscription : *Maria et Joseph ;* au-dessus : *nunc et semper ;* au-dessous cette autre parole de l'Ecriture : *Beati qui amant*, avec la date de 1832 ; deux amants étaient venus dans cette chapelle, ils avaient prié, puis confié de mystérieuses paroles à une pierre cachée par un tableau. *Nunc et semper*, songea Tisseur ; puissent-ils avoir répété longtemps le mot ! Mais y a-t-il quelque chose d'immortel ici-bas, même l'amour? Lui, qui n'était pas Chateaubriand, s'abstint d'écrire son nom sur ces tablettes *d'immortalité,* qu'un coup de pinceau suffit à effacer.

Marignanes possède les restes d'un château qui appar-

tenait aux seigneurs du lieu; Tisseur, pour le visiter, s'adressa au notaire, qui l'habitait. Il admira les beaux vestiges du passé, surtout, dans deux chambres, des poutres toutes ciselées, armoriées, enrichies de dorure, de bronze, de dessins; des soliveaux à ramages d'or, de vermillon, d'azur; de grandes peintures mythologiques, encore bien conservées; les murs chargés de boiseries et de faisceaux d'armes dorées; et, autour d'une cheminée immense, soutenue par des cariatides, à moitié dégradées, son imagination évoqua les pages et les varlets, le chapelain et la marquise, le jongleur récitant sa douce complainte d'amour. Tisseur recueillit sur les lieux une curieuse anecdote sur Mirabeau, dont la première femme était une demoiselle de Marignanes. Souvent il la faisait monter à cheval, et lui-même, assis sur un autre cheval, il fouettait les deux montures de sa cravache, jusqu'à ce qu'il ramenât sa femme au château, poudreuse, essoufflée, suante : il la jetait sur un lit pour l'étreindre de ses voluptés : ce fait fut une des causes qui motivèrent la séparation de corps que Mlle de Marignanes poursuivit à Aix contre son mari. Mais Tisseur oublia ce trait de sensualisme révoltant, pour ne voir que le tribun, avec sa face bouffie, son âme dans ses yeux, sa tête grosse de ses rêves d'indépendance et de révolution, et sa forte main capable de battre en brèche une royauté que, plus tard, il voudrait maintenir, mais en vain.

De Marignanes, Tisseur côtoya l'étang, qui n'est que la mer introduite dans l'intérieur des terres par le détroit de Caronte : à droite, il avait la chaussée, attribuée aux Romains, et recouverte de sable mobile qu'y apportent les vagues; à gauche, une suite de rochers dont les sommets brisés se découpent en sillages, en cheminées, en tours, ou en processions de capucins. Devant lui, un seul nuage voilait le soleil incliné, divergeant deux rayons vers le ciel, tandis que les

nuages, caravanes ailées, brunissaient leurs flancs ou se déchiraient en lambeaux de feu.

La nuit était venue, quand Tisseur entra dans le village des Martigues ; deux petites filles, à qui il demandait la direction de l'hôtel, lui répondirent : « Entrez d'abord chez nous ; il y a bal ce soir. » Tisseur se souvint que le bal hebdomadaire des Martigues était une curiosité ; il entra, mais il n'y éprouva pas grand plaisir, quoique les danseuses fussent dignes de leur réputation de beauté.

Une surprise plus intéressante l'attendait : la personne qui lui donnait un lit lui proposa de l'accompagner dans une fête de famille, un mariage chez des gens du peuple. Là, Tisseur vit un spectacle très curieux.

Aux Martigues, déjà les anciennes mœurs provençales commençaient à s'effacer ; l'uniformité de la mode, le prosaïsme moderne remplaçaient les *romantiques* coutumes des aïeux. Mais le chef de famille qui mariait sa fille ce jour-là était un des vieillards qui les avaient religieusement conservées. Tisseur se fit raconter les cérémonies patriarcales et symboliques, qui accompagnaient le mariage célébré suivant la tradition des anciens paysans provençaux.

Le matin le jeune homme était allé à cheval chercher sa fiancée, l'avait fait monter en croupe derrière lui, tandis que ses parents les suivaient, au son d'instruments de musique, et avec des cris de joie. Des communes les plus isolées, où les traditions ont plus de vigueur, étaient venus les cousins et les amis ; et maintenant une cinquantaine de convives entouraient la table, croisant leur conversation provençale qui, aux oreilles du Lyonnais, rendait comme un accord mystérieux. Les vieux étaient là, avec leurs propres habits de noces, ridés comme eux, poudreux, mais gardés précieusement pour les grandes solennités de la vie ; les jeunes gens, dans leurs costumes neufs, présentaient un

contraste pittoresque et touchant : le passé et le présent, les ancêtres et la postérité, les souvenirs et les espérances. Au haut de la table était la *novi*, merveilleusement timide, et toute brillante des bijoux qu'elle avait reçus, scintillants sur son spencer noir de velours. On avait servi le *raito* (capilotade d'anguilles). Deux nappes superposées l'une sur l'autre avaient déjà été enlevées ; sur la dernière on avait placé les *poumpos*, gâteaux à l'huile, quand le père se levant brisa un morceau de pain et le fit circuler, pour qu'il s'arrêtât à la jeune fille la plus sage, celle qui devait se marier la première. Le morceau de pain, *lou courchoun*, symbole de sagesse et de bonheur, arriva entre les mains d'une jeune Arlésienne, à la figure romaine, à la chevelure pressée dans un bandeau de velours noir couronné d'un double nœud ; celle-ci le reçut, en rougissant, aux applaudissements de tous les convives ; on but alors le *saouvo-cristhian*, liqueur composée d'eau-de-vie et de grains de raisins, et on chanta. C'était une *chanson de mai*, qui se chante pendant le mois de mai, où la superstition ne permet pas aux Provençaux de se marier, mais où les jeunes gens plantent des mâts devant la maison rustique de leur fiancée, avec un bouquet au bout ; dans cette chanson, le sentiment est personnifié par une fleur, suivant une tradition héritée, dit-on, des Sarrasins.

Voici le couplet de la déclaration :

Iéu vous presènti, bello, la ferigoulo ;
Sabés qu'elo es bello en touto ouro,
Encaro mai quand es flourido :
Vous eimarai touto ma vido.

[Belle, je vous présente le thym,
Vous savez qu'il est beau en toute heure,
Mais plus encore quand il est fleuri ;
Je vous aimerai toute ma vie.]

Une crainte effleure la pensée de l'amant :

Iéu vous presènti, o bello, la vióuletto :
Sias dins moun couer touto souleto,
Mai pèr iéu serié doulourous
Se dins voueste couer n'i 'avié dous.

[Belle, je vous présente la violette
Vous êtes dans mon cœur toute seulette,
Mais pour moi serait douloureux,
Si dans votre cœur il y en avait deux (amants).]

Un couplet de plainte vint ensuite :

Iéu vous presènti, bello, lou roumaniéu,
Que lou matin vous lou cuiéu
E que lou sèr vous lou pourtàvi
Pèr vous prouva que vous eimavé ;
Mai, bello, se m'eimas plus iéu,
Rendés-me moun gai roumaniéu.

[Je vous présente, belle, le romarin,
Que le matin, pour vous, j'ai cueilli,
Et que le soir, je vous ai porté
Pour vous prouver que je vous aimais.
Mais, belle, si vous ne m'aimez plus, moi,
Rendez-moi mon joyeux romarin.]

Enfin, un plaisant vint, au grand scandale de plusieurs, chanter le couplet de la rupture :

Iéu vous presènti uno mato d'ourtigo :
Bello, serès plus moun amigo,
Vési qu'avès tròu de pounchoun,
Maridas-vous em' un cardoun.

[Je vous présente une touffe d'orties;
Belle, vous ne serez plus mon amie,
Je vois que vous avez trop de pointes,
Mariez-vous avec un chardon[1].]

[1] Trois de ces couplets (le premier, le deuxième, le quatrième) concordent à peu près avec le texte des *Aubades de Mai (Aubado maienco)* que Mistral a recueilli et publié dans son journal, *l'Aioli*, n° 48 (27 avril 1892). Le troisième couplet manque à Mistral ; il a deux vers de plus que les autres. Je dois ces renseignements à l'obligeance érudite de M. Jules Ronjat, qui a bien voulu veiller à la correction de ces textes provençaux.

Enfin la table fut levée ; les jeunes gens sortirent pour reparaître bientôt, vêtus d'une tunique blanche, fort courte, passée sur leur pantalon et ornée de nœuds et de rubans ; un joueur de galoubet et de tambourin donna le signal de la danse : les jeunes filles armées de quenouilles, et les jeunes gens de fuseaux, commencèrent un quadrille, les danseuses filant en cadence, les danseurs tournant les fuseaux, et les symétriques mesures se brouillaient et se débrouillaient avec aisance. Puis on plaça au milieu d'eux une perche, du haut de laquelle pendaient des cordons et des tresses de toutes couleurs : chacun des danseurs s'empara d'un des cordons, puis s'éloignant de manière à ce que, tendus, les cordons et les tresses fissent un cône parfait, ils sautaient en cadence, et nouaient des chaînes successives enlaçant régulièrement les *cordélos*, qui recouvraient la perche d'une natte à carreaux correspondants et diversement colorés ; puis, dansant en sens contraire, ils défaisaient leur ouvrage. Ce furent aussi les vieilles danses des aïeux, vives, pittoresques, naïves, auxquelles n'aurait pas convenu l'harmonie de l'instrumentation moderne ; mais le galoubet, cette espèce de fifre sauvage, et le tambourin, espèce de tambour long à peau flasque et battue sourdement par une seule raquette, aidaient l'imagination à rétrograder de plusieurs siècles dans le passé. Jeux purs et simples, vous remuiez plus doucement les cœurs de ces villageois que les bals, où s'étalent des épaules nues et blanches, irradiées à la lumière des lustres ! Tisseur se retira, délicieusement impressionné par ce spectacle original, et il méditait, en se couchant, la parole d'un vieillard de la noce : « Les *novi* n'éteindront point leur lampe, parce que celui qui l'éteindra mourra le premier ; elle brûlera jusqu'au matin, si la mère de la mariée ne vient pas l'enlever. »

Le lendemain, Tisseur fit le tour des Martigues, cette

Venise de la Provence, qui, humble villageoise, baigne ses pieds dans l'eau, comme la Venise de l'Italie, qui se mire dans l'Adriatique. Pour jouir de la vue sur l'étang de Berre, il monta sur le rocher des Trois-Frères, et se souvint de ce que rapporte la chronique : un fermier avait trois fils, l'un aveugle, l'autre borgne, le dernier ayant les deux yeux. Celui-ci, à la mort du père, fit pour lui une part énorme, une médiocre pour le borgne, une toute petite pour l'aveugle ; mais le ciel ne permit pas cet injuste partage, et les trois tas de blé furent changés en rochers. La moralité de cette chronique n'est pas apparente, mais les Martigaux interrogés n'en savent pas davantage, ils répètent ce qu'ils ont appris. Du reste, les Martigaux ont une réputation de simplicité proverbiale : en Provence, on raconte d'eux mille inepties, où les ânes sont toujours pour quelque chose. C'est un Martigal croyant que son âne a avalé la lune, et voulant la faire rendre à tempêtes de seringues ; c'est un âne qu'un Martigal étrangle, en le pendant à une corde, parce qu'il voulait lui faire manger un chardon au sommet d'un clocher. Les Martigaux sont dans le Midi ce que sont dans le Nord les Champenois. Pourtant la Champagne a donné naissance à La Fontaine ; Martigues s'enorgueillit d'avoir produit Gérard Tenques, fondateur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Le lendemain, sur l'étang de Berre où le vent soufflait avec violence, Tisseur goûta la volupté d'une promenade sur une barque, que le mistral agitait en tous sens ; à l'entrée du port, il monta au sommet de la tour carrée, dans la lanterne du phare, et s'emplit les yeux d'immensité, pendant que son esprit méditatif songeait à ce phare, « immobile à tout vent, veillant à toute nuit, pareil à la conscience au milieu des tempêtes morales, espérance du ciel placée aux confins d'une autre vie ». Puis une tartane, sortie par le gros temps, pro-

pice à la pêche, consentit à le prendre à son bord, et sept heures durant il vibra d'un enthousiasme romantique et sincère : caché derrière la voile, il entendit le sifflement du vent, il admira la mer agitée et fumante, qui fouettait les flancs du navire, mouillait de pluie le tiers de la voile ; à la cime de chaque vague il croyait voir le dos de neige d'un agneau qui se noie, et cette forêt palpitante de toisons blanches lui semblait un troupeau candide et sans fin nageant au sein des mers.

Il fallait rentrer à Marseille. La diligence était passée ; Tisseur se mit en route, seul, à pied. La lune brillait au ciel, au milieu d'un champ d'azur, agathe cristalline, veinée de lait ; la nuit, délicieusement belle, apportait la fraîcheur et le délassement. Dans l'obscurité, il aperçut les Pennes, sur la gauche, au sommet d'une colline, comme une ville suspendue, aérienne, fantastique. Elle semblait trembler aux feux de la nuit, et on eût dit que ce mystérieux ébranlement produisait le carillon des cloches qui annonçait l'heure de la prière. Dans un hameau, sur le bord de la route, Tisseur entra dans une église ; le prêtre, tourné vers les fidèles, donnait la bénédiction, pendant qu'un chœur de jeunes filles chantait :

Amablo e glouriouso maire
D'aqueste adourable garçoun,
Pèr que lou ser viguen coume lou deven fabre,
Proutegis-nous, toujour, toujour, n'avèn besoun.

[Aimable et glorieuse mère
De cet adorable garçon,
Afin que nous le servions bien comme nous devons le faire,
Protège-nous toujours, toujours, nous en avons besoin.]

CHAPITRE III

D'AIX A ARLES

Par Salon, Lamanou, Orgon, Saint-Rémy, Tarascon, Montmajour.

Aux vacances de Pâques 1834, V. de Laprade et Barthélemy Tisseur firent dans l'est et dans le nord du département, non plus une simple excursion, mais un véritable voyage, qui les entraîna jusqu'à Tarascon.

D'abord, ils roulèrent sur la route d'Aix à Salon dans une mauvaise berline, ouverte à la poussière et au vent. Ils avaient avec eux, pour tromper l'ennui du chemin, un Belge, grand admirateur de Louis-Philippe, le *roé de notre choé*, comme il disait, négociant en chardons, et bien digne de disputer leur nourriture aux animaux *chardonphages*.

Arrivés à Salon, et délivrés de leur Belge, ils se firent conduire à l'église moderne de Saint-Michel ; après avoir traversé quelques rues sales, ils parviennent à un carrefour où une quarantaine d'enfants, armés de maillets, faisaient un sabbat épouvantable, en frappant avec des bûches de bois les portes des maisons. « Où est l'église Saint-Michel ? » « Ici, messieurs », et leur doigt désignait une mauvaise porte, sur laquelle ils frappaient à coups redoublés. C'était leur façon de célébrer les Ténèbres du Mercredi Saint, et de s'associer au *Miserere*, qui se chantait dans l'église.

De Saint-Michel, un marguillier les conduisit à Saint-Laurent, église ouverte seulement le dimanche. Vint à

passer un pénitent bleu, sonnant une cloche à coups lents et lugubres. « Frère, que sonnez-vous ? lui dit Tisseur. — L'agonie d'un frère et la fête de demain. » « Voyez-vous, leur expliqua le marguillier, le bon usage s'est conservé à Salon de sonner quand un pénitent meurt ; et comme c'est demain le Jeudi Saint, on sonne pour Dieu en même temps que pour l'homme. » L'homme bleu, tout en continuant à baller sa cloche, entra, malgré sa cagoule, dans de longs détails ; au détour d'une rue, il les quitta : « Passe, passe, marguillier de mort, murmura Laprade, comme une révélation sinistre, annonçant le glas qui tintera sur la tête de chacun ! »

L'église Saint-Laurent, bâtie sur une plate-forme, à côté de la chapelle des pénitents, élève fièrement sa flèche à pyramide quadrangulaire, aux arêtes garnies de fleurons.

Ils visitèrent d'abord la salle des délibérations de la fabrique, remarquable par sa mauvaise tenue et la laideur de ses bustes de saints dorés ; puis, dans la nef gauche de l'église, ils trouvèrent la chapelle où est enterré un chambellan de Jean Casimir, roi de Pologne ; c'est une tombe qui a été ouverte et fouillée, car on espérait y trouver l'ancienne bannière or et argent des pénitents, qui, disait-on, y avait été cachée ; mais les fouilles furent vaines.

Une autre chapelle, celle de Nostradamus, contient simplement une tombe enfermée dans le mur, sur lequel sont creusés deux petits cadres, où reposent deux portraits, le père et le fils, défendus par une grille de fer. Au-dessus des tableaux on lit :

CLARISSIMI OSSA MICHAELIS NOSTRADAMI UNIUS OMNIUM
MORTALIUM JUDICIO DIGNI CUJUS PÆNE DIVINO CALAMO
TOTIUS ORBIS EX ASTRORUM INFLUXU FUTURI EVENTUS
CONSCRIBERENTUR. VIXIT ANNOS LXII, MENSES VI, DIES XVII.
OBIIT SALONE, ANNO MDLXVI, QUIETEM POSTERI NE INVIDETE,
ANNA PONTIA CERULLA SALONIA CONJUGI OPTAT. V. FELICIT,

Au-dessous de cette épitaphe est placée l'annotation que voici :

RELIQUIÆ MICHAELIS NOSTRADAMI IN HOC SACELLUM
TRANSLATÆ FUERUNT POST ANNUM 1789,
EPITAPHIUM RESTITUTUM MENSE JULIO, ANNO MDCCCXII

Le médecin vétérinaire de Salon, qui avait étudié à Lyon, compléta pour nos deux voyageurs l'histoire de Nostradamus. Sa renommée, leur dit-il, était si grande, qu'à sa mort le peuple de Salon le proclama sorcier. Le clergé fit alors des difficultés pour l'enterrer dans l'église ; on entra en pourparlers : le résultat fut qu'on enterra le corps dans le mur de l'église des Cordeliers, de sorte que le cadavre n'était ni dans l'église, ni en dehors. Au temps de Nostradamus, on connaissait déjà le juste-milieu.

A la révolution, les os du prophète furent profanés et sa tombe brisée ; mais les Salonais, fidèles à sa mémoire, recueillirent pieusement ses reliques, et les placèrent plus tard dans l'église de Saint-Laurent, où l'ancienne épitaphe fut rétablie. Les restes de Nostradamus, pendant ces péripéties, furent l'objet de profanations scandaleuses ; Tisseur, en effet, vit à Tarascon quelqu'un qui prétendit avoir bu dans le crâne de Nostradamus, afin de narguer une de ses prophéties, annonçant malheur à qui fouillerait ses cendres.

« Dérision de la gloire humaine ! s'écria Tisseur. Le médecin et le conseiller des rois Henri II et Charles IX ; le prophète, dont la réputation fut européenne, n'est plus désormais que le rival de Mathieu Lensberg ! Pourtant, ne rions pas trop de la crédulité de ces âges ; quand nous lui opposons notre raison et notre science, Nostradamus, surgissant de son cercueil, ne pourrait-il pas s'écrier :

..... la raison,
Gouffre où l'on jette tout et qui ne peut rien rendre,
Doute aveugle qui nie à défaut de comprendre.

« Dans quelques siècles, plusieurs de nos sciences ne feront-elles pas rire nos neveux, comme l'astrologie de nos ancêtres excite notre moquerie? Il n'y a guère que les arts dont la gloire soit éternelle ! »

Dans la ville, la maison du prophète de Salon ne montra aux voyageurs qu'un fragment d'écusson, représentant Nostradamus : « Si l'écusson dit vrai, s'écria Laprade, l'astrologue, qui avait la sagesse d'Esope, en avait aussi la laideur. »

Comme Laprade et Tisseur devaient voyager toute la journée à travers les montagnes, ils prirent un guide. Les voilà cheminant à travers des rochers marqués de distance en distance par les stations du Chemin de la croix, et après une heure de marche ils arrivèrent à Sainte-Croix. Pendant que leur guide se reposait, ils allèrent visiter les ruines de *Salonum*, où fut autrefois l'ancien Salon ; ces ruines ne sont qu'un amas de pierres, quelques fondements, quelques trous dans les rocs où reposaient les poutres.

Au-devant du rocher était la chapelle de Sainte-Croix, où les pénitents de Salon venaient, une fois l'an, entendre la messe. Une statue de la Madeleine en faisait tout l'ornement.

Les deux amis traversèrent ensuite Aurons et arrivèrent à la maison basse. Là, gisaient les restes d'un temple romain, une grande colonne cannelée, d'ordre corinthien : telle la colonne de Bossuet, seule debout sur les ruines de son temple, comme le courage qui n'est point abattu, quand les hommes et les choses qui s'appuyaient sur lui se sont écroulés !

Ils laissèrent à leur gauche le puy de Vernègues, traversèrent Alleins, et entrèrent dans le vallon qui conduit à Lamanou. Le vent, qui sur les collines soufflait à les renverser, soulevait sur la grand'route un brouillard de

poussière, et sur la Durance un brouillard d'eau ; le vent ne se faisait plus sentir dans cette vallée, où de nombreux chênes verts tranchaient sur l'aridité des rochers.

Au bout du vallon, ils quittèrent leur guide, et traversèrent dans une plaine les canaux de Boisgelin, de Craponne, d'Arles, d'Istres, de Saint-Chamas ; enfin, ils arrivèrent à Lamanou, gracieusement situé au bas d'une montagne. Lamanou, fier du château de son seigneur, des cinq canaux qui arrosent ses pieds, des arbres qui tapissent son rocher, s'étend plaisamment au soleil, avec sa petite église et une tour à colombier. Sur la crête de la montagne, les rochers se disposent en un amphithéâtre, qui est bordé intérieurement de grottes, ouvrages que dans le pays on attribue aux Sarrasins.

En longeant le canal Boisgelin, nos voyageurs atteignaient, vers le soir, Orgon. Leurs yeux étaient occupés à considérer les médiocres ruines d'un ancien château qui couronne le village, et surtout la voûte hardie d'un canal, qui traverse la montagne de part en part, lorsque, tout à coup, surgissent des gendarmes qui leur demandent leurs passeports. Nos jeunes gens les avaient oubliés à Aix. « Suivez-nous chez M. le Maire. » Dix minutes après, ils entraient dans un mauvais taudis. Un homme déjà âgé, nu jusqu'à la ceinture et coiffé d'un bonnet blanc, était occupé à pétrir de la farine : c'était M. le Maire d'Orgon. Il essuya la pâte de ses bras, ôta son bonnet et donna gravement audience aux deux prévenus. Allaient-ils voir un autre Reboul ? Hélas ! non, c'était un véritable *briocheur* en bon sens et en administration. Il ne savait que répondre aux gendarmes. Enfin, après une demi-heure de conciliabule, et surtout de silence, les voyageurs obtenaient leur élargissement.

Le lendemain, après trois heures de route, ils entraient à Saint-Rémy : là, près d'une chaîne de roches, ils virent

un arc de triomphe, dont le fronton était presque entièrement abattu, et dont les colonnes étaient brisées par places ; ainsi mutilé, il était fier comme une tête découronnée ; la tradition n'a pas conservé le nom du triomphateur qui passa sous ces arceaux.

A côté, se dressait un tombeau de plus de cinquante pieds d'élévation. « Pensée profonde ! dit Tisseur, placer le tombeau d'un grand près de son arc triomphal ! le monument de mort coudoyant le monument de gloire ! Rome a-t-elle voulu donner à l'avenir la traduction matérielle de l'exemple vivant qu'elle donnait à ses contemporains, quand l'esclave, monté près du triomphateur, mêlait des injures aux applaudissements de la foule ! » Le tombeau avec son piédestal, sa niche ouverte à quatre cintres, et sa rotonde à colonnes, dominait et semblait écraser l'arc de triomphe. Le temps même avait pris le parti de la mort contre la gloire : il avait abattu le fronton de l'arc et brisé ses colonnes : le tombeau, il l'avait laissé intact !

Et comme si, à côté de la voûte triomphale, un tombeau antique n'était pas assez pour en faire sentir tout le vide, voilà que les modernes avaient placé dans le voisinage un établissement de fous !

Laprade et Tisseur visitèrent cette maison où les malades étaient soignés surtout par les airs mélodieux que jouait un orgue.

Tisseur murmura à son ami les vers d'*Hernani* :

... Car la musique est douce,
Fait l'âme harmonieuse et, comme un divin chœur,
Eveille mille voix qui chantent dans le cœur.

On leur dit aussi que, le dimanche, les fous dansaient au son de cet orgue. Des dames et des demoiselles de Saint-Rémy, possédant toute leur raison, venaient danser avec

eux, les unes par charité, les autres pour leur propre plaisir. Le spectacle eût été curieux.

Tarascon est à trois lieues de Saint-Rémy, couché sur la rive gauche du Rhône, en face de Beaucaire. L'ancien château du roi René n'était plus qu'une forteresse, flanquée de quatre tours, et s'élevant fièrement au bord du fleuve. Nos voyageurs virent des prisonniers, et leur cœur se serra à la vue des malheureux que l'on enfermait jusqu'à trois à la fois dans des cachots, éclairés par un trou, et ayant huit pieds de long sur quatre de large.

Ils montèrent successivement au sommet de deux de ces tours, d'où ils jouirent d'une vue magnifique sur Tarascon, avec ses toits plats ou aigus, dominés par le clocher de Sainte-Marthe; au pied, coulait le Rhône majestueux, chargé des souvenirs de la petite patrie ; en face, se dessinait Beaucaire, comme une silhouette noire se détachant sur un couchant d'or et de rose ; les ruines du château de Beaucaire se découpaient en tremblant au milieu d'un fluide enflammé, tandis que le gigantesque pont Seguin, jeté pour ainsi dire sans soutien, sur l'immensité du fleuve rapide, ressemblait à une pensée qui s'élance dans le domaine de l'intelligence.

Quand ils entrèrent dans l'église Sainte-Marthe, le crépuscule leur permit à peine de deviner une multitude de femmes qui faisaient les stations du Vendredi Saint. L'office s'achevait ; quelque chose de lugubre était dans l'air et sympathisait avec l'âme ; de la chapelle souterraine de Sainte-Marthe, qui est toute en marbre noir, avec le seul tombeau de la sainte en marbre blanc, les visiteurs entendaient le murmure des lamentations du Vendredi Saint, et l'âme se prenait à soupirer, comme la Cymodocée de Chateaubriand, élevant sa voix dans les catacombes de Jérusalem.

Le monstre hideux de la Tarasque ne les intéressa pas, ni

le canal de Beaucaire, ni les allées d'arbres où se tient la foire célèbre.

A quatre heures du soir, ils étaient à Montmajour, sur l'emplacement des ruines majestueuses et vénérables, qu'ont laissées et la petite chapelle bâtie par saint Trophime, et le couvent que fonda Childebert, et celui que Louis XIV fit élever sur le même emplacement. Ce dernier se reconnaissait encore au grandiose des voûtes, des escaliers écroulés, des colonnes plaquées et de l'architecture grecque appliquée au cloître. Quelque chose du grand siècle y respirait, de ce temps, a dit Verlaine,

> Où Maintenon jetait sur la France ravie
> L'ombre douce et la paix de ses coiffes de lin.

Une seule rampe d'escaliers était encore debout ; et pour monter sur la terrasse et visiter l'intérieur du couvent, il fallait grimper à travers les ruines, les pierres ébranlées et brisées. Rien que le silence, dans l'intérieur du cloître, et quelques vagues souvenirs se jouant à travers ces débris, comme ces masses d'ombres et de soleil que le vent semble agiter.

Ils parcoururent ces ruines dans tous les sens, pénétrèrent jusque dans les caves, où sans doute depuis bien longtemps nul n'avait mis les pieds, se plurent à cette visite désordonnée, grimpant sans cesse pour redescendre et ensuite remonter, comme en un labyrinthe ; puis, couchés sur quelques pierres, ils écoutèrent siffler le vent, et à la vue du soleil, au couchant duquel Arles baignait ses dentelures, ils devisaient mélancoliquement, et Tisseur disait : « Le catholicisme, qui, comme le soleil, marche à cette heure à sa décadence, ne ressuscitera-t-il pas un jour, glorieux comme lui ? »

Au couvent de Childebert, logeait la seule famille qui

habitât aux environs; un sourire vint aux lèvres de nos voyageurs, quand ils virent deux petites filles, gracieuses, insouciantes, qui folâtraient sur des tombes: deux fleurs croissant en paix sur ces débris! Mais, sur la porte, une enseigne presque effacée, portait ces mots: *Entrée de la guinguette*, et cette profanation ramena leurs pensées mélancoliques.

Sur une croupe plus basse de la montagne, à soixante pas de là, ils allèrent voir la petite chapelle de Sainte-Croix, que la tradition dit avoir été bâtie par Charlemagne, en mémoire du triomphe qu'il remporta en ces lieux contre les Sarrasins. Derrière la chapelle était un cimetière muré, où les moines se faisaient enterrer: il n'y avait plus que de l'herbe verdoyante sur ceux qui « du silence du cloître, dit Chateaubriand, passèrent au silence de la mort ».

Autour de la chapelle et du cimetière des moines, ils virent un autre cimetière, plus immense: le champ de bataille où, d'après la tradition, Charlemagne battit les Sarrasins, et sauva l'Occident de la barbarie: c'était un rocher grisâtre, parsemé de taches de verdure, en forme de bières; chacune de ces taches représentait une fosse creusée dans le roc vif, et où le cadavre avait été enseveli. Le vent et les orages avaient vidé plusieurs de ces fosses; Laprade et Tisseur remarquèrent que dans aucune on n'avait manqué de creuser le trou où devait reposer plus mollement la tête du cadavre. Ainsi l'homme veut que les commodités de la vie le suivent jusque dans la mort! Ils descendirent dans une des tombes, s'y reposèrent, et tirant quelques fruits emportés avec eux, ils les mangèrent, là où des vers avaient dévoré des corps d'hommes. Ce contraste romantique fut la dernière des impressions éprouvées par nos jeunes gens qui, depuis trois heures, parcouraient ces ruines, ces chapelles, ces cime-

tières. Au dehors, ils retrouvèrent la vie et le mouvement.

Une heure plus tard, entrant dans la ville d'Arles, Tisseur récitait les vers d'Ausone :

Pando duplex arelata tuos blanda hospita portus
Gallula Roma Arela.

Il faisait nuit, ils imaginaient que la poussière foulée sous leurs pieds avait été respectée par les vents et les orages, que c'était encore cette même poussière broyée par quinze siècles, et accrue jour à jour par les débris des hommes et des monuments. Les dernières lueurs du crépuscule, les bruissements du Rhône, le bruit des cloches carillonnant le jour de Pâques sur un mode mélancolique, tout contribuait à leur faire voir cette ville à travers le prisme de la poésie et du passé.

Dès le lendemain matin, ils étaient au cloître Saint-Trophime. Qui n'a devant les yeux cette cour carrée, environnée de quatre galeries voûtées, et soutenues du côté de la cour par une suite d'arches appuyées sur de petites colonnettes ? Ces colonnettes frêles, élégantes, élancées, rondes ou octogones, aux chapiteaux variés, formés de feuilles d'acanthe, ou d'olivier, de fruits ou d'anges, ou de saints contournés au-dessus du fût, s'élèvent sur un double rang, de manière que chaque petite arche fût supportée sur quatre de ces colonnes. De distance en distance, sont creusées dans les piliers des niches ornées de dentelles gothiques, et où sont des statues d'évêques, de saints ou d'apôtres.

L'architecte de ce cloître merveilleusement mélancolique est aussi inconnu que les moines qui se sont promenés sur ces dalles ; ou plutôt, plusieurs architectes ont successivement apporté leur somme de travail et de génie à cette demeure de la paix. Car tous les ordres d'architecture s'y font voir :

des quatre voûtes des quatre galeries, l'une se contourne en plein cintre romain, l'autre se veine déjà de quelques essais moitié gothiques, ornés de quelques nervures; une seule est parvenue à la pure ogive. Au moyen âge les monuments étaient comme la famille : ils s'élevaient lentement avec la foi catholique, et conservaient la trace des perfectionnements successifs. De nos jours, on produit en quelques mois, mais c'est presque toujours en avortant.

Longtemps, ils se promenèrent dans ce cloître ; à l'ombre de ces colonnettes, ils évoquaient le passé : des moines à la barbe blanche murmurant de saintes prières, vêtus de la bure et du cilice, absorbés dans le soin de leur perfection intérieure, ou préoccupés de l'avenir terrestre des hommes, et criant au Seigneur : *Que les nations soient heureuses en te louant maintenant et à jamais.* « Moines ! s'écria Tisseur, votre souhait était vain ; nations ou individus, nous ne sommes aujourd'hui ni croyants, ni heureux ! »

Laprade fit remarquer à son ami, au coin d'une des galeries, dans une petite niche, une statue de la Vierge, devant laquelle brûlait une lampe qui semblait entretenue perpétuellement : « N'est-ce pas, cher ami, dit-il, que cette idée religieuse, matérialisée ici, parfume ces ruines d'un génie plus pur et plus suave, alors que surtout, comme aujourd'hui, on entend les derniers soupirs de l'orgue de Saint-Trophime se mêlant aux chants de l'Alleluia ? » L'imagination de Tisseur peuplait ces galeries désertes des nonnes, qui, dans *Robert le Diable*, étalent leurs danses et leurs séductions infernales : dans une éloquente improvisation, il fit descendre de leurs niches toutes ces statues qui reposaient immobiles sous ces arceaux. « Descendez, leur cria-t-il, animez-vous ; tandis que les filles d'*enfer* dansent dans le *préau*, vous, saints et saintes, priez Dieu ; la frêle huma-

nité soutient un terrible combat avec les esprits d'outre-tombe ; levez vos mains au ciel ; quand Moïse tenait ses bras levés vers les cieux, les Israëlites l'emportaient sur les Amalécites, et quand il les rabaissait vers la terre, les Hébreux cédaient à leur tour. »

L'église Saint-Trophime, qui est attenante au cloître, leur parut magnifique, surtout avec son portail, orné de douze statues qui, graves et raides dans leurs niches, se noircissent à l'ombre de la cathédrale, comme des démons qui orneraient le vestibule d'un pandémonium.

En face de l'église Saint-Trophime, ils virent l'ancienne église Sainte-Anne, devenue un musée, et toute remplie de tombeaux, de colonnes, de vases, d'objets antiques ; ils ne s'y arrêtèrent pas, car ils aimaient les *antiquités* sur place et non pas classées et numérotées comme dans un musée.

La voûte bizarre et presque plate de l'hôtel-de-ville, construit sur les dessins de Mansard, leur parut un chef-d'œuvre de hardiesse.

Enfin, sur la même place, ils admirèrent le fameux obélisque d'Arles, le seul monolithe qui ait été taillé hors d'Egypte, et qui placé d'abord dans le cirque et consacré aux Empereurs, fut ensuite enfoui dans la terre, découvert et placé là ; successivement, le nom de César s'était changé en celui de Louis XIV, et de Napoléon ; sous la Restauration, il fut dédié aux Bourbons ; en 1834, les dédicaces étaient effacées, et l'obélisque attendait quel serait le monarque ou le pouvoir que lui, courtisan de pierre, serait chargé de flagorner de ses menteurs hiéroglyphes ; en attendant

Lev' al cielo son ambitioso capo.

Le théâtre antique est tout près de là ; de cet asile de bruit et de tumulte, il ne restait debout que deux colonnes

s'élevant seules au milieu de toutes les fondations mises à découvert par des fouilles.

Mais voilà les arènes, monument gigantesque, chargé de la poussière de quinze siècles, orgueilleux de son triple étage, de ses triples galeries, monument au contour si colossal, qu'on ne croirait pas voir un ouvrage humain, mais un amphithéâtre de rochers, que les siècles et les orages avaient sculpté et décoré d'une ceinture d'arches, embrassant dans sa guirlande de pierre le ciel si pur et si chaud du Midi.

Laprade et Tisseur parcoururent les souterrains, les galeries, les caves de bêtes féroces, les chambres de gladiateurs, les flancs de ces montagnes percées à jour, les gradins aux trois quarts écroulés : « C'est là, disait Tisseur, que quarante mille spectateurs assistaient à l'agonie des fauves et des gladiateurs, se complaisant au spectacle des ruisseaux de sang et des cadavres mutilés et broyés... Applaudissez, applaudissez !... car c'est l'heure de la volupté et de l'ivresse, de la fureur et de la gloire, du crime et du sang. Le peuple-roi s'épanouit d'aise à humer l'odeur de ce bon sang d'esclave, si fumant et si savoureux, et le *vélarium* laisse suinter goutte à goutte des essences de rose ! »

Couchés au soleil sur une large dalle, les deux amis s'abandonnaient à ces vains jeux de l'imagination. Autour d'eux, tout était vide et silencieux ; l'inscription qu'ils voyaient sur quelques gradins : *loca data,* n'était qu'imposture : proconsuls ou sénateurs ne venaient plus s'y asseoir ; *loca danda*, place à donner, cette inscription-là était la seule qui fût encore vraie, celle qui pouvait se mettre à chaque siège : *loca danda*, place à donner.

Leur pensée allait à ce peuple, pour qui les tragédies théâtrales ne suffisaient pas et qui voulait de véritables drames, du véritable sang. Quel échantillon de ces plaisirs que

ce monument qu'il nous a légué à travers les siècles ! Ce peuple qui, pour faire bénir sa tyrannie, jetait ainsi aux vaincus un théâtre ou des arènes, comme on jette au dogue enchaîné un morceau de viande pourrie, n'avait-il pas dépassé sa mission? Il fut balayé par Dieu, qui voulait une nouvelle matière à la civilisation du Christ et de la liberté. Une forte éducation sera donnée à ces nations nouvelles, concluait Tisseur, afin qu'il se forme, non pas un *peuple-esclave*, décoré du beau nom de *peuple-roi*, mais un peuple vraiment libre, envoyant aux nations ses sœurs, non plus les fers de Rome, mais l'émancipation française !

Un *cicerone*, qui sortait de la petite maison, bâtie sur une galerie des arènes, venait de les apercevoir : « Ces Messieurs, leur dit-il, veulent visiter les arènes? » « Il y a deux heures que nous les visitons. » « Oh ! c'est égal ! je vous instruirai. » Et le brave homme se mit à débiter comme un perroquet un passage de l'histoire d'Arles, par Lalauzière. Mais il y faisait des transpositions, et ses renseignements étaient autant d'absurdités : « Ces tours que vous voyez, disait-il, ont été bâties par César, et ce sont les pestiférés (les Sarrasins) qui ont construit l'amphithéâtre. » Tisseur lui demanda d'où lui venaient ces renseignements ; il tira de sa poche un papier tout crasseux, sur lequel étaient écrites quelques pages de Lalauzière. « Votre papier, lui dit Tisseur, attribue l'amphithéâtre aux Romains, et les deux tours aux Sarrasins qui les élevèrent pour se défendre dans les arènes. » « Oh ! voyez-vous, répondit le *cicerone*, je n'ai pas encore eu le temps d'apprendre mon papier ; il n'y a que quelques jours que je suis gardien. » « Alors, merci ; nous allons encore faire un tour aux arènes, et nous vous paierons en sortant. »

Il leur restait à voir Notre-Dame de Grâce, ce vaste champ raviné, tout parsemé de tombes, terminé par une

chapelle alors inachevée. Le champ s'ouvre par une petite chapelle dite de la Croix, où il est impossible d'entrer, car la porte en est murée : serait-ce un symbole de la porte du ciel, quelquefois murée à un repentir trop tardif? Vient ensuite la chapelle des Porcelets, de cette noble famille, dont un ancêtre sauva Richard d'Angleterre aux Croisades, dont un autre put seul échapper au massacre des Vêpres Siciliennes. A gauche, le champ est borné par la chapelle de la *Genouillade*, que la tradition dit avoir été construite en mémoire d'une apparition de Jésus, venant du ciel pour bénir Notre-Dame de Grâce, au moment où des évêques réunis se cédaient mutuellement cet honneur et priaient le ciel d'indiquer le plus digne.

C'est entre ces chapelles que s'étend et se replie le champ tout hérissé de tombeaux, qui a valu à Arles le nom de ville des morts, Nécropolis. C'est, en effet, une multitude effrayante de tombeaux, ensevelis à moitié, couchés sur le flanc ou sens dessus dessous ; brisés ou entiers, se coudoyant les uns les autres; voilés ou dépouillés de leur couvercle, vides ou pleins de ronces et de terre.

Les tombeaux ont été taillés dans des blocs séparés, lourds, mobiles et qu'on avait enfouis ici dans la terre. Laprade et Tisseur se demandaient quelle révolution les en avait arrachés, quel tremblement de terre ou quelle inondation du Rhône les avait mis à découvert comme des ossements arides que le fossoyeur rejette du sol, quand il creuse une nouvelle fosse.

De ces tombes, les unes sont à plusieurs places et portent parfois une séparation formée par une mince feuille de pierre : ainsi dans cette dernière couche de mort, des époux ont voulu reposer côte à côte, comme dans leur lit de noces. O mort, ta pourriture aura su les réunir plus étroitement que l'amour !

Ils virent d'autres sépulcres qui portaient encore non entièrement effacées les lettres traditionnelles D. M. *(Dis Manibus)*, ou D. O. M. *(Deo omnipotenti Maximo) :* ainsi une seule lettre suffit à distinguer les tombeaux païens des chrétiens ; encore la plupart sont-ils trop usés par le temps, pour permettre de reconnaître s'ils renfermaient un croyant de Jupiter ou un disciple de Jésus.

Nos voyageurs se rappelèrent, en effet, que les habitants de la Gaule Narbonnaise envoyaient leurs cadavres sur les radeaux du Rhône, pour qu'ils fussent ensevelis à Arles; ces cadavres portaient dans leur bouche le prix de leur sépulture, l'obole d'outre-tombe. Saint Trophime, ensuite, changea ce champ de repos en un cimetière chrétien ; on continua à se faire enterrer à Arles de toutes les parties de la chrétienté, et au moyen âge on faisait vœu d'y être enseveli, comme d'aller en Palestine.

Laprade cita les vers de Dante, qui compare une des plaines de son enfer, à cette plaine arlésienne, toute hérissée de tombeaux. Tisseur disait, à la vue de ce champ de mort, sa douloureuse pitié pour notre immortalité d'ici-bas, et gémissait sur ces tombes ouvertes, profanation permanente, que tous les touristes viennent visiter : « Une charrette passe indifféremment à travers ces allées; quelques brebis laissent leur laine aux broussailles. Le passant siffle, et ce champ reste ainsi désolé, sans pensée, ni prière ! » Et tous deux, s'étant écartés jusqu'aux fermes voisines, purent voir des tombes des Aliscamps servir de bachot ou de réceptacle à fumier; dans l'un, un porc grognait et buvait !

Nécropolis ! oui ce champ est bien l'empire de la mort ; nulle part, elle ne règne mieux en souveraine, non seulement sur les hommes, mais encore sur leurs tombeaux, qu'elle a brisés comme eux. Les deux amis sentaient profondément toute l'étendue de cette puissance fatale de la

mort, dont les ruines et les cadavres sont les trophées. C'est avec une mélancolie profonde qu'ils dirent adieu aux Aliscamps et à leurs ombres désolées. Nulle ville ne les avait émus si vivement; nulle part, ils n'avaient senti des impressions aussi poétiques et aussi sublimes, que sur les ruines et les tombeaux de Nécropolis! Un vers de Jean Tisseur chanta dans leur mémoire :

Ainsi qu'un cimetière, Arle a ses vieux tombeaux.

Tout le *romantisme* de la Provence se découvrait ainsi aux yeux émerveillés de nos deux Lyonnais.

CHAPITRE IV

EXCURSION A LA SAINTE-BAUME

Les excursions de Tisseur et de Laprade avaient parfois un caractère de gaieté folle et charivarique : ainsi, partis à la Sainte-Baume, avec trois compagnons, dont un *jésuite*, comme on disait alors, et deux *bons viveurs*, leur promenade fut une explosion de bonne et joviale humeur. Cependant, pour que l'art et la poésie y trouvassent aussi leur compte, Tisseur avait glissé dans sa poche deux volumes de vers, les *Poèmes* de Vigny et les *Iambes* de Barbier.

Nos jeunes gens montèrent dans une espèce de cabriolet à deux bancs, tiré par un assez bon cheval, qu'un d'entre eux conduisait, au risque de les renverser sur la grande route. Hu ! Hu ! Hu ! le voilà trottant par un beau soleil du midi, au milieu des rires et des plaisanteries.

La conversation roula d'abord sur la politique ; point de discussion, certes, mais des charges burlesques, où l'exubérante imagination de Laprade se donnait carrière. A chaque instant, les raisonnements se concluaient par la fameuse devise : *Unité*, *indivisibilité*, *liberté*, *égalité*, *fraternité*, *ou la mort*, *et je ne sors pas de là !* A force de l'entendre répéter, Laprade eut l'ingénieuse idée de décomposer la formule et d'affubler chacun de ses amis d'un de ses *membra disjecta*. Tisseur fut baptisé *Egalité ;* le *jésuite* s'appela *Unité ;* Laprade était *Fraternité ;* le cheval eut nom : *Ou la mort ;* et la voiture reçut l'admirable dénomination

de *Et je ne sors pas de là !* Pendant tout le voyage on ne fit pas usage d'un autre vocabulaire; les noms réels avaient été abdiqués sur l'autel de la devise révolutionnaire.

Chacun faisait assaut de bêtise, et cela était d'un heureux augure : les rires n'allaient pas tarir pendant toute la durée du trajet.

Donc *Ou la mort* traînait consciencieusement *Et je ne sors pas de là*, quand le ciel, si bleu au départ, se couvrit de nuages; le vent avait changé et la pluie tomba. S'arrêter! personne n'y songeait! *Ou la mort* en fut quitte pour faire six lieues d'une seule volée sans se rafraîchir autrement qu'à la pluie battante dont les auvents de peau pouvaient à peine garantir les voyageurs. Le tonnerre se mit à retentir bruyamment, les éclairs semblaient coup sur coup raser la barbe de *Ou la mort*, et, au milieu de ce fracas épouvantable, on chantait dans *Et je ne sors pas de là*, de manière à faire chorus avec le tonnerre.

L'homme se plaît à voir les maux qu'il ne sent pas,

s'écria Tisseur, qui faisait à Delille l'honneur de lui emprunter la traduction du célèbre vers de Lucrèce.

Pour lutter contre l'orage, le citoyen *Fraternité*, autrefois Laprade, improvisa une interminable histoire : les délicieuses aventures du tyran *Furioncroupe*, et de Madame sa femme, la princesse *Briscambrille;* l'auteur déroulait, pour le plus grand plaisir de son auditoire, les péripéties de l'amour du beau *Bibiroulof* pour la susdite *Briscambrille;* le nain *Fricoteur*, la fée *Diamantine*, le magicien *Crikmocrok* venaient jouer leur rôle comme dans toute histoire moyenâgeuse qui se respecte : la luxuriante richesse de l'imagination de Laprade ne tarissait pas en inventions burlesques.

Unité proposa de faire des vers, qui seraient inscrits sur

le registre des trappistes de la Sainte-Baume ; on se mit à l'œuvre, et bientôt quatre *magnifiques* quatrains étaient achevés, dont le premier était ainsi conçu :

Frères, sur ces rochers, où, loin d'un monde impie,
Sur ses ailes de feu l'esprit vous enleva,
Vous êtes à l'abri sous le grand parapluie
Que vous tient Jéhovah !

La pluie tombait toujours ; l'improvisation poétique fut renvoyée au lendemain et le citoyen *Fraternité* lut deux ïambes de Barbier ; mais le jésuite *Unité*, qui déjà avait été effarouché par quelques descriptions de femmes dans *Briscambrille*, manifestait déjà toute son horreur pour les idées anarchiques du poète des *Iambes*, lorsque la voiture fit son entrée dans le village de Saint-Maximin.

La pluie avait cessé ; les voyageurs se hâtèrent du côté de l'église, dans laquelle ils s'attendaient à saluer une merveille du style gothique. Leur admiration ne fut pas déçue : à l'aspect du vaste vaisseau de l'édifice, des fenêtres innombrables dont il était percé, Tisseur dit à Laprade : « On se croirait à Lyon, à l'église de Saint-Nizier. » Quelques vitraux étaient encore colorés aux bordures ; au-dessus de l'autel, sur la fenêtre du fond, planait un Saint-Esprit, les ailes étendues. La hardiesse de la voûte attira leurs regards ; comme il n'y a point de tribunes, les piliers leur parurent s'élancer plus sveltes et plus dégagés. Il régnait dans cette église un peu de ce jour mystérieux et sombre qui s'harmonise si bien avec la foi catholique et qui, rampant sur les parois immobiles, semble en faire jaillir en écho une harmonie invisible et céleste, comme autrefois le soleil levant prêtait à Memnon une voix divine.

Tous s'accordèrent à juger que le chœur était magnifique ; mais Tisseur fit observer que ce chef-d'œuvre était déplacé ; car la barrière qui le sépare de la nef est telle-

ment embrouillée de patientes sculptures qu'il est presque impossible de voir au travers : « Regardez, continuait-il ; cette barrière, élevée à la hauteur des boiseries, est comme un mur de vingt pieds qui couperait l'église en deux ; au temps des bénédictins, cette enceinte impénétrable à la vue se justifiait pour isoler les religieux ; le laïque qui assistait aux offices pouvait, en collant ses yeux contre les portes, voir errer quelqu'une de ces ombres, et par moments, entre deux feuillages, distinguer un bout de manteau blanc qui passait et repassait. Mais aujourd'hui les moines ont disparu et la barrière est sans objet. »

Ils pénétrèrent dans l'intérieur et admirèrent de nombreuses sculptures : entre chaque stalle, un tableau de la vie de Jésus-Christ est représenté dans une couronne ; sur quelques coudoirs reposaient des chiens en bronze, dont le contact parut à leurs doigts d'une fraîcheur délicieuse.

A leur entrée dans le chœur, ils aperçurent, adossés contre les stalles de la barrière, quelques blancs fantômes, qu'ils prirent pour des prêtres, les uns absorbés dans une pieuse méditation, les autres, récitant le chapelet, dans un murmure confus de prières montant des lointains de l'édifice. Tisseur s'approcha silencieusement de ces apparitions, les fantômes s'évanouirent ; il ne resta plus que quelques rayons du jour réfléchis sur le poli des stalles. Il revint, et dit à ses amis : « Vous croyez que ce sont des prêtres? — Parbleu, répond l'un d'eux, nous les voyons prier. » Et telle était l'illusion, que, pour se convaincre de leur erreur, ils furent obligés de venir plus près.

Ils s'extasiaient devant les dimensions de l'orgue majestueux de cette église, lorsqu'un des jeunes gens dit : « Je connais à Saint-Maximin un organiste amateur ; je vais aller le chercher ; attendez-moi ». Quand il revint, l'amateur invité à essayer ces touches retentissantes, monta à la

tribune et bientôt un torrent de musique roula sous ces solennels arceaux : c'était tantôt quelque chose de doux, comme le murmure de l'abeille, ou du ruisseau dans la prairie ; tantôt la voix éclatait avec des sonorités de trompette ; on eût dit que toutes les harmonies de la terre et du ciel s'étaient réunies dans ce buffet d'orgue et formaient un concert universel ; au risque de détruire l'enchantement, Laprade, à mi-voix, récita les vers des *Feuilles d'automne:*

Ce fut d'abord un bruit large, immense, confus,
Plus vague que le vent dans les arbres touffus,
Plein d'accords éclatants, de suaves murmures,
Doux comme un chant du soir, fort comme un choc d'armures
Quand la sourde mêlée étreint les escadrons,
Et souffle, furieuse, aux bouches des clairons :
C'était une musique ineffable et profonde.

Ils ne quittèrent pas l'église, sans visiter la grotte souterraine, où reposent des reliques de sainte Madeleine. Aucun d'eux ne songeait à mettre en discussion l'authenticité de ces reliques, ni la véracité de la tradition, qui veut que Madeleine ait abordé en Provence ; les cigales qui chantaient dans la Provence de 1834 étaient moins ironiques que leurs sœurs d'aujourd'hui. Le *jésuite* rappela le pieux récit transmis de génération en génération à travers les siècles : lors de l'invasion des Sarrasins, pour sauver les reliques de Madeleine, on les transporta de son tombeau d'albâtre dans le tombeau de saint Sidoine ; et une fois les Sarrasins définitivement expulsés de Provence, on se mit à la recherche du tombeau de saint Sidoine, qu'on savait avoir été caché dans la terre aux environs de Saint-Maximin. Charles II, roi de Sicile et comte de Provence, vit en songe que ce tombeau était auprès d'un certain houx. Aussitôt on se mit à sa recherche et enfin on trouva le sépulcre avec les reliques de la sainte, comme l'attestait un acte que les

Dominicains avaient enterré avec le cadavre. Depuis ce temps, Saint-Maximin fut en grande vénération, et Charles II y fit bâtir une église, à l'endroit même où la sainte avait été découverte ; les reliques furent ensuite distribuées dans la chrétienté et la chapelle souterraine ne contenait plus que la tête de Madeleine, un de ses bras et le *noli me tangere*, c'est-à-dire ce fragment de chair rendu incorruptible, alors que Jésus toucha l'oreille de Madeleine. Nos étudiants virent le *noli me tangere* détaché de la tête, enfermé dans une ampoule, alors que la tête était conservée dans un bocal de verre, enfermé lui-même dans la tête d'un buste doré de la sainte.

Le sacristain leva le masque doré, et la tête de Madeleine apparut, noire, usée, hideuse ! « Est-ce donc là la blonde Madeleine ? soupira Tisseur. O mon Dieu ! pourquoi les saintes partagent-elles avec nous la laideur de la tombe ? Que ne fais-tu rayonner sur leurs reliques ton auréole lumineuse ? » « Voilà donc, reprit un des jeunes gens, cette figure que souillèrent d'abord les baisers de l'impudeur, et que Jésus purifia d'un de ses attouchements ? O femmes ! restez pures, pour ne pas avoir à pleurer ! Et vous, pécheresses, ne sacrifiez plus l'amour aux sens, mais les sens à l'amour, afin qu'il vous soit dit : *Vos péchés vous sont remis, parce que vous avez beaucoup aimé !* »

Il était huit heures du soir, quand nos jeunes gens se mirent à table, devant un feu pétillant. « Nous bûmes, nous rîmes, nous chantâmes, écrivait Tisseur, et un Italien de passage à Saint-Maximin, un de ces Italiens qui se recommandent à votre bourse et à votre goût pour la musique, pénétra dans notre salon et nous chanta, accompagné de sa guitare, plusieurs morceaux de *il Barbiere*, de sorte que les oreilles et le palais étaient charmés tout ensemble ; c'était voluptueux. »

Au dessert, le citoyen *Fraternité* se mit à réciter des vers

d'amour de V. Hugo, et le jésuite *Unité* prétexta le sommeil pour ne pas en entendre davantage ; il se coucha. Les citoyens *Fraternité*, *Liberté*, *Egalité*, qui étaient dans une même chambre, ne parvinrent pas à s'endormir ; au bruit qu'ils faisaient, l'hôtel entier se réveilla, et, à deux heures du matin, *Ou la mort* fut attelé à *Et je ne sors pas de là*, et trotta dans la direction de Nans.

Une sorte de torpeur s'était emparée de nos forcenés voyageurs et ils remarquèrent à peine la colonne qui s'élève sur la route à l'endroit où la tradition dit que Madeleine, portée par les anges, s'arrêta, alors qu'avant de mourir elle allait se confesser à l'évêque Maximin. Le ciel avait beau dépouiller ses nuages, tous, dans la voiture, furent silencieux, jusqu'au moment où le soleil parut à l'horizon ; ils arrivaient à Nans. Là, ils laissèrent leur équipage, et munis de leurs provisions, ils commencèrent l'ascension de la Sainte-Baume.

Sur le piton d'une petite montagne, à gauche, ils virent les ruines de l'ancien village de Nans, et le contraste était singulier des maisons neuves que l'on venait de quitter, et de ces masures, de ces pans de muraille abandonnés.

La montagne de la Sainte-Baume ne paraît pas si élevée qu'elle l'est en réalité : elle est en effet à deux étages, ou plutôt ce sont deux montagnes entassées l'une sur l'autre, de sorte qu'en montant, le sommet de la première, séparée de la seconde par un grand plateau, disparaît derrière celle-ci. Mais des touristes de vingt ans ne calculent pas les distances ; bientôt ils avaient laissé derrière eux les dernières masures accroupies sur ces montagnes, et auprès desquelles ils avaient vu avec surprise des fragments de statues de marbre ; ces indices d'une civilisation raffinée, côte à côte avec ces maigres chalets, formaient un contraste bizarre.

Comme ils approchaient du premier échelon de la montagne, ils pensèrent aux trappistes ; les uns ramassèrent un bouquet de genêts pour le leur offrir et les citoyens *Fraternité* et *Egalité* furent sollicités de préparer des vers. Enfin arrivés au premier plateau, ils découvrirent le dernier sommet, au bas duquel s'étendait un beau bois ; là où finit le bois et où commencent les roches arides perpendiculaires, blanchissait le presbytère de la Sainte-Baume : plus près, sur le plateau, le couvent des trappistes se dessinait pareil à une grange. Assis sur un rocher, ils déjeunèrent ; et Laprade lut les vers qu'il venait d'improviser :

O frères, vous veillez sur ces rochers sublimes,
Temple que le Seigneur a bâti de ses mains,
Pour offrir jour et nuit, prosternés sur leurs cimes,
Les pleurs et les vœux des humains.

Oh! pour notre rançon, sur un autel propice,
Frères, vous répandez votre sainte douleur;
Un martyr *(sic)* volontaire est le pur sacrifice
Que vous présentez au Seigneur.

Arrachant sans regret tout espoir de ce monde,
Vous brisez tout désir à vos pieds abattu;
Ce que vous rejetez de vos cœurs comme immonde
Serait pour nous une vertu.

Ah! n'oubliez jamais ceux qu'entraîne l'orage
Loin de ce Dieu que vous adorez à genoux;
Tandis que nous luttons, pour nous donner courage,
O mes frères, priez pour nous!

D'une commune voix, ces vers furent admirés et jugés dignes d'être inscrits sur le registre des trappistes. Moins heureux furent ceux de Tisseur qui débutaient ainsi :

Faut-il vous plaindre, ô mes frères?... jamais!
Nous sommes bien vos frères en nature,
En prière, en combats, en désirs, faux ou vrais,
Frères en même Dieu, frères en pourriture
Mais non pas vos frères en paix!...

L'expression de « frères en pourriture » choqua beaucoup ; Tisseur, convaincu que ses vers manquaient d'harmonie, de clarté, et même de poésie, n'insista pas. Il se contenta de dire, comme on approchait du couvent : « Prenez garde à une déception. » Mais déjà le *jésuite* courait à la porte, et d'un air grave se préparait à saluer le trappiste portier, lorsqu'apparut un frère balayeur, espèce de caricature, qui, à la demande des voyageurs, répondit qu'il n'avait pas reçu l'ordre de faire visiter le couvent : les trappistes avaient abandonné leur maison de la Sainte-Baume, jugée trop modeste et trop insuffisante, et le Frère marron, sale, crépu, remonta l'escalier et laissa les jeunes gens tout mystifiés. Diable ! qu'allait-on faire des improvisations poétiques ?

Ils reprirent leur marche et longèrent le cimetière des Trappistes. « Venez voir, cria Laprade, il n'y a plus de fosse ouverte attendant le premier cadavre ; ce ne sont plus que des herbes avec des croix blanches grossières et sans inscription. » En s'approchant, ils virent aux quatre coins de l'enceinte, bâtie en pierres sèches, et à hauteur d'appui, quatre petites croix, et, sous chacune d'elles, deux os de mort en croix. « Ce ne sont pas comme ailleurs des os peints sur du carton, observa Tisseur, mais de véritables os de mort, d'authentiques fémurs, tout blanchis au soleil ! Mes amis, une croix dans un cimetière ne suffit pas pour des trappistes ; la terre qui recouvre un cadavre ne laisse pas assez bien pénétrer à travers sa poussière des pensées de mort ; il faut que les os mêmes du cadavre soient exhumés de terre, pour une éternelle et sainte profanation ; ainsi les restes du trappiste disent encore aux frères : Pendant ma vie, je vous ai édifiés ; je veux, après mon trépas, vous édifier encore ! »

Le petit cortège s'engagea d'abord dans la forêt aux essences riches et variées, qui expire au bas de la muraille

de pierre immense et abrupte; c'est comme une ceinture de beauté mise à l'âpre montagne.

Puis, par des sentiers suspendus dans les airs, ils s'élevèrent au plus haut point du rocher, au-dessus du blanc presbytère de la Sainte-Baume, bâti au flanc de la barrière rocheuse.

Au détour d'un sentier, le pied de Laprade heurte une énorme croix de chêne, qui gisait à terre ; il appelle Tisseur, et les deux amis soulèvent le fardeau sacré : « C'est là-haut, dans l'azur, qu'il faut le planter » s'écrie Laprade. Mais le sentier était rude, et la chaleur accablante ; qu'importe ! toute la petite bande unit ses efforts, et l'œuvre s'achève :

Vers le sommet choisi, sous un ciel tout en flammes,
A travers les rochers, trois heures nous montâmes,
Non sans reprendre haleine et sans tomber souvent;
Alors un livre aimé nous criait : *En avant!*
Et la croix fut portée et parvint jusqu'au faîte[1]...

Un même cri jaillit de toutes les bouches : Quelle vue sublime ! Du sommet, ils découvraient, dans un rayon de six lieues, une campagne aride, sèche, sans arbres, sans maisons ; les montagnes inférieures ressemblaient à de légères vagues immobiles ; et partout l'aridité, une surface jaune et brûlée ; on eût dit l'Arabie Pétrée.

Au midi, la mer bornait le tableau avec son cercle d'azur ; la rade de Toulon, là-bas, ouvrait son aile aux navires.

De l'autre côté, les Alpes, couronnées de neige, étincelaient au soleil, radieuses, immobiles, comme des diadèmes suspendus dans les airs.

A leurs pieds, le bois qu'ils venaient de gravir leur semblait uni; la chaîne de Sainte-Victoire, qu'ils apercevaient

[1] *Jeunes fous et jeunes sages* (1861), pièce de vers dédiée par Laprade à la mémoire de Tisseur.

tout près, se faisait toute petite ; et le tout était encadré dans un ciel chaud, énergique, étincelant.

Puis d'une commune voix, ils lancèrent le *Laudate Dominum, omnes gentes;* Laprade récita des vers, et Tisseur jeta une imprécation sur chacun des rois de l'Europe; il maudit:

> ... Dans leur cour, dans leur antre,
> Ces rois dont les chevaux ont du sang jusqu'au ventre!

Du haut de la Sainte-Baume, ces jeunes enthousiastes criaient au monde la devise de Lamennais: *Dieu et la liberté !*

L'un d'eux, qui venait de lire un article paru récemment dans le *Musée des familles*, chercha la chapelle magnifique, que l'auteur plaçait sur ce sommet; il ne trouva qu'une petite construction, entièrement dégradée, sans un seul morceau de marbre, une ruine!

Après s'être abandonnés à la sublimité de pensées qu'on peut recueillir sur ces rochers, nos voyageurs quittèrent le Saint-Pilon, et descendirent à la Sainte-Baume. Ils virent la caverne, dont les dominicains avaient fait une chapelle, la rosée humide qui suinte continuellement à travers la voûte de la grotte, et dans la seule partie que l'eau épargne la belle statue de Madeleine : « Oh! Madeleine! s'écria Tisseur, je conçois que les peuples et les rois puissent te bénir; la douleur va si bien à une femme; toi qui étais connue comme une *pécheresse en tout Israël,* tu es devenue pure et chaste, comme ta beauté. — Madeleine, dit un autre, oh! c'est un bien beau symbole, un bien beau type de l'humanité, et que l'amour et le ciel purifient! » Leurs fronts se baissèrent vers ce pavé humide, frappé par tant de fronts royaux! et leurs yeux se portaient vers les noms des illustres personnages venus à ce pèlerinage : Jean Ier, Charles VI, Louis IX, Anne de Bretagne, François Ier,

Henri II, Charles IX, Henri III, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV... Leur pensée remontait le cours des âges, et s'émerveillait de la force d'une tradition, où tout ce qu'il y a de plus vénérable parmi les hommes, le repentir, la sainteté, la beauté, la poésie, se trouvait mêlé! Les gouttes d'eau qui suintent de la voûte se rassemblent dans un creux, situé derrière la statue, et appelé la *source des larmes de Madeleine :* ils burent de cette eau; la fraîcheur et la suavité de cette *fontaine des larmes* augmentaient encore l'émotion intime dont ils sentaient leur âme inondée.

Ils sortirent de la grotte, et l'un d'eux, fixant l'immense panorama étalé devant leurs regards, s'écria : « Où sont les bannières flottantes, le chant grave des litanies, quand les paroisses voisines viennent processionnellement à la grotte de Madeleine? Ce concours de la Provence pieuse et recueillie doit être un beau spectacle! » — « Ne regrettons rien, dit Laprade; le lundi de la Pentecôte, nous aurions assisté à ce déploiement de foi, aujourd'hui nous avons vu la solitude, nous avons écouté le silence; tenez! le sifflet du merle nous arrive plus pur, avec tout le charme de ces lieux sauvages! ». Le frère lai, gardien du presbytère, leur présenta un registre; Laprade y inscrivit ses vers, et Tisseur remplaça les siens par ces vers d'*Il Pianto :*

Là, dans les genêts verts et sur l'aride pierre,
Les hommes du Seigneur vivent de la prière;
Là, toujours prosternés, dans leurs élans pieux
Ils ne voient point blanchir les fils de leurs cheveux.
Leur vie est innocente et sans inquiétude;
L'inaltérable paix dort en leur solitude.

Il fallut songer au retour, après un déjeuner délicieux au bord d'une fontaine à l'eau claire. A Nans, *Ou la mort* fut attelé, et il franchit sans arrêt les cinq lieues de la route qui, par Saint-Zacharie, tournoie autour des collines, comme

autour d'un entonnoir, et semble se précipiter dans un gouffre ; nos voyageurs arrivèrent à Gemenos.

Gemenos! comment dire le charme de cette oasis au milieu de l'aride Provence? Partout, de la verdure et des ruisseaux. Ici, le château d'Albertas, précédé d'un vaste parc, tout rempli d'arbres touffus, de fleurs, de gazons, de jets d'eau, et séparé de la grande route seulement par un canal de pierre rempli d'eau. Pendant une heure, nos jeunes gens errèrent à l'aventure dans le parc, et, quand ils s'arrêtaient sous quelque ombrage séculaire, Tisseur ouvrait un volume de Vigny et lisait des vers.

Gemenos débouche vers le délicieux vallon de Saint-Pons ; les revers des montagnes sont arides et desséchés, et par le plus curieux des contrastes, au fond s'étendent de vertes prairies, des bois à vastes ombrages, et une petite rivière s'enfuit à travers les prés, en se colorant avec coquetterie aux rayons du soleil, ou en se dérobant sous les feuilles : tel, le ruisseau d'Horace : *Trepidare laborat.*

A quatre heures et demie du soir, *Ou la mort*, couronné de houx, faisait pompeusement son entrée dans Aix.

Quelques mois plus tard (1[er] janvier 1835), la *Revue Aptésienne* publiait une pièce de vers de Laprade : *Aux Trappistes de la Sainte-Baume*, dont voici un fragment :

Frères, de ces sommets où, loin de notre monde,
Votre âme s'arrêta dans son vol vers les cieux,
Entendez-vous encor, en votre paix profonde,
S'agiter à vos pieds l'abîme furieux.

Ces bois qui de leurs verts rideaux vous environnent,
Ces monts dont les remparts vous séparent de nous,
Laissent-ils les clameurs dont nos villes résonnent
Arriver jusqu'à vous?

Vers ce port d'un moment, où votre foi soupire
Après le vent divin, qui vous doit emporter

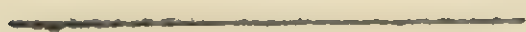
Dans le port éternel que toute âme désire,
Oh! n'entendez-vous pas un bruit de pleurs monter?

Frères! ce sont les cris de ceux qui se désolent,
Luttant contre les flots de nos jours orageux.
Vous êtes près du ciel, vos voix sans cesse y volent,
Frères, priez pour eux!

. . . .

Dans le monde oublieux de la sainte parole,
Tout s'écroule dans l'ombre au vent des passions;
Que votre chant sacré pour lui vers Dieu s'envole,
Plus fort que les rumeurs des malédictions.

Frères, songez à ceux que tourmente l'orage,
Loin du tranquille autel qui vous voit à genoux;
Tandis que nous luttons, pour nous donner courage
Frères, priez pour nous!



CONCLUSION

Ainsi chantait Laprade, et autour de ce Lyonnais, enfant d'une ville au ciel incolore, aux horizons estompés d'une brume éternelle, les fils de la radieuse Provence, toute rayonnante de son soleil d'or, toute parfumée de ses sauges et de ses lavandes, avaient vu se lever une moisson de poésie.

Aussi lorsque Laprade prévint ses amis, au mois de février 1835, qu'il allait à Paris (son absence ne devait être que momentanée), tous regrettèrent ce départ qui les privait d'un frère et d'un maître. Hippolyte Maquan lui écrivait :

Oh ! sans toi désormais, que faire de nos lyres?
Nos faibles chants n'étaient qu'un écho de tes chants;
Poétique foyer de nos jeunes délires,
        Tes concerts étaient si touchants !.....

Et tu pars, et tu fuis ce soleil de Provence
Qui fit épanouir tes poétiques fleurs;
De ce beau ciel doré la magique influence,
        Crois-tu la ressentir ailleurs ?.....

Adieu, poète, adieu ! De la chaude Provence,
Sous les frimas du Nord, garde le souvenir :
Si tes jours s'effeuillaient, flétris par la souffrance,
        Ici, tu viendrais refleurir !

Comme si le vaisseau qui portait la fortune de Laprade, contenait en même temps la destinée du Cénacle aixois,

Elzéar Pin le suppliait de garder, au cœur, avec les amitiés sacrées écloses en Provence, le culte de la poésie :

Sois fidèle à ton art, et ne dis pas adieu
A ces élans féconds qui te viennent de Dieu ;
Ne renonce jamais à tout ce qu'en ton âme
Il a versé de pleurs, de tristesse et de flamme;
Ne jette pas aux vents le parfum épuré
Qu'a répandu sa main dans ce vase sacré.

Laprade réalisa les espérances de gloire mises sur sa tête, et, plus tard, il développa, on sait avec quel bonheur, les germes de poésie que le ciel de Provence avait déposés dans son imagination. Bien mieux, à Paris il ne tarda pas à regretter le soleil d'or, les pins harmonieux, les brises marines, qui avaient bercé ses premiers rêves de poète. Il lui devait tant à cette Provence ! non pas le bonheur assurément :

... C'est une plante étrangère
A nos rivages d'ici-bas,
Qui donne parfois sur la terre
Une fleur fragile, éphémère,
Une fleur qui ne mûrit pas !

Du moins la Provence avait adouci ses misères : elle lui avait rendu la force et la gaieté, elle avait ouvert son cœur à l'amitié sainte :

Voir chaque matin sur sa tête
Un soleil ami resplendir,
Vivre sous un ciel tout en fête,
Qui de sa timide retraite
Force la douleur à sortir ;

Errer, quand l'ennui vous domine,
Autour des pâles oliviers,
Sur le revers d'une colline
Pouvoir dilater sa poitrine
Aux doux parfums des amandiers.....

Sitôt qu'un désir le réclame,
Dans une âme qui vous comprend
Verser le trop-plein de son âme,
Et recueillir comme un dictame
Les paroles qu'elle vous rend...

Aussi, maintenant qu'il faut s'en aller loin d'Aix, sent-il son cœur se fondre de reconnaissance et d'émotion :

Comme la fleur de la vallée
Qu'un hiver rebelle à s'enfuir
Cache sous la blanche gelée,
Ma poésie était voilée;
Ton ciel l'a fait épanouir.

Aujourd'hui qu'elle t'abandonne,
Qu'on l'exile sous d'autres cieux,
A son départ elle te donne,
Comme une fille aimante et bonne,
Quelques baisers pour ses adieux[1] !

Toute sa vie, Laprade resta Provençal par le cœur. Il se plaisait à revenir dans cette ville d'Aix, sa seconde patrie, l'asile béni de sa jeunesse et de son enthousiasme.

Avec quel orgueil il chantera plus tard « le bataillon sacré des âmes de vingt ans », enrolé sous le drapeau de la Muse, et prenant

... Des mains d'Eschyle et de Platon
L'idée à Sunium, le glaive à Marathon.

C'était en 1860 que Laprade évoquait ces temps de folie généreuse et d'idéalisme passionné ; un survivant du Cénacle, Constantin Gaszynski, lui écrivait après avoir lu ces beaux vers : « Oui, mon ami, je me souviens, nous avons été jadis ces *jeunes fous* qui se passionnaient pour une idée noble, ou se querellaient longuement et chaudement à propos

[1] *A la Provence, Adieu,* vers publiés dans la *Revue Aptésienne*, du 5 juillet 1835, et non recueillis dans ses œuvres.

d'une expression contenue dans un vers de Lamartine ou de Hugo. Nous n'avions pas la *sagesse* de lire avec avidité, à la quatrième page du journal, la cote de la Bourse ; et en passant et repassant sous le balcon d'une jeune beauté, il ne nous vint jamais à l'idée que les parents donnaient des dots à leurs filles. C'est cette *folie* qui, malgré les rides de notre front, a conservé l'éternelle jeunesse dans nos cœurs. Dieu en soit loué ! » (lettre du 10 mai 1861).

La ville d'Aix peut être fière d'avoir fait naître en des cœurs de vingt ans ces pures ferveurs d'enthousiasme ; elle a bien mérité de la poésie ; elle nous a donné le poète de *Psyché*, de *la Mort d'un chêne* et de *Pernette*.

TABLE DES MATIÈRES

Lyon. — Imprimerie A. REY, 4, rue Gentil. — 67131

